

RÈGLES
D'UNE
VIE CHRÉTIENNE.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

LES EXEMPLAIRES
NON REVÊTUS DE LA SIGNATURE CI-DESSOUS
SERONT RÉPUTÉS CONTREFAITS
ET POURSUIVIS COMME TELS.

A large, elegant cursive signature that reads "J. M. Lefort". The signature is written in a dark ink and features a prominent, sweeping flourish at the end.

SE TROUVE AUSSI

A BESANÇON,

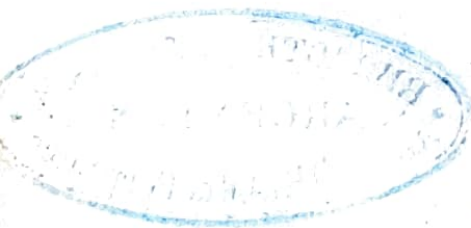
CHEZ TURBERGUE, LIBRAIRE.

A LILLE,

CHEZ LEFORT, LIBRAIRE.

A VALENCE,

CHEZ JAMONET, LIBRAIRE.



RÈGLES
D'UNE
VIE CHRÉTIENNE,

D'après les Livres saints et les Auteurs catholiques
les plus approuvés,

ou

LETTRES SPIRITUELLES

A UNE DAME ANGLAISE PROTESTANTE
CONVERTIE A LA FOI CATHOLIQUE ;

Par l'abbé Prémord ,

Ancien Chan. de St.-Honoré, Vic. gén. de l'Év. de Strasbourg, etc.

TRADUITES DE L'ANGLAIS, SUR LA 2^e ÉDITION ,

Par l'abbé E.-B. Busson.

Quæcumque dixi de tuo, Domine, agnoscant
et tui; si quæ de meo, et tu ignosce, et tui.
S. AUGUST.

TOME SECOND.
SECONDE ÉDITION.

A PARIS ,
CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES ,
RUE CASSETTE, 4.

—
1848.



RÈGLES

D'UNE

VIE CHRÉTIENNE.

LETTRE XVI^e.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

I.

La charité embrasse tous les hommes. — Elle se manifeste, non-seulement par des paroles, mais encore par des œuvres.

Jésus-Christ a dit dans l'Évangile : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. ¹ »
Le mot *prochain* ne signifie pas seulement les

¹ Matth., xix, 19.

personnes que des motifs particuliers nous font aimer par inclination ou par devoir ; et parmi ceux pour qui le Sauveur a commandé d'avoir de la charité, nous ne devons pas comprendre uniquement nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, nos compatriotes, et ces individus rares qui, par des vertus éminentes ou les qualités supérieures qui les distinguent, inspirent naturellement une haute estime, une affection vive : le mot prochain renferme dans son acception toutes les créatures humaines. Un homme peut être étranger ou tout-à-fait indifférent pour nous, il est néanmoins notre prochain, parce qu'il est homme ; et puisqu'il a été créé pour être heureux, il a de justes droits à notre intérêt et à notre amour. Les méchants mêmes ne sont point exclus de la charité universelle qui embrasse tous les hommes. Ce n'est pas, il est vrai, en tant qu'ils sont méchants que nous sommes obligés de les aimer : sous ce rapport, notre amour pour eux ne consiste que dans un désir sincère de leur conversion, afin que, cessant d'être méchants, ils puissent mériter d'être aimés pour leurs bonnes qualités. Si pourtant leur salut dépendait de notre mort, et que nous en fussions assurés, nous devrions alors être prêts à sacrifier notre vie pour une fin si belle. « Nous avons reconnu l'amour de Dieu en ce qu'il a donné sa vie

pour nous , et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères. ¹ »

Quand l'amour du prochain domine en nous , il se manifeste non-seulement dans les cas extraordinaires , mais encore dans les occurrences les plus communes de la vie ; « non-seulement par des paroles et des discours , mais encore par des œuvres et des réalités. ² » Quoique vous n'appartenez plus à *l'Église établie* , l'obligation de regarder les protestants , quelles que soient leurs opinions religieuses , comme votre prochain , et de les aimer comme tels , demeure pour vous dans toute sa force. Le seul changement que vos amis réformés devraient trouver en vous , depuis votre retour à l'Église catholique , serait , s'il était possible , plus d'affabilité , plus de douceur , plus de disposition à leur être agréable , à les obliger. Toute votre conduite doit leur prouver que , pour être convertie , vous ne vous croyez point au-dessus d'eux. Si vous vous aperceviez que quelques-uns se tinssent éloignés de vous , faites les premiers pas vers eux afin de dissiper leurs injustes préventions. Si vous croyez qu'ils attendent de vous quelque service , cherchez à découvrir ce qu'ils désirent , trouvez le moyen de prévenir leurs

¹ S. Jean , III , 16. — ² *Ibid.* , 18.

vœux , et , avec une délicatesse ingénieuse , persuadez-leur qu'en vous offrant l'occasion de les obliger , ils vous ont accordé une faveur , au lieu de la recevoir de vous. Un amour excessif de la louange et de la vaine gloire ferait adopter cette méthode à un orgueil habile et raffiné , une piété sincère et éclairée la suivra par des motifs désintéressés et religieux. Rien n'est si noble , si généreux , si délicat , si héroïque que le cœur du véritable chrétien. Il est l'ennemi de la tromperie , de l'artifice , de l'affectation ; on ne voit dans toute sa conduite que droiture , désintéressement , simplicité.

Mais à Dieu ne plaise que les manières engageantes , l'esprit de condescendance , le soin de vous rendre agréable , choses auxquelles je vous exhorte à l'égard de vos amis protestants , soient portés assez loin pour leur donner droit de penser que vous partagez leurs opinions sur les matières religieuses , ou que vous y êtes indifférente ; vous trahiriez alors votre foi ; vous vous rendriez criminelle aux yeux de Dieu. Quand la conversation s'empare d'un sujet de controverse , soit à table , soit dans un salon , ne vous y mêlez point de votre propre mouvement ; demeurez en silence ; mais si l'on vous presse de parler , répondez , avec une assurance modeste , qu'ayant examiné , sans par-

tialité, devant Dieu, les raisons qui établissent la doctrine catholique, vous les avez trouvées péremptoires, et que vous espérez tenir fidèlement, avec l'assistance de la grâce, les engagements sacrés que vous avez pris. Si l'on insistait ou qu'on insinuât malignement que votre refus d'entrer en discussion est un aveu tacite de la faiblesse de votre cause, gardez-vous de toute émotion, et n'entreprenez pas de réfuter une assertion téméraire. Avouez ingénument que vous pouvez être embarrassée pour répondre à des sophismes ou à des raisonnements subtils, parce que vous n'avez pas l'habitude de l'argumentation ni de la dispute, mais protestez que l'on tenterait en vain de vous inspirer le moindre doute, et plus vainement encore de convaincre votre esprit et de persuader votre cœur; puis, sans donner aucun signe de déplaisance ou d'ennui, dites d'un air dégagé et en souriant qu'une salle à manger ou qu'un salon n'est pas un lieu convenable pour des discussions aussi sérieuses et d'une telle importance; après cela, parlez d'autre chose avec votre aménité et votre enjouement ordinaires.

Si quelques-unes de vos amies protestantes paraissaient désirer sincèrement être instruites, et vous demandaient de les aider dans leurs recherches, rendez-vous sans difficulté à leur pieux

désir ; prêtez-leur les livres les plus propres à dissiper leurs préjugés , et donnez-leur des notions exactes de la foi catholique ; laissez-leur la liberté la plus entière de vous communiquer toutes leurs pensées ; écoutez leurs objections les plus frivoles , leurs soupçons les moins fondés , avec une patience infatigable et une inaltérable douceur. Répondez ensuite avec simplicité ; montrez-leur avec bonté combien on a dénaturé notre doctrine ; engagez-les à prier Dieu avec ferveur pour obtenir les lumières de l'Esprit saint ; puis ajoutez avec humilité qu'elles feront bien de s'adresser à quelque prêtre catholique , plus capable que vous de dissiper les doutes et de résoudre les difficultés qui peuvent leur rester encore. Si le succès ne couronne pas votre zèle , gardez-vous de montrer du refroidissement dans votre amitié , du mécontentement , de l'aversion. Traitez ces personnes avec la même bonté qu'auparavant ; remettez tout entre les mains de Dieu , et attendez des jours plus heureux. La continuation de vos bons procédés donnera du poids à vos paroles. Dieu fera prendre racine aux germes que vous avez semés , et ils porteront les fruits d'une conversion solide , au moment même où peut-être vous en aviez perdu l'espérance. Quoi qu'il arrive , vous aurez fait ce que demandait de vous l'amitié chrétienne ; et ,

soyez-en persuadée, les efforts de votre zèle ne seront pas sans récompense dans cette vie, ni dans la vie à venir.

II.

La charité inspire des sentiments de bienveillance, de douceur, de support, à l'égard de ceux qui s'égarent dans les voies de l'erreur et du vice.

La vraie charité inspire des sentiments de débonnaireté, de bienveillance et de support à l'égard de ceux qui sont assez malheureux pour s'égarer dans les voies de l'erreur et du vice. Mais, par un inconcevable aveuglement, il arrive quelquefois que des gens de bien ne sentent pour les pécheurs et ne leur montrent que de la dureté et du mépris. Au lieu d'être touché d'une tendre compassion pour eux, de déplorer leur malheur, de prier le Père des miséricordes de leur pardonner, on se fait un devoir de fuir leur compagnie, même alors qu'on n'y trouve aucun danger de séduction, comme s'ils étaient atteints d'une maladie contagieuse; on les plaint froidement, comme si leur perte était irréparable; ou bien on

les censure avec âpreté, avec amertume, comme si la charité, toujours inexorable pour le péché, ne devait pas être indulgente pour le pécheur.

Eh ! qui sommes-nous pour prescrire des limites à la miséricorde de Dieu ? Pourquoi désespérer du salut de notre frère ? Puisque la grâce a pu vaincre notre résistance, puisqu'elle a pu subjuguier nos penchants vicieux, pourquoi ne penserions-nous pas que le même miracle peut s'opérer dans d'autres pécheurs ? Savons-nous si ceux qui sont aujourd'hui si opiniâtrément hostiles à la vérité, qui appuient de leur autorité et de leurs talents toutes les attaques et toutes les calomnies dirigées contre l'Église de Jésus-Christ, qui paraissent être les apologistes du relâchement dans les principes et de l'immoralité dans les actions, savons-nous s'ils ne seront pas un jour à la tête de toutes les bonnes œuvres, les défenseurs de l'Évangile, les avocats, les soutiens de sa doctrine et de ses maximes, enfin les plus éclatants exemples des vertus chrétiennes ? Aurait-on pu prévoir que Manassès, cet homme qui avait introduit les abominations des païens dans le Saint-des-Saints, qui avait tout fait pour détruire dans Jérusalem jusqu'au dernier vestige du culte du vrai Dieu, serait le restaurateur du temple et des sacrifices, le protecteur du ministère des enfants d'Aaron ?

Je vais plus loin : savons-nous si ce pécheur que nous sommes tentés de regarder avec horreur ne sera point un élu, tandis que nous serons peut-être du nombre des réprouvés? Il peut recouvrer la vie, tandis que nous, debout maintenant, nous pouvons tomber, et, hélas! ne nous relever jamais. Qui aurait pu penser que Madelaine, cette femme si méprisée pour ses honteux dérèglements, compterait parmi les disciples les plus illustres, les plus fidèles, les plus dévoués de Jésus-Christ? que saint Paul, qui ne respirait que menaces contre les disciples du Seigneur, serait un vase d'élection, « destiné à porter son nom aux Gentils, aux rois et aux enfants d'Israël? »¹ que Judas, choisi par le Sauveur lui-même pour être son compagnon, son confident, le ministre de ses desseins miséricordieux pour le salut du genre humain, que cet homme honoré, par son divin maître, des plus tendres marques de prédilection, qui avait même opéré des miracles au nom de l'homme-Dieu, deviendrait un traître et mourrait dans le désespoir? Dieu seul connaît le cœur des hommes. Adorons avec une profonde vénération ses conseils impénétrables et éternels sur leurs destinées présentes et sur leurs destinées à venir. Dans les

¹ Act., ix, 15.

pécheurs et dans ceux qui suivent des doctrines erronées, respectons toujours l'empire que la grâce doit exercer un jour sur leurs volontés, pour aider à leur sanctification; et si, obstinés dans leur perversité ou leurs erreurs, ils résistent malicieusement à ses divines inspirations, respectons encore l'usage auquel Dieu les fera servir pour l'instruction des justes, pour leur édification et l'accroissement de leurs mérites.

Ainsi, quand vous voyez quelques-uns de vos amis vivre ou mourir dans des sentiments que vous ne pouvez que condamner, ne vous abandonnez point à des réflexions tristes ou à des conjectures accompagnées de désespérance; redoublez pour eux vos prières, et remettez leur cause entre les mains du Dieu des miséricordes. Notre intelligence bornée ne peut connaître les ressorts secrets qui meuvent le cœur humain. Pour ceux qui errent, il se peut que quelque obstacle caché empêche la lumière de pénétrer dans leur esprit, ou qu'ils aient quelques infirmités dont nulle science humaine ne saurait les guérir. Il n'est point en notre pouvoir de découvrir et de décider si leur désir de connaître la vérité et la résolution de l'embrasser ont été sincères, si leur résistance a été involontaire ou délibérée. Soyons seulement et toujours bien persuadés que Dieu est infiniment

bon , infiniment juste , que ceux qu'il condamnera seront forcés de reconnaître la justice de la sentence , et de déclarer à la face de l'univers qu'ils avaient les moyens de s'instruire , et que leur aveuglement fut l'effet coupable de leur mauvaise volonté.

Il n'est pas impossible que des hommes attachés extérieurement, par suite d'une ignorance invincible et exempte de blâme, à des sectes que condamne la véritable Église, lui soient cependant unis intérieurement par la grâce du baptême, l'innocence de leur vie, les dispositions pures et droites de leurs cœurs. La religion permet de penser qu'il peut y en avoir et qu'il y en a réellement, et la prudence défend de prononcer que telle ou telle personne n'est pas de leur nombre. Nous devons croire, comme un point de foi indubitable, qu'il n'y a qu'une véritable Église héritière des promesses de Jésus-Christ, savoir, l'Église catholique, apostolique et romaine, et qu'en conséquence, pour être sauvé, il est nécessaire de compter parmi ses membres; mais il faut rejeter comme inutiles et dangereuses toutes les conjectures sur la destinée future des individus. Toutefois s'il faut bannir à cet égard des inquiétudes inutiles et pénibles, on ne doit pas demeurer indifférent sur les sentiments de ceux qui font partie des com-

munions hérétiques. Dans l'ignorance où nous sommes de leurs dispositions intérieures, dans l'incertitude terrible où il est impossible de ne pas être pendant qu'ils vivent, de leur avenir éternel, la charité nous fait un devoir de ne rien négliger de ce qui peut favoriser leur conversion.

III.

La charité fait pratiquer les vertus sociales, l'humilité, l'affabilité, la condescendance, la longanimité, l'égalité d'humeur.

Dans tous vos rapports de société et de bon voisinage avec le prochain, que l'humilité, la douceur, la condescendance, la patience, règlent toujours vos affections, vos paroles, vos actions. La fierté, une confiance présomptueuse dans son propre jugement, un attachement opiniâtre à ses opinions, l'impatience, la mauvaise humeur dans les contradictions, sont des défauts qu'il faut éviter avec soin dans nos communications avec les hommes. Ce fut, non pas seulement à ses apôtres, mais encore à nous que le Sauveur dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de

cœur. » La douceur est la plus aimable des qualités ; mais si elle n'est l'effet que d'une disposition naturelle , elle est souvent exposée à dégénérer en faiblesse : elle n'est une vertu chrétienne et solide que fondée sur l'humilité. Un homme humble est toujours doux ; il peut lui échapper , accidentellement et par surprise , des réponses peu convenables et fières , mais il n'aura jamais à l'égard des autres cette humeur difficile , ce défaut de modération qui sont les tristes effets de l'orgueil. Ainsi , prières ferventes , efforts constants , tout doit être employé pour acquérir l'humilité. Deux choses réunies peuvent vous la procurer : la première , c'est que vous soyez pénétrée du sentiment de votre faiblesse et convaincue de votre penchant naturel vers le mal , penchant et faiblesse qui vous entraîneraient dans des fautes innombrables , même dans des péchés graves , si , à chaque instant , vous n'étiez protégée contre vous-même par la main miséricordieuse et toute-puissante de Dieu ; la seconde , c'est que vous pensiez habituellement à la présence de cet être infiniment juste , qui seul mérite le nom d'être , et à qui tout doit être rapporté. Vous apprendrez ainsi à vous anéantir devant sa majesté redoutable ; vous vous dépouillerez peu à peu de cette recherche et de cette complaisance personnelles auxquelles nous nous livrons si facilement , et qui

sont le plus grand obstacle au règne de l'humilité dans nos cœurs et à son influence sur nos actions.

Un chrétien éclairé de l'Esprit saint ne s'attend pas à trouver la perfection dans les créatures. Il sait qu'elle existe en Dieu seul, et il s'écrie avec l'archange saint Michel : « Qui est semblable à Dieu ? » *Quis ut Deus ?* Nullement surpris quand il découvre des défauts dans les hommes comme dans les autres êtres créés, il ne dit alors que ces mots : « Vous n'êtes pas mon Dieu. » Dans les bons, il aime Dieu et ses dons ; et, s'attachant à eux, suivant le degré de leur bonté respective, il aime moins ce qui est moins bon, et plus tendrement ce qui est plus digne de son amour. Son affection s'étend à tous, parce que nul homme n'est entièrement dépourvu des dons de Dieu ; il aime même les méchants, parce qu'ils peuvent devenir bons en recevant de Dieu les dons qui leur manquent. En un mot, il aime pour Dieu tout ce qui est l'œuvre de Dieu, tout ce qui est l'objet du précepte qui commande la charité. Dans ses parents il voit le Père céleste ; dans une épouse, un frère, une sœur, un proche, un ami, un familier, il voit des liaisons que Dieu lui-même a formées ; il sait que plus ces liaisons sont étroites, plus Dieu veut qu'elles soient tendres et affec-

tueuses , et son bonheur est d'accomplir cette adorable volonté.

Plus on a fait de progrès dans la vertu , plus on se sent enclin à la longanimité , à l'indulgence. L'impatience , la mauvaise humeur dans le support des défauts d'autrui ; une censure sévère , méprisante , hautaine , moqueuse , trahissent une âme pleine d'elle-même , aveuglée sur ses propres misères , et dominée par cet orgueil secret pour qui la vue des fautes des autres est une jouissance , un plaisir : disposition également abhorrée de Dieu et des hommes.

Soyez d'un abord facile , gracieux , engageant pour tous , sans distinction de rang ou de fortune , sans hauteur pour vos inférieurs ou vos subordonnés , sans prétention avec vos égaux , « prévenant tout le monde avec honneur. »¹ Faites vos efforts pour être toujours la même , en tout temps et dans toutes les circonstances ; l'égalité d'humeur est une vertu que tous estiment et chérissent , mais , hélas ! que très peu possèdent. Une humeur inconstante n'est au contraire aimée de personne ; elle traîne à sa suite des défauts incompatibles avec une paix durable , incompatibles avec ce qui fait l'agrément de la société ; elle produit toujours l'im-

¹ Rom. XII , 10.

politesse, le mépris des convenances, l'oubli des bons procédés, et pourtant rien n'est plus commun que l'inégalité d'humeur.

Les femmes, en général, ont l'humeur plus changeante que les hommes. C'est peut-être parce qu'elles sont plus vives, plus légères, plus impressionnables, qu'elles réfléchissent moins, que leurs occupations ne demandent pas une forte application d'esprit, et que, si elles sont nées dans l'opulence ou dans un rang élevé, leurs fantaisies et leurs inconstants caprices ont toujours été flattés et satisfaits. Quelle qu'en soit la cause, ce défaut est extrêmement commun de nos jours. Sous le nom plus poli de *nerfs*, il est la source de contestations, de brouilleries sans nombre entre les amis, et il rend la personne qui en est dominée à charge à elle-même autant qu'insupportable aux autres. Les maux de nerfs, dont on parle tant, peuvent être quelquefois, j'en conviens, la suite d'une constitution faible ou malade; mais on peut dire, sans exagération, que la moitié de ces femmes *nerveuses* n'ont d'autres maladies que beaucoup de mollesse, un grand fonds d'amour-propre, une humeur bizarre et capricieuse. Leurs âmes sont plus malades que leurs corps. Leur apprendre à ne pas satisfaire toutes leurs fantaisies serait une chose plus efficace pour rétablir leur

santé, que tous les remèdes et toute la science des médecins les plus habiles. Parmi les femmes obligées de travailler pour l'entretien de leurs familles, il est très rare d'entendre parler de *nerfs*, bien que quelquefois à présent, les femmes des conditions inférieures, afin de se conformer à la mode, se disent nerveuses, quand elles sont difficiles, irritables, d'un mauvais caractère.

IV.

La charité n'est point téméraire dans ses jugements.

Parmi les créatures humaines, les caractères varient comme les traits qui les distinguent; de là vient que, dans nos rapports avec les hommes, il n'est pas rare de sentir, sans pouvoir en rendre raison, de l'inclination pour les uns et de l'antipathie pour les autres.

Entretenir des sentiments si peu raisonnables, serait s'exposer à tomber dans des méprises dangereuses, innombrables, et quelquefois même à commettre des injustices réelles. Les apparences sont trompeuses; il ne faut pas juger aveuglé-

ment d'après elles. Appliquez-vous à régler vos sentiments aussi bien que vos amitiés sur les principes d'une saine raison, éclairée par la foi. Ne jugez pas du reste, sans nécessité, la conduite des autres. Que la conscience de vos propres fautes vous empêche d'être pour autrui trop punitrice et trop sévère. Suspendez votre jugement dans toutes les choses dont la Providence ne vous a pas donné droit de juger. L'habitude de prononcer sur le mérite ou le démerite des autres est contraire à l'esprit de l'Évangile. « Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugé. ¹ » « Qui êtes-vous pour oser juger le serviteur d'autrui? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître. ² » Défiez-vous de votre première impression à l'égard de ceux que vous pouvez voir souvent; mettez dans vos actions de la discrétion et de la prudence. Je n'ai pas besoin de vous dire que, sous aucun prétexte, vous ne pouvez admettre dans votre société des gens d'une réputation équivoque. En général, on juge d'une femme par le caractère des personnes qu'elle fréquente. Ce n'est pas assez pour elle d'être sans reproche, il faut de plus qu'elle évite soigneusement de donner lieu à des soupçons dé-

¹ Matth., VII, 1. — ² Rom., XIV, 4.

savantageux par légèreté ou par inattention.

Un des moyens les plus sûrs pour éviter tout mécompte dans les relations avec le prochain , est de ne lui demander et de n'en attendre que peu de chose. Prenons ce qu'il nous donne, comme nous recevons des arbres les fruits qu'ils produisent; n'oublions jamais qu'il y a des arbres sur lesquels on ne trouve que des feuilles , que d'impurs et hideux insectes. Dieu supporte les imperfections des hommes; il fait plus : il ne se lasse point de leur accorder ses grâces pour vaincre leur résistance à sa voix. Imitons cette patience admirable et cette miséricordieuse longanimité.

Il me semble que votre cœur est trop resserré ; il a besoin de se dilater davantage. Votre vivacité et votre délicatesse naturelle vous rendent trop empressée et trop ardente quand il s'agit de la correction de ceux qui font le mal. Je conviens qu'il est pénible de ne pouvoir ni fermer les yeux sur des défauts qui frappent tous les regards , ni prévenir les pensées , les jugements ou les soupçons que l'esprit forme involontairement à l'aspect de la conduite irrégulière des autres ; mais , pourvu que vous ayez toujours la volonté de supporter patiemment les défauts réels que vous ne pouvez corriger ; pourvu que vous ne preniez jamais sur vous de regarder comme certains ceux qui sont

douteux, et que vous soyez déterminée à ne montrer jamais de la peine ou de la répugnance à voir les personnes qui vous déplaisent, sans vous être auparavant justifiée à vous-même votre antipathie par des raisons solides : c'est assez, votre devoir est rempli.

↓ « Laissez couler les rivières sous les ponts, dit Fénelon. Laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire faibles, vains, inconstants, trompeurs, présomptueux et injustes. Laissez le monde être le monde : vos efforts les plus zélés pour le changer n'en viendront point à bout. Laissez les hommes agir suivant leur caractère et leurs habitudes : vous ne changerez point leur nature. Le mieux est de les laisser ce qu'ils sont. Attendez-vous à rencontrer dans la plupart peu de raison, des préjugés, de l'injustice. Ne cherchez point à connaître leurs discours ; ne comptez pas sur la durée de leur amitié. Ils viennent et s'en vont, pour revenir un moment après et s'en aller encore : n'en soyez ni surpris, ni affligé ; ils sont comme des oiseaux que chaque coup de vent pousse tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. »

Vous découvrirez même quelquefois dans les personnes vertueuses des défauts réels et tout-à-

¹ Traduit.

faits choquants. Dieu leur laisse ces défauts pour leur bien et pour le nôtre : pour leur bien, afin d'entretenir en elles l'esprit d'humilité et d'abaissement ; pour le nôtre, afin de nous offrir l'occasion d'exercer la charité et la patience. Il faut beaucoup de prudence et de précautions pour entreprendre de les corriger. Attendons que Dieu nous en donne le moyen et nous avertisse clairement de tenter peu à peu de les extirper ; un zèle trop ardent s'exposerait, « en arrachant l'ivraie, à déraciner avec elle le bon grain. ¹ »

Les personnes dont la piété est éclairée, lorsqu'elles sont convaincues de la nécessité de donner quelques avertissements, joignent toujours, à l'autorité d'une vertu reconnue, les saints artifices d'une charité tendre et prudente. Elles savent, il est vrai, qu'il est ordonné « d'insister, de reprendre à temps et à contre-temps ; ² » mais elles savent aussi que « tout ce qui est permis n'est pas expédient ; ³ » que les plaies du cœur veulent être traitées avec beaucoup d'habileté et de précaution, et que, dans les maladies morales, pour rendre les remèdes efficaces, il ne faut rien négliger de ce qui peut les faire trouver agréables au malade. Elles ont appris de l'expérience que

¹ Matth., XIII, 29. — ² Tim., IV, 2. — ³ I Cor., X, 22.

presque toujours la vérité doit ses victoires aux sages industries de la charité. Il y a un temps pour garder le silence, comme il y a un temps pour parler. Ce serait se méprendre étrangement que de croire qu'il se trouve de la charité dans un zèle indiscret et amer, qui reprend sans discernement, qui condamne sans indulgence. Cette aimable vertu ne connaît ni la témérité, ni la rudesse. Dirigée par l'esprit de Dieu, elle saisit les moments favorables pour avertir, et n'expose point la remontrance à devenir odieuse. Quand la charité domine dans la correction fraternelle, la douceur et la discrétion l'accompagnent; manque-t-elle de ces qualités, ce n'est plus la charité qui reprend et édifie, c'est la passion, l'humeur, l'orgueil qui censure et scandalise. Le prophète Nathan ne reprocha point tout d'abord à David le crime que ce prince avait commis. Avant d'en venir à la réprimande, il s'insinue doucement dans son cœur; par une parabole ingénieuse, il lui inspire l'amour de la vérité avant de la lui faire connaître, et l'horreur du crime avant de lui nommer le criminel. Par ce moyen, il trouva le secret de corriger le péché sans offenser le pécheur, et de forcer le roi d'Israël à prononcer lui-même sa condamnation.

V.

La charité ne se scandalise point. — Elle est indulgente.

Plus vous avancerez dans la vertu , plus vous découvrirez de vices et d'extravagances dans le monde ; mais cette triste découverte n'excitera pas votre surprise et ne vous scandalisera point ; vous verrez la corruption dans les hommes du même œil que l'eau dans la mer. Le monde , quoique extrêmement relâché dans ses principes et ses mœurs , est pourtant très sévère dans ses jugements. N'imites pas le monde. Exacte dans l'accomplissement de vos devoirs , ayez pitié des pécheurs , à l'exemple de notre divin maître ; la charité , en détestant le péché , pardonne au coupable. Il ne faut pas d'ailleurs croire qu'une personne est entièrement dépravée , parce qu'elle a commis quelque action criminelle. La justice , non moins que la charité , repousserait une pareille conséquence : ce serait , dans une multitude de cas , un jugement inique.

Quand nous voyons quelqu'un tomber dans un

crime horrible , ayons pitié de la faiblesse humaine , et réfléchissons sur notre propre fragilité. En sentant ainsi le besoin que nous avons de l'indulgence et de la pitié des autres , nous trouverons pour eux dans notre cœur un fonds d'indulgence qui se changera en une seconde nature. La solide piété voit , dans les bonnes actions dont elle est témoin , des exemples à suivre , et dans les mauvaises , des dangers à éviter ou des précautions à prendre.

Si l'on voulait chercher la cause secrète de cette malignité odieuse avec laquelle certaines personnes jugent leur prochain , on verrait que ce vice a pour principe un orgueil subtil et raffiné. Leurs jugements sur la conduite des autres renferment toujours une comparaison ouverte ou cachée d'elles avec eux ; elles ne sont si clairvoyantes sur les plus légères imperfections d'autrui que pour montrer qu'elles ne les ont pas. Ce manque de charité produit deux mauvais effets : le premier regarde ces personnes mêmes ; elles commettent souvent un péché plus énorme que celui qu'elles condamnent. Le second regarde la religion : les mondains s'en autorisent pour calomnier la piété. Aussi injustes que méchants dans leurs remarques , ils affectent de confondre les défauts des personnes pieuses avec les pratiques de

la dévotion ; ils mettent sur le compte de la religion les vices , les erreurs de ceux qui gardent extérieurement ses observances ; et la piété se trouve ainsi outragée à l'occasion de ceux dont les exemples devaient lui concilier le respect et l'amour des mondains mêmes.

Je voudrais pouvoir graver dans votre esprit et votre cœur , en caractères ineffaçables , cette vérité , que rien n'est plus injurieux à la vertu et à la piété que cette humeur chagrine et cet esprit critique qu'on rencontre ordinairement dans les personnes pieuses. Rien ne contribue davantage à détourner de la bonne voie ceux qui se sentent de l'inclination pour l'Église catholique , et ne leur fournit des prétextes plus propres à les retenir dans les sentiers égarés de l'erreur. La vertu doit se montrer sous un aspect si aimable et si attrayant , que ceux qui la voient désirent de ressembler à ce qui gagne ainsi leur admiration. Il n'est rien qu'un bon chrétien doive éviter plus soigneusement que d'ôter à la vertu sa beauté native , comme il ne doit s'épargner aucune peine pour l'environner d'agréments et d'attraits. Dans le cours ordinaire des choses , l'amour que l'on ressent pour les personnes vertueuses dispose le cœur à embrasser la vertu , et , par un raisonnement semblable , le mépris que

l'on a pour les gens de bien passe aisément des personnes à leurs plus louables qualités. Leur vertu se présente d'abord sous des traits défigurés, bientôt elle devient l'objet du mépris, et un instant après l'objet de la haine. ¹

Pour trouver quelque agrément dans la société de ses amis et de ses connaissances, il faut ne rien désirer, se contenter de peu, savoir supporter beaucoup, renoncer à toute critique pointilleuse, étouffer toutes les vaines réflexions d'un amour-propre susceptible et prompt à s'enflammer. Plus vous mourrez sincèrement à vous-même, plus votre cœur se dilatera et deviendra compatissant et bon. Connaissant par expérience que vous avez des imperfections comme ceux avec qui vous vivez, vous sentirez le besoin d'un support réciproque comme compensation; vous ne perdrez pas de vue l'obligation d'accomplir cette loi de Jésus-Christ : « Portez les fardeaux les uns des autres. » En donnant des conseils, ce qu'il ne faut faire qu'après une mûre délibération, souvenez-vous de cette admirable maxime de l'auteur de l'*Imitation* : « Il vaut mieux recevoir des conseils qu'en donner. » Délayez vos paroles dans du lait et du miel, choisissez le temps favorable; autre-

¹ Dr. Coombs.

ment, au lieu de guérir la plaie, vous courez risque de la rendre mortelle. Si les médecins du corps observent avec tant de soins les moments où il convient d'administrer les remèdes, ceux qui donnent des conseils ont besoin d'étudier avec plus de soin encore, quand et comment ils doivent parler pour guérir les maladies beaucoup plus compliquées des âmes. Si votre avertissement renferme quelque blâme, examinez, avant de le donner, si vous n'êtes point mû par l'aigreur, le ressentiment, plutôt que par l'impulsion de la pure charité. Dans le premier cas, tout ce que vous pourriez dire serait le résultat plutôt de l'animosité que du zèle, plutôt de la colère que de la bonté, et vous ferait à vous-même un grand tort. Quant aux âmes incorrigibles, vous apprendrez à les supporter avec patience, en voyant combien il est difficile de réformer en vous ce qu'il y a de défectueux.

VI.

La charité est patiente ; — Elle ne se venge point ; — Elle n'est point railleuse ; — Elle n'est point médisante.

Malgré toutes ces précautions et cette aimable charité, ne vous flattez pas d'échapper à la con-

tradiction, aux jugements téméraires et à la critique. Ce que les uns trouveront estimable et digne d'éloge dans votre conduite sera blâmé et tourné en ridicule par les autres. Parmi les Juifs, n'y en eut-il pas qui dirent de Notre-Seigneur : « C'est un homme de bien, et d'autres : Non, mais il séduit le peuple. »¹ Marchez toujours avec simplicité et avec assurance dans la route qui vous a été montrée, sans fléchir à droite ou à gauche. Les opinions, les jugements des hommes ne peuvent vous blesser. Si la pratique fidèle de vos devoirs vous attire les railleries, les sarcasmes de quelques mondains, représentez-vous Jésus-Christ exposé aux moqueries et aux insultes d'un juge sans pouvoir, d'une magistrature corrompue, d'une vile populace. Après avoir tout enduré pour plaire au monde, pour suivre ses maximes insensées et se conformer au changement incessant de ses usages, n'est-il pas juste que l'on ait à souffrir de son injustice pour expier une faiblesse si coupable et cette condescendance criminelle? Avoir peur et s'affliger des vains discours d'hommes dont on connaît l'aveuglement, serait se montrer follement désireux d'une vaine réputation. « Mon fils, dit l'auteur de l'*Imi-*

¹ S. Jean, VII, 12.

tation, ne vous affligez pas si quelqu'un pense mal de vous et en dit des choses qu'il vous est pénible d'entendre. Vous devez penser de vous encore plus mal et croire qu'il n'y a personne de plus misérable. Si vous marchez dans les voies intérieures, vous ferez peu de cas de paroles qui s'envolent. Il y a bien de la prudence à se taire dans les temps mauvais, à se tourner intérieurement vers moi (vers Jésus-Christ), et à ne se point troubler des jugements des hommes. Que la paix de votre âme ne dépende pas de leurs discours; qu'ils interprètent bien ou mal ce que vous faites, vous êtes toujours ce que vous êtes. Où est la paix véritable? où est la véritable gloire? N'est-ce pas en moi? Celui qui ne désire pas de plaire aux hommes et ne redoute point de leur déplaire, celui-là jouira d'une grande paix. ¹ » Oh! heureux! mille fois heureux celui qui ne prête l'oreille ni aux suggestions de l'amour-propre, ni aux vains discours des hommes.

Mieux vous vous disposez à souffrir, plus vous agissez avec sagesse, et acquerrez de mérite; vous supporterez aussi plus aisément la souffrance, y étant alors préparée et déjà presque accoutumée. Ne dites pas : Je ne puis souffrir de telles indignités

¹ Imit. de J.-C. Traduit de l'anglais de l'auteur.

d'un tel homme. Quelle injustice ! Ne me reproche-t-il pas des choses dont je n'ai jamais eu la pensée ! Je souffrirais volontiers d'un autre ; de lui, je ne m'y résoudrai jamais. Il est déraisonnable de s'attacher à considérer non la vertu de patience et celui par qui elle doit être récompensée, mais les personnes et les torts. ¹ » De plus, si chacun nous donnait des témoignages d'estime, de considération et d'amour ; si toutes nos opinions étaient adoptées, nos demandes accueillies, nos désirs satisfaits, quelles occasions aurions-nous de pratiquer la patience, l'humilité, la condescendance, le renoncement ? Quand accomplirions-nous le commandement de Jésus-Christ ? « Moi, je vous dis d'aimer vos ennemis, de faire du bien à ceux qui vous haïssent, de prier pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous puissiez être les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous ? Les Publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les autres ? Les païens ne le font-ils pas aussi ?

¹ Imit. liv. III, chap. XIX, n. 2.

Soyez donc, vous autres, parfaits comme votre Père céleste est parfait. ¹ »

Lorsque nous sommes obligés, pour l'honneur de notre caractère, de repousser des imputations injustes ou des calomnies, n'omettons rien pour rester calmes et modérés dans notre défense, évitant avec soin de laisser paraître quelques sentiments de rancune, d'aigreur, d'animosité contre nos accusateurs. Puisque nous ne devons avoir d'autre intention que de nous justifier, il faut interdire tout ce qui ne conduit point à ce but, comme les récriminations, les paroles injurieuses. Si nous voyons clairement que notre apologie jettera du blâme ou un mépris inévitable sur nos adversaires, la charité nous fait une loi d'employer les palliatifs et tous les adoucissements compatibles avec la justice et la vérité. Il faut alors que dans nos discours et nos procédés, il respire un esprit de douceur, de support, de clémence assez manifeste, pour montrer que notre unique mobile est le sentiment du devoir, que nous ne cherchons point à nous venger, mais seulement à dévoiler la vérité, à forcer, s'il est possible, ceux qui nous poursuivent à reconnaître leurs torts, et à leur inspirer le désir de se réconcilier avec nous. Telles

¹ Matth., v, 44 et suiv.

sont les règles que la religion prescrit, et que la raison, libre de passions et de préjugés, approuvera toujours.

Vous seriez profondément affligée de causer la moindre peine à la plus simple personne, et vous êtes naturellement portée à obliger tout le monde, je le sais. J'ai cependant remarqué que vous avez du penchant à la raillerie, et que sans mauvaise intention, vous laissez rarement passer l'occasion de faire rire par quelque spirituelle épigramme, ou par une peinture vive des travers et des ridicules du prochain.

Je trahirais votre confiance, si je ne vous disais pas sans détour que c'est là un penchant malheureux, qu'il est incompatible avec l'esprit de l'Évangile, et que vous devez par conséquent lui résister de tout votre pouvoir. J'insiste d'autant plus sur ce point, que, malgré vos plus fortes résolutions, vous serez fréquemment exposée au péril de céder à la tentation. J'entends déjà vos connaissances les plus intimes taxer d'exagération ce que j'avance, et dire que ce n'est point un péché d'égayer la conversation aux dépens des autres, pourvu que la plaisanterie respecte leurs qualités et leur réputation. Mais c'est là une excuse frivole, imaginée pour couvrir un vice odieux. Je sais que ce vice se mêle de temps en temps à

d'aimables qualités, et que les saillies de l'esprit et de la gaîté en dissimulent souvent la malice. La forme attrayante sous laquelle il se présente étouffe si aisément les remords, que notre attention se détourne facilement des conséquences toujours plus ou moins fâcheuses qu'il entraîne. Au lieu de prêter l'oreille aux applaudissements et de regarder avec complaisance le sourire de ceux qui nous écoutent, descendons dans nos cœurs et demandons-nous si nous voudrions être l'objet de ces plaisanteries et le point de mire de tous ces traits d'esprit; nous verrons bientôt que ce qui nous paraît d'une innocence si parfaite, quand il s'adresse aux autres, nous blesserait profondément, dirigé contre nous, et que nous ne pourrions considérer comme des amis ceux qui nous ménageraient si peu. Eh bien, puisqu'il nous est ordonné d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, défendu de lui faire ce que nous n'aimerions pas qu'il nous fît, et qu'en cela se résumant la loi et les prophètes, oserions-nous dire que nous remplissons ce précepte en prenant plaisir à ce qui tourmente et afflige nos semblables?

Quant à la détraction, nous devons être particulièrement attentifs à la bannir de nos conversations avec nos amis; mettons alors « une garde de circonspection autour de nos lèvres; » autre-

ment, préoccupés de l'idée que nous parlons à ceux à qui nous avons coutume de communiquer toutes nos pensées, nous pourrions sans réflexion transgresser une des plus importantes lois de la morale chrétienne. On peut dévoiler son âme tout entière à un ami pieux, discret et sûr. Nous pouvons, sans scrupule, lui faire connaître ce qui nous concerne, joies, chagrins, doutes, perplexités, tentations, péchés. « Traitez de votre affaire avec votre ami, dit le Sage; car, comme les parfums et la diversité des odeurs sont la joie du cœur, de même les bons conseils d'un ami font les délices de l'âme. ¹ » Mais nos soupçons, nos conjectures, nos jugements défavorables sur le prochain, il nous est défendu de les découvrir à nos amis. Le cas seul du besoin de demander un avis, un conseil, peut autoriser une pareille confiance, et alors c'est à la charité et à la prudence de déterminer jusqu'où cette révélation peut aller.

Ne mettez pas au nombre de vos véritables amis ceux qui sont toujours prêts à louer, à exalter toutes vos paroles ou toutes vos actions. La flatterie est un poison agréable; il pénètre insensiblement jusqu'au cœur, il tue lentement. Les âmes les plus vertueuses ne sont pas, hélas! toujours à

¹ Prov., xxv, 9; xxvii, 9.

l'abri de son influence. Ceux qui ont le courage de vous avertir de vos erreurs et de vos fautes, voilà, soyez-en sûre, vos vrais et vos meilleurs amis; recevez leurs avertissements obligeants et leurs douces réprimandes avec gratitude, et demandez-leur de vous continuer cet office de charité et de réelle amitié. « Mieux valent les blessures que fait un ami, que les baisers trompeurs d'un ennemi. ¹ » Si par jalousie, par aversion, ou par d'autres motifs condamnables, une personne peu bienveillante vous reprochait justement quelque tort, faites servir à votre avantage sa mauvaise disposition, en corrigeant ce qui en vous est défectueux ou coupable.

VII.

La charité s'applique à rendre utiles les visites, les conversations, etc.

Dans le rang que vous occupez, recevoir et rendre des visites est un des devoirs que la société

¹ Prov., xxii, 6.

vous impose. Cet assujettissement est pénible, et l'on y perd beaucoup de temps ; cependant, avec de l'ordre et de la prudence, vous pouvez en tirer un vrai profit. Le plus grand inconvénient des visites, c'est qu'elles remplissent l'esprit de bagatelles et d'inutilités ; le meilleur moyen, pour éviter ce danger, serait de mettre ou de ramener adroitement et sans affectation la conversation sur des sujets sérieux. Personne mieux que vous ne peut réussir dans cette petite manœuvre. Cependant résignez-vous, malgré votre habileté et vos talents, à ouïr beaucoup de discours vides de sens. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'on peut gagner la contagion. A force d'entendre parler de parures, d'ameublements, d'équipages, de beauté, de richesses, comme si c'étaient des choses importantes ; à force de rapporter, à la satisfaction de toute une société, les anecdotes et les nouvelles du jour, à moins que [des pensées plus hautes ne contre-balaient l'effet de ces vaines conversations, l'esprit perd son énergie naturelle, devient incapable de s'occuper sérieusement et de méditer sur les perfections divines, sur les intérêts éternels. Alors, par une conséquence inévitable, la piété se dessèche, l'exercice si doux de la prière ennuie, fatigue ; on en vient insensiblement à négliger même les devoirs les plus essentiels de la

religion. Dans ce commerce mondain avec nos semblables, il se fait un échange continu de compliments imposteurs, de louanges que le cœur désavoue et qui font prendre l'habitude d'un langage que tout le monde sait n'être pas l'expression des véritables sentiments, mais une tromperie réciproque. Ainsi, les communications des hommes entre eux, lesquelles, si elles étaient bien entendues, seraient une source d'innocents plaisirs et d'instructions utiles, une excitation puissante au bien et à la vertu, se changent, par l'abus qu'on en fait, en un objet de dégoût pour les personnes sages et pieuses, et, pour celles qui sont légères et mondaines, en une occasion journalière d'une multitude de fautes.

Je suis heureux de trouver vos dispositions actuelles parfaitement d'accord avec ma manière de penser, et de voir que vos rapports indispensables avec le monde vous dégoûtent de plus en plus de ses vanités, et vous font chérir tous les jours davantage la retraite et vos devoirs de famille. Continuez à détruire, sous les yeux de la majesté suprême, les sentiments trop humains que vos relations avec les autres ont peut-être excités dans votre cœur; demandez pardon de vos propres fautes et de celles dont vous avez été témoin; dites avec le Prophète-roi : « Purifiez-moi,

ô Seigneur, de mes péchés secrets, et n'imputez point ceux des autres à votre serviteur. ¹ Ils m'ont raconté des fables, mais qu'elles sont différentes de votre loi ! ² »

J'ai dit : vos propres fautes, parce que votre humeur vive et enjouée, vos manières engageantes, votre air ouvert, disposant les cœurs en votre faveur, il est possible qu'on vous passe, à vous, beaucoup de petits défauts qu'on jugerait sévèrement dans les autres. Permettez-moi de vous faire observer que rien n'est plus dangereux que d'obtenir l'approbation et les louanges du monde ; il en résulte une tentation d'amour-propre difficile à surmonter, et qui peut conduire insensiblement une âme à en adopter tous les abus. Soyez donc sur vos gardes, et souvenez-vous, parmi les éloges dont vous serez l'objet, que les cieux ne sont pas purs devant Dieu et qu'il découvre des taches dans les anges même. Au milieu du bruit des compagnies, rappelez-vous souvent la pensée de la divine présence. Tandis que d'autres s'efforcent de fixer sur eux l'attention générale, retirez-vous quelques minutes dans la solitude de votre cœur, pour vous entretenir avec Dieu ; les conversations les plus frivoles fourniront un aliment abondant à

¹ Ps. XVIII, 14. — ² Ps. CXVIII, 85.

vos réflexions et à la ferveur de vos aspirations pieuses. Mais ne laissez rien paraître de ces occupations intérieures ; vous ne devez pas vous conduire, dans une société, comme vous le feriez dans une église ou dans votre cabinet : ce serait une affectation ridicule et tout-à-fait déplacée. L'œil de l'âme peut se lever vers le souverain bien ; un désir du cœur, un soupir de foi, d'espérance, de charité, d'humilité peuvent monter vers le trône du Tout-Puissant, sans qu'aucun de ceux qui vous environnent en ait la moindre connaissance. « L'homme voit les choses qui paraissent ; mais Dieu regarde le cœur. ¹ » Je vous recommande cette sainte pratique.

Pour se conduire convenablement et avec bienséance dans la conversation, il faut, premièrement, se garder de parler quand on n'a rien à dire ; il vaut beaucoup mieux que la conversation tombe ou languisse, que d'être forcée et contrainte ; il faut, secondement, manifester ses pensées et ses opinions avec simplicité et modération ; troisièmement, ne point parler de soi, en bien ou en mal, sans nécessité ; quatrièmement, laisser à la conversation une entière liberté, et ne donner aucun signe d'impatience ou d'ennui lors-

¹ Liv. des Rois, xvi, 7.

qu'on entend de longs et insignifiants discours. Tel est l'illusion de notre amour-propre : il nous porte à croire que ce qui nous affecte profondément fait sur les autres la même impression, tandis que, si la politesse leur permettait de dire ce qu'ils pensent, nous verrions qu'au lieu d'écouter nos récits avec intérêt, les longs détails, sur lesquels nous appuyons avec tant de complaisance, leur causent un ennui mortel. Il y a dans les paroles suivantes de l'auteur de *l'Imitation* une vérité bien digne d'être méditée : « Nous pensons quelquefois, dit-il, plaire aux autres en nous trouvant avec eux, tandis que nous leur donnons bien plutôt du déplaisir. » Observez que la réserve dont il est ici question ne doit point être affectée, pédante, l'effet de l'orgueil ou du mépris des autres; il faut qu'elle soit produite par un sentiment d'égard, de déférence, d'humilité, et accompagnée de manières aimables.

J'ai souvent remarqué que les personnes dont la société est le plus recherchée ne sont pas les plus savantes ni les plus spirituelles. Celles-ci sont généralement trop portées à croire que leur supériorité et leurs talents leur donnent un droit exclusif de parler, et que leurs décisions, leurs opinions mêmes doivent être tenues comme d'incontestables vérités. Celles, au contraire, qui,

plus modestes, s'en font moins accroire et laissent à chacun la liberté de dire sa pensée, bien qu'inférieures en capacité, en savoir, en talents, sont néanmoins toujours des hôtes agréables, une compagnie qui plaît.

J'ai connu un homme qui n'avait rien de distingué ni de bien attrayant dans les manières, et qui parlait peu, quoique fort instruit. Il était cependant aimé de tout le monde. Il n'y avait qu'une voix sur son urbanité, sa bonhomie, la délicatesse de son ton, et même sur l'étendue de ses connaissances; on disait qu'il savait bien plus de choses qu'il ne le faisait paraître. Je fus d'abord quelque temps à m'expliquer comment cet homme s'était acquis une estime si générale; mais en y regardant de plus près, je vis qu'il avait l'art de faire montrer à ceux avec lesquels il conversait les connaissances où excellait chacun d'eux. Ainsi, à un soldat il fournissait l'occasion de parler de ses campagnes; à un marin, des contrées étrangères qu'il avait visitées, des naufrages auxquels il avait échappé; à un homme de lettres, des auteurs qu'il avait lus, des ouvrages qu'il avait publiés; à un homme des champs, des améliorations qu'il avait faites dans l'agriculture, des agréments de la vie champêtre, etc., etc. De cette sorte, un petit nombre de questions et quelques

observations toujours favorables à l'homme qui parlait, lui suffisaient pour se rendre agréable à tous, et se faire juger très instruit dans les différentes sciences que les autres croyaient posséder parfaitement. Comme je le félicitais un jour de l'estime et de l'affection qu'on lui témoignait dans ces sortes de réunions, il me répondit en souriant : « Je ne me fais point illusion, et ce que vous me dites ne me donne pas une haute opinion de moi-même. Je sais trop ce que je suis pour attacher le moindre prix à ces éloges. Je vous apprendrai mon secret. Tout mon mérite consiste à mettre les autres dans le cas de faire paraître le leur. »

Un homme en qui se trouvent beaucoup d'imperfections, mais qui ne cherche pas à les déguiser sous des couleurs menteuses, qui ne se pique point d'avoir des talents, des vertus, des manières recherchées, qui, en un mot, se montre désoccupé de lui-même, plaira toujours malgré ses défauts. Rien n'est aimable comme une simplicité sans affectation, qui paraît s'être entièrement oubliée. Qu'un homme, au contraire, riche des plus beaux talents, revêtu de toutes les grâces de la nature, doué même d'une vertu non contestée, soit guindé, formaliste, cérémonieux, dise les meilleures choses avec prétention, d'un ton décisif et en maître, on évitera sa société, loin de la rechercher. Il

n'est donc rien de plus désirable , rien de plus digne d'éloge que d'agir simplement , et de se désoccuper de soi.

VIII.

La charité est simple dans ses paroles , dans ses actions ,
dans toute sa conduite.

Il y a une simplicité qui est un défaut , et une simplicité qui est une vertu.

La première est un manque de discernement , une ignorance des usages du monde , et des égards dus à chacun. Quand dans le monde on parle d'une personne simple , on entend presque toujours une personne d'une intelligence bornée , crédule , et qui n'a pas reçu une éducation soignée.

Mais la simplicité qui est une vertu n'est point ignorante , impolie , d'un esprit étroit. Les plus aimables qualités l'accompagnent ; elle rend à chacun les honneurs qui lui appartiennent ; elle a quelque chose de sublime. Toutes les personnes sensées l'aiment et l'admirent ; elles s'aperçoivent , elles sentent sur-le-champ quand elles ou d'autres

manquent à ses règles et quand il faut la mettre en pratique. Et cependant il serait difficile d'en donner une définition compréhensive et précise. Ce que l'on en peut dire de mieux, c'est qu'il vaut mieux en avoir le sentiment que d'en savoir la définition, comme s'exprime l'*Imitation* en parlant de la componction.

La simplicité est une rectitude dans l'esprit, une droiture dans le cœur qui retranche toutes les réflexions inutiles sur soi-même ou sur ses actions. Elle diffère de la sincérité et lui est bien supérieure. Il n'est pas rare de trouver des gens qui sont sincères sans être simples. Ils n'affirment jamais que ce qu'ils croient vrai ; ils ne désirent pas d'être estimés plus qu'ils ne le méritent, mais ils craignent de passer pour ce qu'ils ne sont pas ; l'œil toujours sur eux-mêmes, ils mesurent toutes leurs pensées, toutes leurs paroles, toutes leurs actions, et réfléchissent avec inquiétude sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent, de peur de faire ou de dire, d'avoir dit ou fait trop ou trop peu. Les personnes de ce caractère sont sincères, mais non pas simples ; elles ne sont pas à leur aise avec les autres, ni les autres avec elles. Il n'y a rien dans leur conduite de libre, de franc, de naturel ; on préférerait des personnes moins parfaites, mais moins composées, moins étudiées. Dieu en juge de

même : il n'approuve pas ces âmes continuellement occupées d'elles-mêmes, éternellement inquiètes, et toujours debout, pour ainsi dire, devant un miroir, afin d'arranger, d'ajuster, dans un ordre symétrique et compassé, les mouvements de leur intérieur aussi bien que ceux du dehors. Il aime mieux une liberté modeste, produite par l'oubli de soi-même, par un amour filial, par une confiance sans bornes dans sa clémence, sa miséricorde et sa bonté.

Mais je suis assaillie, dites-vous, d'une foule de pensées, de réflexions qui me troublent, m'inquiètent, me tyrannisent, et qui font sur moi une impression profonde ; comment pourrais-je ne pas m'occuper de moi ?

Je réponds que cette occupation, étant involontaire, n'est point un défaut et ne peut vous être imputée ; dans tout ce qui est indépendant de nous, nous sommes exempts de blâme. Seulement gardez-vous d'entretenir délibérément ces réflexions inquiètes ; rejetez-les avec soin aussitôt que vous en avez la perception, mais sans anxiété, sans un empressement trop ardent : elles se dissiperont insensiblement. Des efforts continuels pour repousser toutes les pensées involontaires sur ce que l'on sent ou ce qui trouble, seraient une occupation dangereuse, qui rendrait ces pensées

plus fatigantes et plus longues, et qui tendraient, en dernier résultat, à éloigner la pensée de la présence de Dieu, et à détourner de l'accomplissement de nos devoirs.

N'est-il jamais permis de parler de soi ou de ses affaires dans la conversation? Oui, assurément; sans cela on se verrait quelquefois dans une intolérable contrainte. Tenir scrupuleusement à la résolution de ne parler de soi ni de ses intérêts dans aucune circonstance, ce serait agir contre la simplicité en s'efforçant d'être simple. Que faut-il donc faire? ne pas s'attacher, comme à une règle invariable, à garder sur ce qui nous concerne un silence absolu, mais éviter sur ce point toute espèce d'affectation. La vraie simplicité s'éloigne de la fausse modestie et d'une honte déraisonnable, comme de la suffisance et de l'ostentation. Quand un secret amour-propre ou la vanité nous porte à dire ce qui peut nous flatter, il faut mépriser cette suggestion, lui résister par une aspiration courte, ou en appliquant sa pensée aux choses que l'on doit faire. A-t-on quelques bonnes raisons pour parler? point alors de longue et d'inquiète délibération : il faut parler avec simplicité.

Que pensera-t-on de moi? Si je parle, on me supposera un amour-propre sot et ridicule. Peut-être fatiguerai-je les autres par le récit de ce qui

me concerne ; peut-être parlerai-je par vanité, etc.

Il faut regarder toutes ces pensées inutiles et inquiètes comme des tentations et n'y faire aucune attention. Quand les circonstances demandent que l'on parle de soi, il faut en parler comme on le ferait d'un étranger. Saint Paul parle souvent de lui-même dans ses Épitres : il dit qu'il est né citoyen romain, qu'il n'a rien à se reprocher, qu'il a été ravi au troisième ciel, etc., etc. Il y a de la grandeur d'âme à parler de soi avec cette admirable simplicité. Le même apôtre dit de lui avec indifférence les choses les plus sublimes ; on dirait qu'il raconte des faits arrivés deux mille ans avant son existence.

Mais il n'y a que des circonstances particulières et une nécessité reconnue qui puissent autoriser un chrétien humble à suivre l'exemple de saint Paul dans les louanges qu'il se donne. Il faut aussi remarquer avec quel soin l'apôtre oppose à ce qu'il a dit d'avantageux le récit de ses tentations et de ses faiblesses.

Quand donc on est forcé de parler de soi, il faut se mettre en garde, d'une part, contre les scrupules, de l'autre, contre une modestie affectée, inspirée secrètement par la vanité. Il y a des gens assez modestes pour ne pas exposer eux-mêmes ce qu'il y a de bon et d'estimable dans

leur caractère ou leurs actions ; mais ils sont charmés quand d'autres ont soin de le découvrir. C'est un raffinement d'orgueil, dont le but est de jouir à la fois des éloges donnés à la vertu et du mérite de la tenir cachée.

Pour savoir quand et comment il convient de parler de soi, la prudence veut que l'on consulte une personne parfaitement au fait des circonstances dans lesquelles on se trouve, qui connaisse la tournure de notre esprit, nos tentations et nos inclinations naturelles. On évitera, de cette sorte, le danger d'être juge dans sa propre cause. Dans les occurrences imprévues, où l'on n'a ni le temps ni la facilité de demander conseil, il faut élever son cœur vers Dieu, et le supplier, par une courte prière ou quelque aspiration, de manifester sa volonté. Faites après cela, sans hésiter, ce qui à l'instant même vous paraîtra le plus sage ; l'hésitation ne produirait que de l'embarras et de la peine sans aucun résultat utile : il faut alors se décider soi-même. Si, malgré ces précautions, on se trompe, on ne sera pas responsable de la méprise ; la pureté de l'intention, le désir sincère de faire ce qui est le plus agréable à Dieu, seront une excuse légitime à ses yeux ; il ne nous condamnera pas pour ce que nous aurons fait dans la simplicité de notre cœur, en suivant, quand

tout conseil nous manquait, ce que nous prenions pour l'impulsion de son divin esprit.

Quant à parler de soi désavantageusement, je n'ose ni le conseiller, ni le blâmer sans restriction. Si on le fait par des motifs purs, par le sentiment d'une humilité sincère, d'un mépris de soi véritable et inspiré de Dieu, cela sans doute est digne d'éloge; et c'est d'après ce principe qu'il faut juger la conduite de tant de saints qui ont parlé d'eux-mêmes comme s'ils étaient les plus coupables des pécheurs. Mais le plus sûr, en général, pour la plupart des chrétiens, c'est de s'abstenir de parler de soi-même, soit favorablement ou dans un sens défavorable, à moins que la nécessité n'y force. Il y a souvent beaucoup d'illusion à mal parler de soi-même; il n'est pas rare que l'amour-propre soit le motif secret de ces accusations. Une expérience journalière confirme cette remarque. Combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes parlant d'elles-mêmes comme du rebut du genre humain, ne pouvoir supporter la moindre observation, la plus petite réprimande, sans se montrer excessivement blessées, et prenant tous les moyens pour se justifier de quelques manquements sans conséquence qu'on leur imputait? Si elles eussent été persuadées réellement qu'elles n'étaient que misère et péché, auraient-

elles été surprises et offensées de se voir reprendre de quelques défauts légers ? Cette excessive sensibilité ne dit-elle pas que leurs sentimens n'étaient point d'accord avec leurs paroles ?


La simplicité peut paraître de temps en temps négligente ou inconsiderée ; mais un œil impartial et attentif y demêlera toujours une candeur , une vérité , une ingénuité , une bonté , une tranquillité , une bonne humeur , une innocence qui relèvent l'éclat de la vertu et rendent son influence douce et aimable.





LETTRE XVII^e.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.



I.

La charité est-elle compatible avec la défiance du prochain ?
— Est-il permis de penser quelquefois de lui défavorablement ? — Peut-on, dans certains cas, mal parler du prochain ?

Il me paraît que les observations de ma dernière lettre sur la ligne de conduite que vous devez suivre dans vos rapports de chaque jour avec le monde, ont fait naître quelques doutes dans votre esprit. Je vais tâcher de les dissiper par mes réponses aux questions suivantes :

Première question. — La charité peut-elle se concilier avec la défiance que l'on est quelquefois

forcé d'avoir pour le prochain dans certains rapports avec lui ?

Réponse. — Il faut distinguer les relations générales que la charité commande d'avoir avec le prochain, sans exception de personne, des liaisons particulières et plus intimes que l'on désire de former avec certains individus, dans le but d'en faire des amis, et, à ce titre, de leur ouvrir son cœur sans réserve.

Nos rapports généraux avec le prochain n'exigent pas les mêmes précautions que nos rapports particuliers.

Je ne dois point mal penser de mon prochain, s'il ne m'a pas donné des motifs inéquivoques de le soupçonner coupable ; mais mettre en lui ma confiance entière, je n'y suis point obligé sans des preuves certaines qu'il l'a mérité. J'ai une opinion favorable de tous ceux dont les vices ne me sont pas connus avec évidence ; mais je ne me confie qu'à ceux sur la droiture et les vertus desquels je ne puis avoir le moindre doute. Tant que je n'ai pas des raisons solides pour juger mon frère défavorablement, mon jugement à son égard ne peut être qu'une présomption, et alors il doit être à son avantage. Mais si je veux établir avec lui des rapports intimes, lui confier mes secrets, m'en rapporter à ses avis, une simple présomp-

tion de son mérite ne me suffit pas ; il faut que je connaisse parfaitement sa sagesse et sa discrétion. Je n'ai pas besoin d'examiner la conduite des hommes en général ; mais il m'importe infiniment de n'être pas trompé ou de ne me pas méprendre sur les qualités de ceux auxquels je veux me confier. La charité qui m'unit avec tous me porte à les juger favorablement sans examen ; mais la prudence qui doit me diriger dans le choix de mes amis me porte à m'enquérir avec soin de leur caractère, de leurs mœurs, avant de me livrer, pour ainsi dire, entre leurs mains. Je remplis ainsi deux obligations : je ne juge pas mes semblables avec précipitation ou avec témérité, et je ne leur donne ma confiance qu'après y avoir mûrement pensé et pris beaucoup de précautions ; je m'acquitte de ce que je leur dois par mes présomptions favorables à leur égard, et de ce que je me dois à moi-même, en choisissant mes amis avec prudence et discernement.

Seconde question. — Que dois-je faire quand j'entends des personnes de mérite et réputées véridiques parler favorablement du prochain ? Est-il mal à moi, dans ce cas, de penser intérieurement que les choses sont réellement telles que je les ai entendu rapporter ?

Réponse. — Saint François de Sales, dans son

Introduction à la vie dévote, a résolu la première partie de la question en ces mots : « Quand vous oyez mal dire, rendez douteuse l'accusation si vous le pouvez justement ; si vous ne pouvez pas, excusez l'intention de l'accusé : que si cela ne se peut, témoignez de la compassion sur luy, escartez ce propos-là, vous ressouvenant et faisant ressouvenir la compagnie que ceux qui ne tombent pas en faute, en doivent toute la grace à Dieu. Rappelez à soi le médisant par quelque bonne manière : dites quelques autres biens de la personne offensée, si vous le savez. ¹ »

Les règles données dans cette décision peuvent servir à répondre à la seconde partie de la question. Quoique la personne que l'on a entendue mal parler d'une autre soit réputée véridique dans tout ce qu'elle raconte, il ne faut pourtant pas se presser de prononcer intérieurement sur l'exactitude de son récit : elle peut avoir été trompée, ou n'avoir pas pris les moyens suffisants pour découvrir la vérité et s'en assurer. Une triste expérience fournit chaque jour des exemples de personnes incapables de calomnier volontairement, qui cependant, faute de circonspection et de prudence, se font les échos de la calomnie. D'après

¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. III, chap. 29.

ces considérations ou d'autres semblables, on peut, on doit peut-être regarder comme douteux tout mauvais rapport sur le prochain, et se permettre rarement là-dessus de le juger coupable.

S'il est impossible de douter des récits que l'on entend, soit parce qu'on a été soi-même témoin des faits, soit parce que les preuves en sont évidentes, il ne faut se laisser aller ni au trouble, ni à la peine, pourvu qu'on n'ait pas été volontairement l'occasion de la détraction. Dans ce cas il ne peut y avoir de mal à savoir ou à voir une chose vraie, bien qu'elle soit désavantageuse au prochain. Mais là se présente une belle occasion de faire intérieurement des actes de charité, comme saint François de Sales le recommande par ces paroles : « Que si une action pouvait avoir cent visages, il la faut regarder en celui qui est le plus beau.... L'homme juste, quand il ne peut plus excuser ni le fait, ni l'intention de celui que d'ailleurs il cognoist homme de bien, encore n'en veut-il pas juger ; mais oste cela de son esprit, et en laisse le jugement à Dieu. » Ces règles sont applicables aux parents et aux amis, aussi bien qu'aux étrangers. Nous devons même être d'autant plus attentifs et plus soigneux à ne

¹ *Introd. à la vie devote*, part. III, chap. 28.

pas nous en écarter à l'égard des premiers , que , selon l'ordre de la Providence , nous leur sommes unis par des liens plus étroits et plus doux.

Troisième question. — Quand on est questionné sur le caractère de personnes que l'on connaît , peut-on révéler leurs fautes secrètes , ou leurs défauts cachés , si l'on en a une parfaite connaissance ?

Réponse. — Lorsqu'on est ainsi interrogé , on peut dévoiler les fautes ou les défauts du prochain , quand cette révélation est nécessaire pour épargner à la personne qui interroge un dommage réel. Si donc une de vos connaissances a l'intention de prendre N. pour son serviteur , vous pouvez dire , si vous en êtes parfaitement sûre , que cet homme n'est pas digne de confiance parce qu'il vole ou qu'il boit. Un père a jeté les yeux sur un jeune homme pour en faire le précepteur de son fils. Si vous savez positivement que cet individu n'a pas de bons principes , des mœurs pures , ou qu'il est sujet à des défauts qui pourraient faire beaucoup de mal à son élève , vous pouvez agir avec celui-ci comme avec le premier ; et j'ajoute que la charité bien entendue vous en fait un devoir , si votre silence devait causer un préjudice considérable à la personne qui vous a consultée. Mais il faut en même temps mettre une grande

circonspection dans ces paroles , épargner le coupable , autant qu'il se peut , et ne révéler que les choses indispensables pour préserver la personne intéressée du danger que , sans cela , elle se trouverait exposée à courir.

II.

Ce que la charité commande quand on entend médire de ceux qui gouvernent , ou blâmer les auteurs et les fauteurs des calamités publiques.

Quatrième question. — Que faut-il faire quand on entend mal parler des gouvernements , des ministres , ou d'autres personnages à la tête des affaires publiques , notoirement connus pour favoriser les actions illicites et injustes ?

Réponse. — Nous trouvons la réponse à cette question dans l'ouvrage de saint François de Sales , cité plus haut. Voici les règles que donne le saint prélat et les modifications que l'on peut , de son avis , légitimement adopter :

« Chacun , dit-il , se donne la liberté de juger et censurer les princes , et de médire des nations

tout entières, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit. Philotée, ne faites pas cette faute : car, outre l'offense de Dieu, elle pourrait vous susciter mille sortes de querelles.¹ »

Conformément à cette règle, il faut s'abstenir de parler des gouvernements, des souverains, ou de leurs ministres, quand il n'y a pas nécessité, surtout lorsqu'on vit sous leur autorité, en qualité de sujet. Il faut même éviter d'amener la conversation sur cette sorte de matière. Si l'on ne peut empêcher qu'il ne soit mal parlé d'eux en notre présence, ni donner au discours une autre direction, il faut garder un silence sérieux et grave, ou dire, d'une manière agréable, quelques mots dans le but d'amortir, s'il est possible, la vivacité des disputes politiques. Si de semblables précautions étaient jugées nécessaires par saint François de Sales il y a deux cents ans, combien ne le sont-elles pas davantage aujourd'hui ; aujourd'hui que l'esprit d'innovation fait des progrès rapides chez tous les peuples du monde civilisé ; que les principes et les fondements de la société, du bon ordre, de la liberté civile, de la liberté religieuse, sont devenus des objets de discussions dans toutes les classes de citoyens ;

¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. 3, chap. 28.

et que les opinions , les systèmes les plus contradictoires sont soutenus avec une égale ardeur et une apparente conviction ? Aussi n'est-il pas rare , de nos jours , de trouver en divergence de sentiments sur ces questions des personnes de grand mérite , de talents distingués , et très zélées pour le bien public ; fatale diversité qui produit trop souvent de l'opposition , de l'éloignement , la rupture même de l'amitié entre les amis les plus intimes et les membres de la même famille.

La convenance et le devoir font aux femmes une loi de n'épouser alors aucun parti , de n'être ni whigs , ni tories , ni libérales ; mais de se montrer des anges de paix , et d'employer la douce influence que Dieu leur a donnée sur l'autre sexe , pour faire oublier aux hommes dans leurs foyers , au sein des plaisirs domestiques , la chaleur , l'amertume des débats politiques , et réunir les esprits que la divergence d'opinions tend toujours à diviser. En agissant ainsi , les femmes s'enrichiront de grands mérites ; car , comme les hommes , elles ont sur les choses des idées qui leur appartiennent , et quelquefois des raisons solides de différer de sentiments avec ceux qu'elles doivent aimer et respecter : de là , pour elles , une multitude d'occasions de pratiquer le renoncement , l'humilité , la déférence , la patience

« Il est vrai , continue saint François de Sales , que des pécheurs infâmes , publics et manifestes , on en peut parler librement , pourvu que ce soit avec esprit de charité et de compassion , et non point avec arrogance et présomption , ny pour se plaire au mal d'autrui : car , pour ce dernier , c'est le fait d'un cœur vil et abject. J'excepte , entre tous , les ennemis déclarés de Dieu et de son Eglise : car ceux-là , il les faut descrire tant qu'on peut ; comme sont les sectes des hérétiques et schismatiques , et les chefs d'icelles : c'est charité de crier au loup , quand il est entre les brebis , voire où qu'il soit. ¹ »

Il faut cependant observer que cette exception ne s'applique point aux souverains à qui on a fait serment d'obéissance , ou dans les États desquels on vit sous la protection des lois. On ne peut , sans doute , approuver , ni favoriser , en y connivant , le mal qu'ils font ou les opinions erronées qu'ils tiennent ; mais à raison de la fidélité qui leur est due , il n'est jamais permis , quelque publics et notoires que soient leurs vices ou leurs défauts , de rendre leur personne odieuse ou méprisable aux yeux de leurs sujets. On ne pourrait leur ravir l'affection et l'estime des peuples , sans

¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. III, chap. 29.

craindre d'attirer sur eux et sur leurs royaumes les plus affreux malheurs.

Cinquième question. — Que faut-il faire quand , au récit d'événements malheureux , on se sent indigné contre ceux qui en sont les auteurs , ou qui ne les ont pas empêchés , bien que cela fût en leur pouvoir ? Est-il jamais permis , dans l'affliction de son cœur , de parler défavorablement de ces personnes , tout en désirant en même temps très sincèrement leur conversion ? Peut-on prêter l'oreille , avec complaisance , aux discours de ceux qui parlent contre elles ?

Réponse. — Il est naturel , en entendant le récit d'événements malheureux , d'éprouver des sentiments d'indignation contre ceux qui en sont ou que l'on en croit les auteurs , et contre ceux encore qui ne les ont point empêchés quand ils le pouvaient. Ces mouvements intérieurs ne sont point des péchés ; ils s'élèvent au-dedans de nous indépendamment de notre volonté. Le prophète royal disait : « J'ai vu les prévaricateurs , et je séchais de douleur , parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles. ¹ » Mais dans ces circonstances il faut : 1^o faire tous ses efforts pour calmer ces mouvements intérieurs , dans la crainte , si on

¹ Ps. CXVIII, 158.

s'y livrait, qu'ils ne dégénéraient en sentiments de haine volontaires, c'est-à-dire, en péchés contre la charité; 2° prendre garde de juger témérairement que les personnes dont il s'agit sont réellement les auteurs des faits qui nous affectent si péniblement, ou qu'elles n'ont pas fait usage de leur pouvoir pour les prévenir; 3° s'abstenir autant que possible d'en parler, de tels discours étant inutiles et dangereux : inutiles, parce qu'ils ne peuvent remédier au mal; dangereux, parce qu'en entretenant dans son esprit des pensées pénibles, on s'expose au danger d'exciter, ou de nourrir en soi des sentiments de rancune contre le prochain, et de commettre ainsi de graves péchés contre la charité; 4° s'appliquer, lorsqu'on entend de semblables discours, à les faire cesser, expédient le plus utile et ordinairement le seul qu'il soit bon d'employer pour en paralyser les effets; 5° éviter de tomber dans la faute dont parle saint François de Sales : » Encore qu'il faille, dit-il, être extrêmement délicat à ne point mesdire du prochain, si faut-il se garder d'une extrémité en laquelle quelques-uns tombent, qui, pour éviter la médisance, louent et disent bien du vice. S'il se trouve une personne vraiment médisante, ne dites pas, pour l'excuser, qu'elle est libre et franche; une personne mani-

festement vaine , ne dites pas qu'elle est généreuse et propre ; et les privautés dangereuses , ne les appelez pas simplicité , ou nayftez ; ne fardez point la désobéissance du nom de zèle , ni l'arrogance du nom de franchise , ni la lasciveté du nom d'amitié. Il ne faut pas , pensant fuir le vice de la médisance , favoriser , flatter ou nourrir les autres (vices). Ains ^a faut dire rondement et franchement mal du mal , et blasmer les choses blasmables : ce que faisant , nous glorifions Dieu , moyennant que ce soit avec les conditions suivantes.

» Pour louablement blasmer les vices d'autrui , il faut que l'utilité de celui duquel on parle , ou de ceux à qui l'on parle , le requière.... Outre cela encore faut-il qu'il m'appartienne de parler sur ce sujet , comme quand je suis un des premiers de la compagnie , et que si je ne parle , il semblera que j'approuve le vice ; que si je suis des moindres , je ne dois pas entreprendre de faire la censure ; mais surtout il faut que je sois exactement juste en mes paroles , pour ne pas dire un seul mot de trop...

» Il faut que je tienne la balance bien juste pour ne point aggrandir la chose pas même d'un

^a Mais.

seul brin ; s'il n'y a qu'une foible apparence , je ne dirai rien que cela ; s'il n'y a qu'une simple imprudence, je ne dirai rien davantage ; s'il n'y a ny imprudence, ny vraie apparence de mal, ains ^a seulement que quelque esprit malicieux en puisse tirer prétexte de mesdisance, ou je n'en dirai rien du tout, ou je dirai cela mesme..... Il faut que le coup que je donneray soit si juste, que je ne die ny plus n'y moins que ce qui en est. ^r »

Le même saint évêque, dans quelqu'endroit de ses ouvrages, trace la ligne de conduite qu'il faut tenir à l'égard des détracteurs, quand on n'est pas en droit de les reprendre. « Dans les conversations, dit-il, auxquelles vous ne pouvez pas éviter d'être présente, demeurez en paix, quoi que l'on y dise. Si ce que l'on dit est bon, ce sera pour vous une belle occasion de louer Dieu ; si ce que l'on dit est mal, vous pouvez encore servir et honorer Dieu en en détournant votre cœur sans montrer ni surprise ni mauvaise humeur, puisque vous n'avez pas le pouvoir de vous y opposer, ni une autorité suffisante pour commander le silence à ceux qui sont déterminés à médire, et qui feroient encore pis, s'ils s'imaginoient qu'on cherche à les

^a Mais. — ¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. III, chap. 29.

empêcher de satisfaire leur mauvais penchant. De cette sorte vous resterez innocente et en sûreté au milieu des sifflements des serpents. ^a »

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.





LETTRE XVIII^e.

SUR L'AMITIÉ.



I.

Motifs ordinaires des amitiés mondaines : l'inclination , la cupidité , la vanité. — Conduite à tenir à l'égard des amis équivoques ou d'un caractère inconstant. — Comment il faut se comporter avec les amis véritables et solides.

Les principaux motifs ou le seul fondement de presque toutes les liaisons et les amitiés , dans le monde , sont l'inclination , la cupidité , la vanité.

L'inclination. Les hommes , en formant des liaisons avec leurs semblables , sont mus , en général , par un certain penchant naturel qui les y porte. Trouvant dans quelques personnes des inclinations plus conformes à celles que l'on a

soi-même et peut-être une indulgence plus complaisante pour ses défauts, on se sent disposé à contracter avec elles une intimité plus étroite ; on jouit dans leur compagnie d'une liberté, d'un contentement que l'on n'éprouve point ailleurs et qui finissent par dégoûter de toute autre société.

La cupidité. Il y a aussi beaucoup de caractères égoïstes qui ne cherchent dans l'amitié que des avantages matériels. Tant que des amis peuvent être utiles, procurer des biens ou des plaisirs, ils sont dignes d'être aimés, et on les aime d'un amour ardent. Hélas ! l'intérêt est la grande attraction, le ressort secret qui donne le mouvement aux affections et à la conduite de la plupart des hommes. On est assuré d'avoir des amis quand on peut payer généreusement ceux qui nous aiment.

La vanité. Il n'est pas rare de rencontrer des gens dont les attachements n'ont d'autres motifs que l'espoir de trouver de l'honneur et de la gloire dans les amitiés mêmes qu'ils forment. Ils s'imaginent que par leur intimité avec telles personnes ils entreront en part de la haute distinction de leurs amis. Ils ne s'abusent pas sur l'infériorité de leur propre mérite ; mais ils se flattent de pouvoir, par leurs liaisons, faire penser aux autres qu'ils possèdent presque les grandes qualités admirées

dans ceux qu'ils fréquentent. Ils se fondent sur ce que l'amitié ne s'établit guère qu'entre les personnes dont au moins les talents ou les dispositions se ressemblent en quelque point.

Je n'ai pas besoin de vous dire que des sentiments si intéressés, qu'un égoïsme si vil ne peuvent pas s'appeler une amitié réelle, et moins encore une amitié chrétienne ; ni de vous mettre en garde contre leur influence : il suffit d'en faire mention pour vous en inspirer du dégoût et du mépris.

Mais sommes-nous condamnés, dans les diverses occurrences, trop souvent malheureuses, de cette vie passagère, à être éternellement privés des consolations et du soutien de l'amitié ? et quand nous sommes assez heureux pour avoir trouvé des personnes dont les principes et les sentiments sympathisent avec les nôtres, la religion nous défend-elle de former avec elles une liaison intime ?

On ne peut nier que, dès le commencement des temps jusqu'à nos jours, il y ait eu très peu d'exemples d'une amitié pure, désintéressée, vertueuse et durable. Mais comme la parole de Dieu est infaillible et qu'il nous assure dans les divins écrits « qu'un ami fidèle est un remède qui donne la vie et l'immortalité, et que ceux qui craignent

le Seigneur trouvent un tel ami, ' » j'ai la confiance que, guidée comme vous l'êtes par le seul désir d'avancer dans la vertu et de plaire à Dieu, vous trouverez ce précieux trésor quand il vous sera nécessaire. « Celui qui craint Dieu sera heureux en amis, parce que son ami lui sera semblable. ' » Cependant, pour ne point éprouver de mécompte, ne portez pas trop haut votre attente, ne laissez point exalter votre imagination par des idées romanesques de perfection et de contentement incompatibles avec la faiblesse humaine et l'état d'épreuves dans lequel nous vivons.

Il est une distinction à faire entre les personnes qui se disent et se croient nos amis. Il y en a dont l'attachement, quoique non inspiré par des vues vicieuses ou intéressées, n'est jamais que très superficiel. Il ne faut pas beaucoup compter sur leurs protestations de dévouement, ni réclamer leurs services sans un besoin urgent; mais on doit leur être utile, autant qu'il dépend de soi, et avec assez de promptitude et d'affabilité pour les assurer de nos dispositions obligeantes à leur égard. Ces personnes peuvent n'être pas douées de grandes qualités. Pourvu qu'elles soient vertueuses, il ne faut rien demander de plus, se contenter de ce

¹ Ecclésiast., vi, 16. — ² Ibid., v, 17.

qu'elles sont, et se borner avec elles, dans le commerce et les circonstances ordinaires de la vie, à des procédés bienveillants et civils. On les visite dans leur demeure, on les voit dans la société de ses amis et de ses connaissances, quand les convenances l'exigent ; mais on évite leurs parties de plaisir, on ne leur donne jamais sa confiance. Si elles expriment le désir d'une plus étroite intimité, on élude par des excuses aimables et délicates. Aujourd'hui on est engagé, demain c'est une affaire imprévue qui ne peut être ajournée, et d'autres semblables.

Quant aux amis du cœur, il faut les choisir avec des précautions infinies, et dès lors ils ne peuvent être qu'en très petit nombre. Ne choisissez jamais pour ami intime une personne qui ne craint pas Dieu, et dont la conduite n'est pas conforme aux pures maximes de la religion. Autrement, quelles que soient ses qualités, elle pourrait être la cause de votre perte. Choisissez, autant que vous le pourrez, pour amis intimes, des personnes un peu plus âgées que vous ; cela contribuera beaucoup à votre avancement dans la vertu. Avec un ami véritable et prudent, mettez votre cœur sur vos lèvres, ne lui cachez rien, excepté le secret d'autrui, et les choses à l'égard desquelles vous avez des raisons de penser qu'il n'est pas exempt de

prévention. Soyez tendre, zélée, désintéressée, constante dans votre amitié, mais non point aveugle touchant les défauts ou les différents degrés de mérite de vos amis. Qu'ils soient assurés de vous trouver toujours dans la disposition de voler sans retard à leurs secours et de les consoler aux jours du malheur, et que jamais votre intérêt et votre affection pour eux ne se laissent le moins du monde affaiblir par leurs infortunes ou leurs afflictions.

Ce n'est pas ainsi qu'agit le monde. Hélas ! pour la généralité des hommes, *les malheureux ont toujours tort*. « Celui qui est ami aime en tout temps, et le frère se connaît dans l'affliction. ¹ » « Gardez la fidélité à votre ami pendant qu'il est pauvre, afin que vous vous réjouissiez avec lui dans son bonheur. Demeurez-lui toujours fidèle pendant le temps de son affliction, afin que vous ayez part avec lui dans son héritage. ² » Désirez-vous des amis vrais et sincères ? cherchez-les en Dieu, qui est, lui seul, l'auteur de l'amitié pure et éternelle. Demeurez surtout en silence dans le sein de celui qui est le Verbe, la vie et l'âme de ceux qui parlent en son nom, et qui mènent en lui une vie spirituelle. En lui vous trouverez tout ce

¹ Prov. xvii, 17. — ² Ecclésiast., xxii, 28, 29.

qui vous manque, et de plus, tout ce qui n'est que bien imparfaitement dans les créatures auxquelles vous avez donné votre amitié.

II.

Les réflexions précédentes confirmées par l'autorité de saint François de Sales.

« N'ayez point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer avec vous de choses vertueuses; et plus les vertus que vous mettrez en votre commerce seront exquisés, plus votre amitié sera parfaite..... Si votre mutuelle et réciproque communication se fait de la charité, de la dévotion, de la perfection chrétienne, ô Dieu, que votre amitié sera précieuse ! Elle sera excellente parce qu'elle vient de Dieu, excellente parce qu'elle tend à Dieu, excellente parce que son lien c'est Dieu, excellente parce qu'elle durera éternellement en Dieu. Oh ! qu'il fait bon aimer en terre comme on aime au ciel, et apprendre à s'entre-chérir en ce monde, comme nous ferons éternellement en l'autre ! Je ne parle pas ici de l'amour simple de

charité, car il doit être porté à tous les hommes ; mais je parle de l'amitié spirituelle par laquelle deux, ou trois, ou plusieurs âmes se communiquent leur dévotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'à bon droit peuvent chanter telles heureuses âmes : « Oh ! que voicy combien il est bon et agréable que les frères habitent ensemble ! ¹ » Ouy, car le baume délicieux de la dévotion distille de l'un des cœurs à l'autre, par une continuelle participation, si qu'on peut dire que Dieu a répandu sur cette amitié sa bénédiction et la vie jusqu'aux siècles des siècles.

» Ne faites point d'amitié d'autre sorte, je veux dire des amitiés que vous faites ; car il ne faut pas ny quitter ny mépriser pour cela les amitiés que la nature et les précédents devoirs vous obligent de cultiver, des parents, des alliez, des bienfaiteurs, des voisins et autres ; je parle de celles que vous choisissiez vous-mêmes.

» Plusieurs vous diront peut-être qu'il ne faut avoir aucune particulière affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies ; mais ils se trompent en leurs conseils..... Quant à ceux qui sont entre les mon-

¹ Ps. CXXXII, 1.

dains et qui embrassent la vraie vertu , il leur est nécessaire de s'allier les uns aux autres par une sincère et sacrée amitié; car, par le moyen d'icelle, ils s'aident, ils s'entreportent au bien. ¹ »

Un ami vertueux, qui à la vertu joint la douceur et la discrétion que l'amitié chrétienne inspire toujours, ne trouvera jamais le cœur de son ami insensible aux aimables et tendres représentations du zèle. Un ami de ce caractère n'est point un austère anachorète que l'on puisse regarder comme étranger à la faiblesse de la nature, aux dangers et aux devoirs du monde, et, par suite, comme un juge incompetent de ce qui doit être permis ou défendu : on ne peut le soupçonner d'exagération ni d'une sévérité déplacée. C'est un homme juste, né dans la même condition que nous, du même âge ou presque du même âge, exposé aux mêmes tentations, et à qui l'expérience peut avoir appris quelle immense différence il y a entre les jouissances mondaines et les délices pures et paisibles d'une vie vertueuse. Cette similitude de positions et de circonstances donne à la simplicité de ses discours plus d'influence que ne pourrait le faire une éloquence brillante. La vérité acquiert de nouveaux

¹ Saint-François de Sales, *Introd. à la Vie dévote*, part. III, ch. 49.

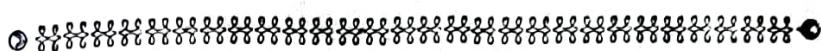
droits sur nos cœurs quand les tendres et sincères persuasions de l'amitié nous la présentent et l'accompagnent. Il a été dit avec une grande raison qu'un ami vertueux est une seconde conscience. « Il vaut donc mieux être deux ensemble que d'être seul ; car deux tirent de l'avantage de leur société. » « Saint Thomas, dit saint François de Sales, parlant sur ce sujet, confesse comme tous les bons philosophes que l'amitié est une vertu. Or, il parle de l'amitié particulière, puisque, comme il dit, la parfaite amitié ne peut s'étendre à beaucoup de personnes. » L'Écriture parle avec éloge de l'amitié de David et de Jonathas : « L'âme de Jonathas, dit-elle, s'attacha étroitement à celle de David, et Jonathas l'aima comme lui-même. On ne sauroit nier que Notre-Seigneur n'aimât d'une plus douce et plus spéciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe et Marie..... Saint Grégoire de Nazianze se vante cent fois de l'amitié nonpareille qu'il eut avec le grand saint Bazile, et la décrit en cette sorte : Il sembloit qu'en l'un et l'autre de nous il n'y eût qu'une seule âme portant deux corps..... Une seule prétention avions-nous tous deux de cultiver la vertu, et accommoder les desseins de notre vie aux espérances futures,

¹ Ecclésiast., iv, 9.

sortant ainsi hors de la terre mortelle, avant que d'y mourir. Saint Augustin tesmoigne que saint Ambroise aymoît uniquement sainte Monique pour les rares vertus qu'il voyoit en elle, et qu'elle, réciproquement, le chérissoit comme un ange de Dieu..... Saint Hierosme, saint Augustin, saint Grégoire, saint Bernard et tous les plus grands serviteurs de Dieu ont eu de très particulières amitiés, sans intérêt^a de leur perfection..... La perfection doncques ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir point que de bonne, de sainte et sacrée.¹ »

^a Sans danger pour leur perfection. — ¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. III, chap. 19.





LETTRE XIX^e.

SUR LES AMUSEMENTS , LES RÉCRÉATIONS ET LES JEUX.

I.

Quels motifs on doit se proposer dans les récréations et les jeux. — Ce qu'il faut y éviter. — Des jeux de cartes et de hasard.

C'est un principe de la morale chrétienne, qu'ayant renoncé sur les fonts du baptême au monde, à ses pompes, à ses plaisirs, à ses vanités, le chrétien ne doit point rechercher, pour eux-mêmes, les amusements ou les divertissements du monde. Pour que les amusements ne lui soient pas nuisibles, il faut qu'il en ait un besoin réel. Usez-en avec une sage modération comme de choses nécessaires, et non point avec passion. Comme les amusements ne peuvent être profi-

tables que s'ils reposent l'esprit d'une application longue ou sérieuse, réparent les forces corporelles épuisées par le travail et la fatigue, il est évident qu'ils ne sont permis que dans les cas où ils peuvent avoir cet utile résultat. De là, la promenade à pied, la promenade à cheval, la musique, la lecture, le dessin, etc., et d'autres récréations semblables ne peuvent s'autoriser que par les mêmes motifs pour lesquels nous prenons nos repas chaque jour, savoir, pour nous rendre capables de remplir nos devoirs de famille et nos devoirs de société. Il y a beaucoup de sagesse dans le proverbe populaire français : *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger* ; et cela peut s'appliquer très bien à beaucoup d'autres actions. Mais pour ne pas fonder mon sentiment à cet égard sur une maxime profane, je m'appuierai de l'autorité irréfragable de saint Paul.

« Ceux qui usent de ce monde, dit-il, doivent en user comme n'en usant pas ; car la figure de ce monde passe. ¹ »

On ne peut pas déterminer d'une manière positive combien de temps doivent durer les récréations des gens qui vivent dans le monde, comme

¹ I Cor., VII, 31.

on le fait dans un collège ou dans un couvent pour les étudiants et les religieux ; les diverses occupations et les occurrences imprévues de la vie sociale ne permettent pas cette précision. Cela dépend beaucoup de l'âge, de la santé et de la situation particulière de chaque individu. Ce qui est pour l'un utile ou même nécessaire, pourrait bien être superflu et répréhensible pour un autre. Par exemple, une femme mariée, dont le devoir est de se plier aux inclinations et aux désirs de son mari dans tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, et qui, par son rang ou sa fortune, se voit à la tête d'une grande maison et obligée de recevoir en personne de nombreuses visites, ne peut limiter le temps à donner à ces usages du monde, comme le ferait une simple femme, indépendante, libre de fermer sa porte et de demeurer tranquille dans son appartement, aussi longtemps qu'il lui plaît, sans courir le danger de s'entendre accuser d'agir contre les règles de la bienséance, nul n'ayant droit de critiquer sa conduite, ni de raison pour la trouver fautive.

« Pour bien user des récréations, dit saint François de Sales, il n'est besoin que de cette prudence ordinaire qui donne à chaque chose l'ordre, le temps, la place et la mesure qui lui sont dus.... Saint Jean l'Évangéliste, comme

dit Cassian, fut un jour trouvé par un chasseur, tenant une perdrix sur son poing, laquelle il caressait par récréation. Le chasseur lui demanda pourquoi, étant homme de telle qualité, il passait le temps en chose si basse et si vile, saint Jean lui dit : « Pourquoi ne portes-tu ton arc toujours tendu? — De peur, répondit le chasseur, que demeurant toujours courbé, il ne perde la force de s'estendre quand il en sera mestier. ^a — Ne t'étonne pas donc, répliqua l'apôtre, si je me dé mets quelque peu de la rigueur et attention de mon esprit pour prendre un peu de récréation, afin de m'employer par après plus vivement à la contemplation. » C'est un vice sans doute que d'être si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on ne veuille prendre pour soy, ny permettre aux autres aucune sorte de récréation..... Mais prenez garde de ne point attacher vostre affection à tout cela, car, pour honneste que soit une récréation, c'est vice que d'y mettre son cœur et son affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre plaisir à jouer, pendant que l'on joue, car autrement on ne se recréerait pas; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre son affection pour le désirer, pour s'y amuser et s'en empresser. ¹ »

^a Quand il faudra sans servir.

¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. III, ch. 51.

Jouer aux cartes est une récréation à laquelle on se livre généralement, et ce serait porter jusqu'à l'excès la sévérité des principes de la morale, que de le défendre dans toutes les circonstances. Ce jeu est permis en lui-même ; il faut seulement éviter l'excès, soit dans le temps qu'on y donne, soit dans la somme d'argent qu'on y expose. Il faut, en outre, y observer les règles suivantes :

La première est de jouer honnêtement et de ne se livrer à aucune tromperie, n'y eût-il rien à perdre ou à gagner au jeu. Toute espèce de tromperie ou d'indélicatesse, même dans les choses les plus indifférentes, est inconciliable avec l'honnêteté, la droiture et les lois d'une stricte probité. Dans le cas où quelque gain serait frauduleusement obtenu, la justice exigerait avec rigueur une restitution complète.

La seconde règle est de ne jamais jouer gros jeu, car, quelle que soit votre fortune, et quoique, par les chances les plus malheureuses, vous ne puissiez perdre que ce qu'on appelle *du superflu*, et cela sans faire tort à votre famille, vous ne devez pas cependant oublier que ce superflu est le patrimoine des pauvres.

La troisième règle est d'éviter le jeu comme une occasion de péché, si, en jouant, on se sent

habituellement sous l'influence de la cupidité, de l'orgueil, ou porté à l'impatience, à la mauvaise humeur, à la colère.

Vous m'avez demandé s'il est permis de jouer aux jeux dans lesquels le gain dépend principalement du hasard.

Il y a des chances à courir, ou du hasard dans tous les jeux connus aujourd'hui, et l'on ne voit aucune raison solide pour condamner les uns, sans condamner aussi les autres. Il y en a toutefois qui sont justement défendus, à cause des grandes sommes d'argent que les joueurs peuvent ordinairement y gagner ou perdre. Mais en supposant que les personnes engagées dans cette sorte de jeux n'y cherchent qu'une pure récréation, et que la perte ou le gain ne représente qu'une bagatelle, il ne paraît pas que ces jeux doivent être regardés comme plus illicites que les autres, pourvu qu'ils ne soient pas prohibés par les lois. Mais si les lois les défendaient, persuadé qu'elles obligent en conscience lorsqu'elles ne sont pas contraires aux principes de la saine morale, ou aux préceptes de l'Évangile, je ne pourrais point permettre qu'on se livrât, même sous prétexte de récréation et dans le plus grand secret, à quelque jeu défendu par l'autorité d'une loi. Il n'appartient pas à un particu-

lier de scruter le sens de la loi et de décider, selon son opinion personnelle, si elle est encore obligatoire; il faut à cet égard s'en tenir au jugement commun des personnes les plus instruites et les plus vertueuses. Une loi générale, dans un royaume, en oblige tous les sujets, et l'on ne peut admettre d'autres exceptions que celles que le législateur lui-même a spécifiées. J'ai connu des personnes qui donnaient aux pauvres l'argent qu'elles avaient gagné au jeu : y avaient-elles été malheureuses, pour réparer leurs pertes, elles se privaient, en esprit de pénitence, de quelque commodité qu'elles pouvaient d'ailleurs se donner sans scrupule.

Ces principes touchant le jeu de cartes sont tirés littéralement d'un pieux et savant auteur, l'abbé Clément. ¹

Pour me résumer, je vous conseille de vous attacher à la règle suivante :

Ne jouez que pour vous reposer l'esprit après une occupation sérieuse, ou lorsque des personnes que vous êtes obligée de voir et de recevoir le désirent : jouer aux cartes dans ce cas sans empressement, sans passion, sans se pro-

¹ *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde.*
Traduit.

poser le gain pour motif, est quelquefois un préservatif utile contre la détraction et les discours oiseux. « Jouez par complaisance, pour satisfaire les désirs d'une société dans laquelle vous vous trouvez, partagez un amusement innocent, vous conformant en cela aux règles de la prudence et de la discrétion. Car la complaisance, comme branche de la charité, rend bonnes les choses indifférentes, et permises celles qui sont dangereuses; elle ôte même leur malice à celles qui sont jusqu'à un certain point mauvaises : c'est pourquoi les jeux de hasard, qui seraient d'ailleurs répréhensibles, ne le sont pas, si quelquefois nous nous les permettons par une légitime complaisance. ¹ »

III.

Des danses, des bals, des concerts.

« Les danses et les bals sont indifférents de leur nature, » dit saint François de Sales. Ils

¹ Saint François de Sales. Traduit.

peuvent être un exercice utile et innocent entre jeunes gens du même sexe et du même âge ; mais suivant que les choses s'y passent aujourd'hui, quand surtout des personnes de l'un et de l'autre sexe s'y rencontrent ensemble, la balance incline fortement du côté du mal, et ils présentent une multitude de dangers.

Les bals ont lieu d'ordinaire pendant la nuit. On s'y affranchit des précautions d'une réserve sévère. On y autorise apparemment une certaine liberté de regards et d'actions qu'on ne permettrait pas ailleurs. Chacun veut paraître sous le point de vue le plus avantageux ; la vanité, un désir déréglé de plaire se glissent inaperçus dans le cœur. La chaleur du lieu, l'influence de la musique agissent puissamment sur les sens et sur l'imagination. Il n'est pas rare qu'une jeune personne arrivée au bal innocente comme la colombe, l'âme libre d'inquiétudes, en sorte sous le poids d'un malaise indéfinissable, avec de vagues sentiments jusque-là inconnus à elle, et qui sont trop souvent le prélude d'affections dangereuses. Qu'une femme mariée, mère de famille, se sente le besoin ou le désir de changer les jouissances pures et paisibles de la vie domestique et les jeux innocents de ses enfants, contre les divertissements folâtres et tumultueux d'une salle de bal,

contre des entretiens bruyants et frivoles avec des étrangers ou des personnes indifférentes pour elle, et dont peut-être la plupart ne sont l'objet ni de son estime, ni de son intérêt, cette disposition trahit en elle un manque de jugement, une légèreté de caractère, un goût pour les bagatelles et la vanité qui ne peut tourner à son avantage ni lui faire honneur. Quant aux bals publics et masqués, une femme qui met quelque prix à une réputation sans tache ne s'y montrera jamais, et elle ne souffrira pas que sa fille y paraisse davantage.

~~Au~~ surplus, voici à ce sujet la pensée de saint François de Sales dont j'aime à avoir pour guide la sagesse et l'autorité : « Je vous dis des danses, Philotée, comme les médecins disent des potirons et champignons : Les meilleurs n'en valent rien, disent-ils ; et je vous dis que les meilleurs bals ne sont guères bons. Si par quelque occasion, de laquelle vous ne puissiez pas vous bien excuser, il faut aller au bal, prenez garde que vostre danse soit bien apprestée. Il faut qu'elle soit accommodée de modestie, de dignité et de bonne intention. Dansez peu et peu souvent, car faisant autrement vous vous mettez en danger de vous y affectionner. Mais surtout je dis qu'après les danses il faut user de quelques saintes et bonnes

considérations, qui empêchent les dangereuses impressions que le vain plaisir qu'on a reçu pourroit donner à nos esprits. ¹ »

Je n'entrerais pas dans le détail des pieuses considérations qui pourraient vous être suggérées sur ce sujet ; je vous en laisse le choix. Comme c'est l'amour de Dieu qui vous anime, Dieu vous inspirera lui-même celles qu'exigeront les circonstances, dans le cas où vous ne pourriez point vous dispenser de vous trouver au bal.

La musique a beaucoup d'empire sur l'homme. Ses tons, ses accords ont une affinité secrète avec les affections de notre âme. Il y a des airs joyeux, des airs plaintifs, des airs solennels et sacrés, des airs qui inspirent la pitié, des airs qui animent au combat, tant est varié le pouvoir de la musique pour émouvoir. On rapporte d'Alexandre-le-Grand qu'il ne pouvait entendre un certain chant qu'aussitôt, d'un mouvement involontaire et précipité, il ne saisit ses armes, ne s'élançât sur son coursier, dans l'attitude d'un combattant qui marche à l'ennemi ; et qu'ensuite, à des accords plus doux, il se calmait, et laissait tomber les armes de ses mains. Les Suisses ont une chanson particulière qu'ils appellent le

¹ *Introd. à la Vie dévote*, part. III, ch. 35.

Ranz des Vaches. Dans cette chanson sont décrits avec simplicité, mais d'une manière saisissante, les occupations domestiques, les jeux et les amusements du pays. Un Suisse, quels que soient sa fortune et le lieu du globe qu'il habite, ne peut entendre ce chant sans se sentir profondément ému. Alors il oublie sa situation présente, il soupire après ses montagnes, il languit jusqu'au moment où il se retrouve dans leur sein. Aussi a-t-il été sévèrement défendu dans les régiments suisses, au service à l'étranger, de jouer le *Ranz*, dans la crainte qu'en l'entendant, il ne prît envie aux soldats de désertir leurs drapeaux. On dit aussi que le célèbre docteur Johnson, assistant un jour au chant du *Dies iræ* dans une chapelle catholique, se crut cité au tribunal du souverain Juge, et ne put s'empêcher de fondre en larmes. L'usage de la musique n'est donc pas une chose indifférente.

Aussi, que les chants et les airs qui tendent à porter dans l'esprit des pensées inconvenantes, à enflammer l'imagination, à exciter dans le cœur des sentiments dangereux, doivent être proscrits à jamais, personne ne le met en question. Cependant on voit, et non sans surprise, des femmes bien élevées et vertueuses chanter des airs exprimant, ou y faisant allusion, des choses

qu'elles ne pourraient entendre sans rougir, si on les disait en termes formels en leur présence, et surtout si on les soupçonnait d'avoir les sentiments que ces chants rappellent. La simplicité, l'habitude, la pureté d'intention peuvent, dans quelques circonstances, rendre ce fait excusable ; il serait cependant difficile de concilier cet usage avec les paroles de saint Paul aux premiers chrétiens : « Que la paix de Jésus-Christ, disait-il, triomphe dans vos cœurs..... que sa parole demeure en vous avec plénitude et vous comble de sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. ¹ » Toutefois, pour ne rien exagérer, je vais vous traduire le conseil que Fènelon donnait à un seigneur qui l'avait consulté sur ce sujet.

« Quant aux airs d'opéra, c'est à vous d'apprécier quelle impression ils peuvent vous faire éprouver. Je dis, ils *peuvent*, car, quoiqu'ils n'y en fassent aucune dans certains temps, ils peuvent l'impressionner dans d'autres, et vous exposer ainsi à des tentations. Supposé que ces airs ne produisent aucun mauvais effet, il me paraît

¹ Col., III, 15, 16.

que vous pouvez en chanter quelques-uns, sans toutefois prononcer les paroles, dont l'insipidité déjà rebutante par elle-même le sera bien plus pour la grande piété de votre cœur. Observez encore une autre règle : ne chantez pas ces airs en présence de personnes qui pourraient se croire autorisées par votre exemple à les chanter elles-mêmes, ou concevoir des idées fausses sur la sincérité de votre piété, en vous voyant affectonné à des chants profanes. Sauf ces exceptions, je désire que vous soyez dans une liberté parfaite, et que vous vous livriez innocemment à la joie; la joie est très utile; elle est même nécessaire pour la conservation de la santé de votre corps, et pour la conservation de celle de votre âme. a »

Telles étaient les précautions que ce savant et pieux évêque recommandait à un homme d'un âge mûr, vivant dans le monde et à la cour. Qu'eût-il donc dit, s'il avait écrit à une femme, qui, à cause de la grande sensibilité de son sexe et des bons exemples qu'elle est obligée de donner, doit montrer l'innocence de ses mœurs, la pureté de son cœur et de ses sentiments par la réserve de ses paroles et la modestie de tout son extérieur ?

¹ Lettre de Fénelon. — a Traduit.



LETTRE XX^e.

SUR LES SPECTACLES.

I.

Les spectacles sont opposés aux maximes des livres saints.

Comme je suis moins occupé que de coutume, je me propose de répondre dans cette lettre, à vos doutes sur les spectacles, doutes que paraissent avoir fait revivre les exemples de plusieurs catholiques que vous avez connus dans vos voyages en France, en Allemagne, en Italie, et qui, dites-vous, ne se font aucun scrupule de fréquenter les théâtres.

Je ne vous dirai pas que le grand nombre de ceux qui désobéissent à une loi n'en rend pas

l'infraction légitime, quand surtout il est clairement démontré que la chose défendue est condamnée par les principes de la saine morale aussi bien que par les préceptes de l'Évangile. Il n'est que trop vrai, « qu'il y a une voie qui paraît droite à l'homme dont la fin néanmoins conduit à la mort ;¹ » « que large est la porte et spacieux le chemin qui conduit à la perdition, et qu'il y en a beaucoup qui y entrent.² » La question est de savoir si un chrétien, qui a sincèrement son salut à cœur, peut, sans pécher ou sans danger de pécher, fréquenter les théâtres. S'il ne le peut pas, le nombre, l'autorité, la réputation de vertu des apologistes ou des partisans du spectacle, ne peuvent être devant Dieu l'excuse ni la justification de ce genre d'amusement. Ce sujet est d'une haute importance ; il mérite d'être examiné sérieusement et avec impartialité.

Trouve-t-on dans l'Écriture quelques passages sur lesquels on puisse s'appuyer pour autoriser les spectacles?

J'ouvre les livres divins et je lis : « Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit : c'est le plus grand et le premier commandement. Le

¹ Prov., XIV, 12. — Matth., VII, 15.

second lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements.¹ Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi.² Ne cherchez point à vous venger, et ne conservez point le souvenir de l'injure de vos concitoyens.³ Ne vous réjouissez pas quand votre ennemi sera tombé, et que votre cœur ne tressaille point de joie dans sa ruine.⁴ Je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient.⁵ Ne rendez à personne le mal pour le mal...; ne vous vengez point vous-même.... Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire... Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien.⁶ Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui sont doux.... bienheureux ceux qui pleurent.... bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice... Bienheureux les miséricordieux.... Bienheureux ceux qui ont le

¹ Matth., xxii, 37 et suiv. — ² Ibid., 57, 58. — ³ Lev., xix, 18. — ⁴ Prov., xxiv, 17. — ⁵ Matth., v, 44. — ⁶ Rom., xii, 17 et suiv.

cœur pur.... Bienheureux les pacifiques.... Bienheureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice.... Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et le jetez loin de vous ; si votre main droite vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous, car il vaut mieux pour vous qu'un des membres de votre corps périsse plutôt que tout votre corps soit jeté dans l'enfer.... Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugé, car vous serez jugé selon que vous aurez jugé les autres... Ne vous faites point de trésors sur la terre, mais dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consomment, ni voleurs qui creusent et qui dérobent ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.... Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.... Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliara comme un petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux.¹ Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit point ouïr parler parmi des saints, qu'on n'y entende point de paroles deshonnêtes, ni de propos insensés, ni de bouffonne-

¹ Matth., en divers endroits.

ries qui sont hors de sens.... Que personne ne vous séduise par de vains discours ; c'est à cause de ces choses que la colère de Dieu est tombée sur les hommes incrédules.¹ Que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est d'édification, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs soit l'entretien de vos pensées.² N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde... Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie, ce qui ne vient point du Père, mais du monde.³ »

Dans ces paroles de l'apôtre bien-aimé : « N'aimez pas le monde, » les pompes, les plaisirs, les passions du monde, si vivement représentés sur les théâtres, ne sont-ils pas condamnés aussi positivement que s'ils y étaient rappelés par leur nom ? Et d'après celles de saint Paul : « Que tout ce qui est vrai, etc., soit l'objet de vos pensées, » peut-on douter que tout ce qui empêche d'entretenir des pensées saintes, ou qui en inspire de mauvaises, nous soit défendu, doive au moins

¹ Eph., v, 3, 4, 6. — ² Phil., iv, 8. — ³ I S. Jean, ii, 13, 16.

nous déplaire, et être rejeté comme dangereux ? En supposant même qu'il n'y ait dans les spectacles ni péché ni danger de pécher, mais seulement un obstacle à la sanctification de nos âmes ou à notre avancement dans la perfection chrétienne, les encourager, les favoriser par notre approbation ou notre présence, ne serait-ce pas une faute réelle, un acte opposé à ce précepte du divin auteur de la religion : « Soyez parfait comme » votre Père qui est dans les cieux est parfait ? »

Qu'il me soit permis maintenant de demander aux personnes qui cherchent la vérité de bonne foi et qui ont suivi les spectacles, si les maximes qu'on y professe, les sentiments qu'on y étale ne sont pas incompatibles avec les règles de conduite que je viens d'extraire des livres saints ? L'humilité, la douceur, la résignation, la patience, le renoncement, le pardon des injures, sont-ce là les vertus recommandées dans les tragédies ? L'orgueil, la vaine gloire, l'impatience, la colère, la vengeance, n'y sont-ils pas, au contraire, représentés comme des passions dignes d'un cœur noble et généreux ? Le dénouement du drame n'est-il pas ordinairement le duel, le meurtre, le suicide ? La simplicité des mœurs, l'innocence, le mépris du monde, la pureté du cœur, le respect pour les parents, la piété, la dévotion, paraissent-

ils avec honneur dans les comédies? Ces vertus ne sont-elles pas, presque toujours, bannies du théâtre, et tout ce qui leur ressemble accueilli comme une faiblesse ou une hypocrisie? Dans quelques pièces, je l'avoue, on fait l'éloge de la magnanimité, du courage, de la gratitude, de la piété filiale, de l'amitié, du patriotisme, tandis que la trahison, la lâcheté, l'ingratitude sont peintes sous les couleurs du vice. Oui, mais d'abord ces vertus sont généralement en honneur, et s'en affranchir serait une infamie aux yeux mêmes des gens du monde; il n'est dès lors pas à craindre qu'on pèche souvent contre elles; ensuite les vices opposés sont si bas, si méprisables, que l'homme le plus dégradé n'oserait entreprendre d'en pallier la difformité. Or, pour obtenir du succès, les spectacles doivent plaire aux spectateurs, et pour leur plaire, il faut qu'ils flattent les opinions dominantes, les sentiments du jour, et ils ne le font jamais mieux qu'en paraissant encourager les grandes actions, ou les vertus patriotiques.

Mais, à part ces exceptions, qu'a-t-on vu sur la scène, en différents temps, dans un pays voisin, a pendant les quarante dernières années?

a L'auteur, qui écrivait en Angleterre, désigne ici la France à l'époque de la révolution.

On a vu sous le nom spécieux de liberté, de haine de la tyrannie et du despotisme, de mépris de la superstition, dont retentissaient les théâtres, on a vu les promoteurs et les apologistes des révolutions s'efforcer de justifier la révolte, l'impiété, la spoliation, l'immoralité, le meurtre, et tout ce qu'il y a dans le crime d'énorme, d'inouï, et de plus dégradant pour l'espèce humaine. C'était après avoir contemplé la chute et l'assassinat de tyrans imaginaires et y avoir applaudi sur le théâtre, que des populations entières, saisies d'un vertige politique, se ruaient dans les places publiques, pour assister et battre des mains au massacre de milliers de victimes innocentes de tout âge, de tout sexe, de toute condition.

De ce que le nom de spectacle ne se lit point dans les saintes Écritures, peut-on en conclure que le Seigneur ou ses apôtres en approuvent les représentations ? Il faudrait donc tirer la même conséquence pour les gladiateurs, les jeux sanguinaires de l'amphithéâtre, ou les luttes de femmes nues à Sparte ; car, ni l'Évangile ni les Épîtres des apôtres ne disent un seul mot sur ces jeux cruels, horribles et honteux. Mais n'est-il pas clair comme le jour, qu'en condamnant le monde, Jésus-Christ a condamné tous les vices et tous les crimes, avec tout ce qui tend directement

ou indirectement à les favoriser et à les maintenir? Il a établi, avec une évidence palpable, les principes sur lesquels reposent les bonnes mœurs; il nous a laissé le soin d'en tirer les conséquences et d'en faire l'application aux cas particuliers, aux diverses circonstances.

II.

Les Pères de l'Eglise et la raison condamnent aussi les spectacles.

Mais comme il pourrait rester quelque doute sur l'application des précédentes maximes de l'Evangile aux amusements du théâtre, consultons les successeurs des apôtres, les Pères de l'Eglise, les conciles, les rituels, les traités de morale, les sermons. Depuis Tertullien, au second siècle, jusqu'à nos jours, nous trouverons dans la bouche de ces personnages et dans tous ces livres l'improbation, la censure, la condamnation des spectacles, comme étant la peste des âmes, la ruine de la vertu et des mœurs publiques. Pour ne pas faire de cette lettre un volume, je ne rapporterai point ici de longs extraits de ces ouvrages et des

écrits de ces grands hommes. Je me contenterai de vous dire que la sévérité de leurs jugements, et la véhémence de leurs invectives contre les théâtres et les acteurs, n'étaient pas seulement dirigées contre les jeux païens, impudiques et cruels de leurs temps ; elles se rapportaient aussi aux tragédies et aux comédies du genre de celles qui se jouent sur nos théâtres aujourd'hui. Ils ne blâmaient pas seulement l'impiété et la scandaleuse dissolution qui accompagnaient les drames antiques ; leurs raisonnements et les moyens avec lesquels ils les combattaient avaient encore une autre portée. Ce qu'ils censuraient dans les représentations scéniques, c'étaient leur inutilité, la perte du temps, l'excitation des passions si inconvenante dans un chrétien, dont le cœur doit être le sanctuaire de la paix ; c'étaient la vanité des parures, l'amour du faste qu'ils comptaient parmi les pompes auxquelles nous avons renoncé au baptême ; c'était la réunion inévitable et sans motifs de personnes des deux sexes, au risque d'être l'une pour l'autre une occasion de tentations dangereuses ; c'étaient cette occupation frivole, ces joies, ces ris immodérés et souvent peu décents, si capables de faire perdre aux spectateurs la pensée de Dieu présent et du compte rigoureux qu'il faudra rendre, un jour, de toutes

les actions , de toutes les paroles ; c'était , en un mot , tout ce qui est inconciliable avec la gravité et le sérieux de la vie chrétienne.

De plus , ils réprouvaient dans les spectacles des choses indifférentes en elles-mêmes , mais qui ne servent qu'à déguiser la difformité du vice sous des apparences spécieuses , et à le faire entrer plus efficacement dans le cœur. Saint Augustin s'élève avec force contre ces descriptions vives et saisissantes de nos infirmités morales qui réveillent les passions , font involontairement verser des larmes , et portent dans les sens , une dangereuse ivresse , qu'il appelle , avec beaucoup de raison , une véritable folie. « Au milieu de ces émotions puissantes , et sous l'impression de cette multitude de sensations diverses opposées , qui pourrait , demandent les saints Pères , élever son cœur jusqu'à Dieu ? oserait-on affirmer qu'on est là pour son amour , pour lui plaire , ou , du moins , pour se conformer à sa volonté ? n'est-il pas à craindre que , préoccupé de ces joies et de ces tristesses insensées , on ne perde l'esprit de prière , lequel , conformément aux paroles de notre divin maître , doit respirer en nous sans interruption , au moins par le désir , la préparation et les dispositions de notre cœur ? » Il leur dit aussi cette parabole , pour leur faire voir qu'il faut tou-

jours prier, et ne se lasser jamais de le faire.¹ » Telles sont les réflexions que l'on trouve, avec beaucoup d'autres, dans les écrits des Pères qui ont parlé des représentations du théâtre. Saint Chrysostôme les appelle « l'aliment des mauvaises passions, et les pompes de Satan, auxquelles nous avons renoncé; » et Salvien dit qu'elles sont une prévarication que condamnent notre foi, le Symbole du chrétien et les sacrements. Les Pères du troisième concile de Tours observent qu'il y a dans les spectacles des chants efféminés et des représentations extérieures qui tendent à énerver la vigueur de l'âme, et qui ouvrent une large porte à une foule de vices. Il ne s'y trouve quelquefois rien qui affecte en particulier, et l'on serait embarrassé de signaler telle scène, ou telle partie d'une scène, comme répréhensible : c'est l'ensemble qui est dangereux. Des affections imperceptibles, une secrète faiblesse s'y glissent toujours clandestinement et par degrés dans le cœur; il se forme peu à peu dans l'âme une disposition à des sentiments qui exercent un empire puissant sur l'imagination et sur les sens. On ne sait pas bien d'abord ce que l'on désire; un attrait indéfinissable et toujours présent pousse aux jouissances

¹ Luc, xvii, 1.

sensuelles, et dispose en même temps acteurs et spectateurs à se livrer, aveuglément et sans remords, à ce penchant au plaisir, si naturel à notre nature corrompue. Les uns se proposent de plaire, les autres veulent être satisfaits; et quand ce double but est atteint, le succès est complet des deux côtés; mais de savoir combien la vertu et les bonnes mœurs y ont gagné ou perdu, c'est de quoi l'on ne s'occupe jamais.

Quiconque est un peu familiarisé avec les écrits et les principes des Pères, avouera sans hésiter qu'ils condamnent très sévèrement les motifs qu'on allègue pour autoriser les spectacles. Sans insister sur tout le mal et sur tous les dangers dont ils sont la cause, on peut dire avec vérité que les acteurs et les actrices ne cherchent qu'à s'oublier eux-mêmes; ils voudraient s'éloigner d'eux-mêmes, et en éloigner aussi, s'il était possible, l'ennui, cette grande misère de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût des méditations saintes et le délicieux sentiment de ses espérances à venir.

On objectera peut-être que si l'on s'attachait strictement à ces principes, il faudrait supprimer tous les divertissements publics et particuliers, bien qu'innocents en eux-mêmes, puisqu'ils peuvent tous occasionner des abus.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'examen

d'une question dont la solution dépend des circonstances. J'avais seulement entrepris de prouver que les saints Pères étaient vivement frappés des dangers du spectacle, et qu'outre l'inconvenance des assemblées où les deux sexes sont mêlés, ils voyaient des obstacles insurmontables au salut dans les applaudissements donnés au jeu des acteurs, aux maximes mondaines, relâchées et antichrétiennes des compositions dramatiques, et dans toutes les couleurs dont la scène embellit les passions qu'elle encourage et préconise.

« Il est vrai que les créatures sont devenues un sujet de tentation aux hommes, et un filet où les pieds des insensés sont pris. ¹ » Il est vrai qu'il est impossible de vivre dans le monde, de faire un pas, de lire un livre, et même d'habiter un désert, séparé de la société des hommes, sans être exposé quelquefois à rencontrer des objets qui occasionnent des tentations. Et parce que de tous côtés des périls nous environnent, nous serions autorisés à en augmenter volontairement le nombre ! Raisonnement concluant, en vérité. L'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, les avertissait « de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs. » Mais il ajoute aussitôt : « Ce

¹ Ség., xiv, 11.]

que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avares, des ravisseurs du bien d'autrui, ou des idolâtres, autrement il faudrait que vous sortissiez du monde.¹ » Concluera-t-on de ce passage qu'il n'y a aucun danger, aucun péché à rechercher la société de ces hommes, et à y prendre plaisir? S'il en était ainsi, le grand apôtre se serait donc grossièrement trompé; il se serait contredit lui-même en disant : « Ne vous laissez pas séduire : les mauvais entretiens gâtent les bonnes mœurs.² » Et le prophète royal n'avait-il pas dit avant lui : « Vous vous pervertirez avec les pervers? ³ » Tous les objets qui frappent nos sens peuvent occasionnellement exciter nos passions. Nous sera-t-il permis pour cela de donner à ceux des objets qui produisent déjà trop efficacement ce malheureux effet, une forme plus attrayante, afin qu'ils deviennent encore plus séduisants et que leur influence soit presque irrésistible?

Or, pourrait-on soutenir que des pièces de théâtre, composées avec un grand talent, jouées avec une rare perfection, et dès lors capables de faire une impression profonde sur les spectateurs, ne doivent pas être mises au nombre de ces

¹ I Cor., v, 9, 10. — ² Cor., xvi, 23. — ³ Ps. xvii, 28.

« mauvais entretiens qui corrompent les bonnes mœurs? » Quel aveuglement! quelle infatuation! Ah! plutôt, puisqu'il y a tant de dangers inévitables dans le monde, gardons-nous de les multiplier encore de gaité de cœur. Le Seigneur combattra pour nous dans les tentations que nous ne pourrons point éviter; il ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; mais il abandonne presque toujours à leur faiblesse ceux qui, au mépris de ses avertissements, cherchent le péril de la tentation, de propos délibéré. « Celui qui aime le danger, dit le sage (et non celui que la nécessité y expose), celui qui aime le danger périra dans le danger. »

III.

Objections. — Les lois civiles permettent les spectacles. — On peut n'éprouver au spectacle aucune mauvaise impression.

« Ceux qui prennent en main la défense des théâtres disent, pour justifier leur opinion, que si les spectacles produisaient des effets aussi désastreux, ils ne seraient point tolérés par les lois civiles.

Mais tous les écrivains politiques sont forcés

de reconnaître que les lois humaines ne peuvent ni prévenir, ni faire cesser tous les désordres, et tous les théologiens, après saint Augustin, s'accordent à dire que les lois de la cité de Dieu diffèrent totalement des lois du monde, et leur sont quelquefois opposées. Pendant les quatre premiers siècles du christianisme, les jeux de l'amphithéâtre étaient tolérés, et les lois romaines permettaient le divorce; cependant les Pères de l'Eglise, dans les instructions qu'ils adressaient à leurs troupeaux, déclaraient hautement que ces jeux, ainsi que le divorce, étaient absolument condamnés par la loi de Dieu. De ce que les lois civiles ne défendent pas les amusements du théâtre dans les pays catholiques, on n'en peut pas plus conclure qu'ils sont innocents, qu'on ne conclurait de ce qu'elles tolèrent certains vices dominants, que ces vices sont des vertus.

Si les lois de l'Eglise ne sont pas aussi sévères contre ceux qui fréquentent les théâtres qu'à l'égard des acteurs et des actrices, c'est qu'en condamnant les acteurs, elle croit montrer assez qu'elle condamne les jeux dont ils sont les instruments. D'ailleurs, comme saint Augustin le remarque, l'Eglise n'épuise pas la sévérité de ses censures contre tous les pécheurs indistinctement. Quand les coupables sont en grand nombre, elle

se contente de leur adresser des avertissements pressants, dans la crainte de les voir se rendre plus criminels par leur résistance obstinée à des injonctions formelles, et tourner ainsi le remède qui devait leur rendre la santé en un poison mortel. Il faut aussi faire une distinction : tous ceux qui fréquentent les théâtres ne sont pas également coupables ; il en est qui peuvent être plus excusables que d'autres, et qui ont peut-être plus besoin d'instruction qu'ils ne sont dignes de blâme. Les mêmes peines spirituelles ne pourraient donc être infligées à tous avec justice.

Que si, malgré les preuves les plus convaincantes de la tendance immorale des spectacles, la coutume prévaut et leur laisse une vogue permanente, tout ce que l'on en peut conclure, c'est qu'il faut ranger les spectacles parmi les abus, et parmi ces maux de l'ordre social, qui quoique toujours condamnés et défendus, n'ont jamais été entièrement arrachés ni guéris.

Rien n'est plus ordinaire que d'entendre dans le monde des personnes affirmer d'une manière positive que le spectacle n'a jamais fait sur elles une mauvaise impression ; que les riches qui, seuls, peuvent satisfaire leur inclination pour cette sorte d'amusements, ne sont pas plus livrés au vice, et ne commettent pas plus souvent

des crimes que les pauvres , qui ne vont jamais au théâtre.

Il faut l'avouer sans détour , oui , parmi les riches on ne rencontre jamais ou que rarement des filous , des coupeurs de bourses , des brigands , des voleurs , des êtres prostitués aux désordres les plus honteux , des hommes d'un langage grossier ou obscène ; mais aux yeux du Dieu qui scrute les reins et les cœurs , sont-ils moins coupables ? La paresse , la mollesse , la luxure , la cupidité , l'envie , la jalousie , la détraction , la vengeance , le duel , le suicide , l'impiété , l'ambition , une excessive délicatesse pour la nourriture , et trop souvent de l'intempérance , l'impureté , des allusions indécentes dans leurs paroles , la dureté de cœur , l'artifice et la fausseté pour échapper à l'obligation de payer ses créanciers , des intrigues honteuses pour supplanter des rivaux et pour ruiner un ennemi , ne sont-ce pas là des désordres qui règnent parmi les riches ? Ces vices et ces crimes sont-ils moins odieux et moins punissables , parce qu'ils se montrent revêtus d'une parure recherchée , accompagnés de politesse , de manières élégantes , et hors d'atteinte à la sévérité des lois civiles ? Ah ! les pauvres pourront peut-être alléguer , au tribunal infallible du souverain Juge , comme une atténua-

tion à leurs habitudes dépravées et à leurs crimes, leur peu d'instruction, l'excès de leur pauvreté, et souvent leur manque du nécessaire à la vie; mais ceux qui ont reçu une éducation soignée et chrétienne, qui sont parfaitement instruits de leurs devoirs, et qui, par l'abondance des biens temporels qu'une providence bienfaisante leur a prodigués, sont à l'abri des tentations auxquelles exposent l'ignorance, la détresse, l'excès de la misère, qu'auront-ils à dire pour leur défense? Ne nous trompons pas nous-mêmes. Dieu juge selon les œuvres, sans égard pour les personnes : et « ce qui est grand aux yeux des hommes est souvent en abomination devant Dieu. ¹ »

On insiste : Ne devons-nous pas, dit-on, en cette matière, former notre opinion sur le témoignage de ces personnes fortes, qui nous assurent, avec tant de constance, qu'elles peuvent, fréquemment et pendant plusieurs heures, entendre les chants les plus voluptueux, assister aux représentations les plus passionnées et les plus tendres, sans éprouver la moindre émotion dangereuse, et sans aucun détriment pour leur ferveur et leur vertu ?

Mais d'où vient cette impassibilité prétendue ?

¹ S. Pierre, I, 17; et S. Luc, XVI, 15.

Faut-il l'attribuer à l'innocence des spectacles, et doit-on en conclure qu'ils ne présentent aucun danger? Si ces personnes y demeurent insensibles, ne serait-ce point parce qu'elles sont déjà si gâtées qu'elles ne ressentent plus l'influence des maximes corrompues et des représentations dangereuses? Le vice ressemble quelquefois à un impétueux et vaste torrent qui, grossi par des pluies abondantes et soudaines, sort tout à coup de ses limites, et porte de tous côtés la dévastation et la mort; mais d'autres fois, et plus ordinairement, c'est un ruisseau paisible qui, imperceptiblement et par degrés, s'infiltré goutte à goutte dans les fondations du plus solide édifice, et les mine peu à peu; cet édifice paraît encore inébranlable, mais une subite inondation en entraîne la ruine entière. Le mal existe dans le sang et les entrailles avant de se manifester par la fièvre. Dans les âmes comme dans les corps, il y a des maladies que l'on ne sent pas avant qu'elles soient déclarées; d'autres que l'on ne sent presque plus, parce qu'elles sont habituelles ou au dernier degré de leur intensité; ne sent-on plus rien, elles sont une mort anticipée.

Quant à ceux qui ont conservé leur innocence, nous leur dirons, avec l'auteur de *l'Imitation* :
« Opposez-vous au mal dès son commencement,

les remèdes tardifs ne viennent plus à temps. » Un homme, emporté par le courant d'une rivière, n'en sent point la rapidité, à moins qu'il ne s'efforce de nager à l'encontre; ne fait-il aucun effort, ses mouvements lui paraîtront d'abord faciles, agréables; il ne verra réellement le péril qu'au moment d'aller au fond et de se noyer. Ne croyons donc pas aveuglément la plupart des hommes dans l'appréciation qu'ils font de leurs maux et de leurs dangers. Trop souvent leur corruption et les tromperies de leur imagination les empêchent de voir les malheurs qui les menacent et qui sont près de fondre sur eux. Ils peuvent être gens de probité, leur jugement et leurs décisions peuvent avoir un grand poids, quand il s'agit des intérêts de ce monde; mais je crains bien que leur probité et leur sagesse ne ressemblent à celles des *sages* et des *prudents* du siècle, qui, ne connaissant qu'imparfaitement les caractères de la vraie vertu, se flattent d'avoir accompli toute justice, pourvu qu'ils vivent en gens d'honneur, et ne fassent tort à personne; tandis que, pour leur malheur, ils s'abandonnent à tous leurs penchants, ne se refusant rien de ce qui peut satisfaire leurs passions et leur goût pour les jouissances sensuelles ou les plaisirs. C'est de ces hommes *sages*, *prudents*, honorables, que parle

Notre-Seigneur, quand il dit : « Je vous rends gloire, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits ;¹ » aux petits qui craignent d'entendre ou de voir tout ce qui peut éveiller les passions, exciter les désirs de la concupiscence.

VI.

Suite des objections. — Les spectacles n'excitent les passions qu'indirectement ; — Ils ne les excitent pas plus que ne le fait l'histoire ; — Ils rendent le cœur compatissant.

On dit que la peinture des passions telles qu'on les représente sur le théâtre, ne les excite qu'indirectement.

Mais, directe ou indirecte, cette excitation en est-elle moins dangereuse ? D'ailleurs rien n'est plus contraire que cette assertion à la vérité et à l'expérience. La fin des spectacles, et celle qu'ont en vue les auteurs qui en écrivent les pièces et les acteurs qui les jouent, est d'exciter, d'exalter les passions. Quel but en effet se propose le poète tra-

¹ Matth., XI, 25.

gique ou comique, lorsque le héros de son poème est un amant contrarié dans ses intentions ? N'est-ce pas de faire partager aux spectateurs les sentiments qui animent cet homme ?... Si les auteurs de tragédies et de comédies ne réussissent pas à faire entrer les spectateurs dans les passions de leurs héros, leur pièce ne tombe-t-elle pas comme une œuvre froide, insipide, fastidieuse ? Or, je le demande, des impressions vives et excitantes, fréquemment répétées, sont-elles bien propres à modérer nos affections, à nous en faire triompher quand cela est nécessaire ? Est-il vraisemblable, le moins du monde, que la représentation des maux qui suivent les passions satisfaites pourra contre-balancer l'impression et effacer l'image des transports de joie et de bonheur dont on promet qu'elles seront accompagnées, et que auteurs et acteurs s'efforcent d'embellir par tous les artifices de la poésie et de la déclamation, afin de rendre leur pièce plus agréable au public ?

Toutes les passions sont sœurs ; il suffit d'en satisfaire une seule pour les exalter toutes. Vouloir les combattre les unes par les autres, c'est un moyen sûr de se rendre plus accessible à toutes sans exception.

On objecte l'histoire ; on dit : L'histoire, si sérieuse et si grave, rapporte quelquefois des

choses, et fait usage d'expressions qui tendent, d'une manière éloignée, à éveiller les passions ; et son but, ajoute-t-on, est d'intéresser et d'instruire le lecteur par le récit des bonnes et des mauvaises actions qu'elle décrit.

Mais peut-on établir quelque comparaison entre un historien qui rapporte avec intelligence des actions blâmables, dans la vue d'en inspirer à son lecteur de l'horreur et de la haine, et un auteur dramatique qui emploie tous ses talents à peindre, sous des couleurs séduisantes, les penchans de notre nature faible et corrompue ? Si quelques histoires avaient assez dégénéré du noble et grave caractère du genre, pour montrer, comme les pièces de théâtre, le dessein d'excuser et de justifier ce qu'on appelle les passions tendres, elles mériteraient d'être rejetées à l'instar des *nouvelles*, des romans et de toutes ces productions dont l'effet est d'affaiblir les principes et l'influence de la saine morale. Les peintures immodestes tendent naturellement à imprimer dans l'esprit l'image des objets qu'elles représentent, et c'est pourquoi on les condamne, avec raison, comme étant ou pouvant être une occasion de pensées ou de sentiments peu dignes de la pureté chrétienne. Combien plus ne sera-t-on pas affecté à l'aspect des scènes de la vie représentées sur le théâtre, non point par

des personnages qu'un pinceau froid et sans vie a jetés sur la toile, mais par des hommes et des femmes dont l'air, les yeux, les gestes, l'accent de la voix, les sanglots et les larmes expriment les différents combats que semblent leur livrer les émotions tendres ou violentes auxquelles ils paraissent alternativement en proie, et qui, si les acteurs jouent bien leur rôle, sont partagées par la généralité des spectateurs? Prétendre que de pareilles représentations ne peuvent faire aucun mal, et qu'il n'est pas dans leur nature d'exciter les passions, que l'innocence et la modestie n'y trouvent rien dont elles doivent rougir; qu'une jeune personne entendra, sans la moindre émotion, une autre personne de son sexe parler ouvertement de ses combats intérieurs, de l'irrésistible pouvoir de ses inclinations, et de l'impossibilité où elle est de les cacher à l'homme qu'elle aime, c'est une opinion que rien, j'ose le dire, ne peut rendre croyable. Ainsi, ce que la décence mondaine toute seule condamne, ces faiblesses qu'on est si soigneux de tenir cachées quand on les éprouve, une jeune femme apprend au spectacle à n'en plus rougir; c'est la leçon que lui donne l'exemple de ces héroïnes de théâtre, toujours représentées comme des êtres accomplis, comme des modèles de modestie, de toutes les vertus, et dont les actions,

les paroles excitent l'enthousiasme et sont vivement applaudies par les battements de mains de toute une assemblée.

On réplique : Ces sentiments , dit-on , le théâtre les montre comme des faiblesses.

Cela peut être, mais comme des faiblesses nobles, généreuses, naturelles, recommandables, irrésistibles ; comme des faiblesses de héros et d'héroïnes ; comme des faiblesses si vantées, et transformées en vertus avec tant d'art, que les spectateurs s'en retournent intimement persuadés qu'il est beau, qu'il est digne d'éloges de s'y laisser entraîner.

On a dit que la tragédie porte à la pitié par la terreur.

Mais quelle est cette pitié ? une émotion vaine et passagère, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un effet de sensibilité naturelle, que la première occasion fait évanouir ; une pitié stérile, qui arrache bien quelques larmes, mais n'enfante jamais un acte d'humanité. Ainsi, le cruel et sanguinaire Sylla pleurait aux récits des maux dont il n'était pas l'auteur. Ainsi, le tyran de Phères se cachait, quand il assistait au spectacle, dans la crainte de paraître s'attendrir sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque, tandis qu'il entendait de sang-froid les gémissements et les lamentations des milliers de victimes innocentes

qu'il envoyait chaque jour à la mort. Tacite rapporte que Valère, calomnié et accusé par l'ordre de Messaline, qui désirait sa mort, se défendit devant l'empereur avec une éloquence si entraînante, si pathétique, que le prince fut puissamment ému, et que Messaline elle-même ne put retenir ses pleurs. Baignée de ses larmes, elle se retire dans un appartement voisin, pour se remettre de son émotion, mais après avoir dit tout bas à l'empereur de ne pas laisser impuni l'accusé. Beaucoup de ces femmes qui tirent vanité de leurs pleurs au théâtre, n'ont peut-être pas une sensibilité de cœur plus véritable.

Si le récit d'infortunes imaginaires nous trouve plus accessible au sentiment de la pitié que la vue de malheurs réels; si les représentations du théâtre font couler des larmes plus abondantes que ne le ferait la présence même des objets, c'est parce qu'il ne se mêle alors aux sentiments qui nous affectent rien de pénible ou d'inquiétant pour nous. Quand on s'est livré à cette sympathie compatissante pour des douleurs ou des infortunes imaginaires, on se flatte insensément d'avoir satisfait aux vœux de l'humanité envers les malheureux; on est content de soi-même sans avoir rien retranché pour eux à ses dépenses et à ses amusements ordinaires, tandis que la présence de personnes

réellement indigentes, infortunées, dans la douleur, réclamerait, pour leur soulagement, des soins, des consolations, des secours, des actes, en un mot, qui pourraient, jusqu'à un certain point, associer le spectateur à leurs souffrances, troubler du moins une indolence coupable, et accuser secrètement d'un défaut humiliant de générosité à leur égard. Tel est notre amour de nous-mêmes que nous craignons de nous abandonner à une pitié trop tendre pour des maux réels, de peur qu'elle ne nous fasse sacrifier, pour les soulager, quelques moments de repos, quelques-unes de nos commodités ou de nos jouissances.

Ainsi, les meilleures tragédies, se bornent à inspirer aux spectateurs quelques sentiments d'une pitié stérile et fugitive, une vaine complaisance dans la bonté de leurs cœurs et dans des vertus qu'ils n'ont qu'en spéculation.

V.

Autre objection. — La représentation de l'amour profane est dépouillée, sur le théâtre, de tout ce qui pourrait la rendre coupable ou dangereuse.

Quant à l'amour profane, en vain on alléguerait qu'au théâtre il est dépouillé de tout ce qui peut le rendre coupable, qu'on en retranche avec soin tout ce qui est illicite ou qui pourrait offenser la décence, qu'il n'y est qu'un penchant naturel et innocent, toujours terminé par un mariage représenté sur le théâtre même, cela ne justifierait pas les tragédies ni les comédies dont il est le ressort principal, ou plutôt dont il est l'âme.

Je suppose, pour un moment, que ce que l'on avance est vrai, et je raisonne en conséquence : ainsi donc, toutes les comédies dans lesquelles il y aura plus ou moins d'équivoques, de paroles à double sens, de plaisanteries indécentes, de maximes tendantes à autoriser ou à pallier du moins le mensonge, la tromperie, la ruse, les complaisances criminelles des serviteurs, la désobéissance des enfants à leurs parents, l'infidélité aux engagements de la foi conjugale, devront donc

être, sans exception, exclues du théâtre. Que deviendront alors la plupart des ouvrages des écrivains les plus renommés, de Shakespeare, de Congrève, etc., etc. ? Leurs panégyristes les plus enthousiastes sont forcés d'avouer qu'on trouve dans ces auteurs une multitude de fautes et de défauts, non-seulement quant au style, parfois suranné, mais encore quant aux principes les plus sacrés de la morale. ^a

On a beau représenter l'amour profane avec les dehors les plus vertueux : quoi que l'on puisse dire, pour le justifier et contre-balancer les effets de sa mise en scène, c'est au fond la concupiscence de la chair, que saint Jean défend de rendre aimable, puisqu'il défend de l'aimer. Non, certainement, on ne préviendra jamais les dangers qui accompagnent la description de cette tyrannique passion par la manière dont on l'expose aux yeux des spectateurs. Il peut arriver dans quelques pièces de théâtre que l'amour profane soit sacrifié au devoir et à la vertu, ou que, criminel, il soit condamné et puni ; mais si de temps en temps le

^a Ici se trouvent deux citations tirées de l'Encyclopédie de Rees, que j'ai cru inutile de reproduire dans cette traduction. Il m'a paru qu'elles intéresseraient peu des lecteurs français. C'est une critique, en une page, des deux poètes anglais. (*Note du Traducteur.*)

théâtre représente des héros vainqueurs de leur passion, tout en admirant leur force d'âme, on compatit à leurs faiblesses et on s'y laisse attendrir; on apprend moins à s'animer de leur courage qu'à sentir combien il est nécessaire. Le théâtre alors montre comment on peut pratiquer une grande vertu; mais ceux qui sont assez présomptueux pour s'exposer délibérément et de gaieté de cœur à des combats si périlleux, méritent d'être vaincus. L'amour profane prend les airs de la vertu, parle son langage, emprunte son enthousiasme; les imprudents qu'il entraîne n'aperçoivent leur erreur et leur danger que trop tard, et quand ils sont devenus si faibles qu'ils ne peuvent plus briser leurs chaînes ni recouvrer leur liberté. Combien de jeunes hommes, nés avec des inclinations nobles, séduits par ces apparences non moins trompeuses que pleines d'attraits, d'amis tendres et vertueux qu'ils étaient d'abord, sont devenus de vils corrupteurs, des hommes sans honneur, sans mœurs, sans respect pour les droits sacrés et inviolables de l'amitié ou du mariage! Oh! heureux ceux qui, arrivés sur le bord du précipice, ont reconnu leur délire, avant de se précipiter le bandeau sur les yeux! Est-ce lancé sur une pente rapide que l'on peut s'arrêter au gré de ses désirs? est-ce en devenant chaque

jour plus épris d'amour qu'on apprend à vaincre l'amour ? On peut triompher aisément de ses inclinations à leur naissance ; mais si elles se changent en habitudes ou en passions violentes , qui osera , à moins d'un aveuglement également insensé et criminel , répondre qu'il se dominera toujours , et que , dans les plus dangereuses occasions , il obtiendra toujours une victoire assurée ?

Il y a une tragédie française intitulée *Bérénice* ; dans cette tragédie , l'empereur *Titus* , après bien des combats livrés dans son cœur entre sa tendresse pour *Bérénice* et ce qu'il regardait comme son devoir , est enfin représenté subjuguant sa passion et renvoyant cette princesse pour obéir aux lois de l'empire romain. Mais j'ai entendu des gens avouer que c'était *invitus* , *invitam* , et *invito spectatore* , c'est-à-dire contre la volonté et les désirs de *Titus* , de *Bérénice* , et des spectateurs eux-mêmes. Preuve admirable , en vérité , que les spectacles nous apprennent efficacement à triompher de nos passions !

Est-il possible , pour peu que l'on consulte une raison libre de préjugés , de soutenir que l'on peut , sans danger , attendre l'événement , pour savoir quelle impression auront faite sur le cœur les objets les plus capables d'émouvoir les passions , et d'espérer , si elles sont excitées , qu'on

aura toujours le pouvoir de les régler , de les modérer, d'arrêter leur action quand on le voudra , ou qu'on le jugera nécessaire?

Les jeux du théâtre sont réprouvés , non pas précisément comme ayant pour but direct d'inspirer des passions criminelles , mais comme disposant le cœur à céder à des sentiments trop tendres que l'on satisfait plus tard aux dépens de la vertu. Les émotions que la scène fait naître ne se portent pas vers un objet particulier d'affection , mais elles en font sentir le besoin et déterminent le spectateur à faire un choix. Ainsi, les affections que le théâtre inspire sont innocentes ou coupables , suivant les dispositions intérieures de chacun , et ces dispositions sont tout-à-fait indépendantes des exemples qu'on y donne. D'ailleurs, la description vive et naturelle d'un amour légitime a-t-elle moins d'attrait, est-elle moins capable d'affecter et de séduire un cœur sensible que la peinture d'un attachement criminel? La représentation naïve et repoussante du vice serait du moins un préservatif contre l'influence du vice même ; mais quand l'idée de la vertu l'embellit, elle semble justifier le plaisir qu'il fait éprouver ; et tandis qu'un moment fait oublier les circonstances innocentes qui l'accompagnaient, l'impression profonde qu'il a faite sur

le cœur demeure. Si le nom sacré du mariage suffisait pour autoriser l'expression publique de l'amour conjugal, Isaac et Rebecca, comme l'observe Bossuet, auraient-ils cru le devoir tenir secret? Quand le patricien Manlius se vit expulser du sénat pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille, assurément il n'avait pas fait une action coupable en elle-même; elle était au contraire une marque innocente d'un louable sentiment; mais en l'exprimant ainsi, ce père s'exposait à faire naître dans l'âme de sa fille des émotions dangereuses, et son action, quoique vertueuse, pouvait devenir un scandale. Telle est la conséquence, on peut dire nécessaire, de la représentation d'un amour chaste sur la scène : tous les spectateurs s'en retournent intérieurement convaincus qu'il y a là une passion irrésistible, à laquelle les caractères les plus nobles et les plus fermes sont forcés d'obéir. L'influence d'une éphémère beauté y est montrée sous les plus brillantes couleurs; on ne la voit qu'à travers les illusions enfantées par la poésie et la musique, si puissantes pour frapper les sens et enivrer le cœur. Ainsi déguisée, la tyrannie de cette dangereuse influence flatte la vanité de l'un des sexes, dégrade la dignité de l'autre, et les asservit tous deux à l'empire ignominieux des sens.

Pour confirmer ces observations , je pourrais citer les législateurs , les philosophes , les historiens les plus célèbres parmi les païens. « Nous ne recevons pas , dit Platon , les tragédies ni les comédies dans notre république. » Ce philosophe les considérait comme incompatibles avec la simplicité des mœurs ; il pensait qu'elles tendent à fortifier les penchants déraisonnables et corrompus , source de toutes les faiblesses et de tous les vices des humains. Il ne pouvait souffrir les lamentations , les larmes , les sanglots , si vivement applaudis au théâtre , « parce que , ajoutait-il , ils enhardissent à se plaindre , dans les afflictions , notre nature déjà si faible et si portée à s'y répandre en gémissements et en pleurs. » Il censure , il condamne aussi ces mouvements d'indignation , de colère , de vengeance , si fréquents dans les pièces de théâtre , « parce que , continue-t-il , il n'y a rien sur la terre , ni dans les accidents de cette vie , dont la perte mérite d'être déplorée si douloureusement par l'homme dont la nature est si noble , l'âme immortelle , et que sa destinée appelle à jouir du souverain bien. »

Les païens ne pensaient pas qu'une femme pût se montrer sur la scène sans offenser la pudeur , sans se rendre coupable d'une sorte de prosti-

tution. Avant l'établissement du christianisme, les lois romaines notaient les acteurs d'infamie, les privaient du titre et des droits de citoyens romains, et mettaient les actrices au rang des prostituées. Cicéron regrette amèrement que Roscius, le meilleur des acteurs qui aient paru sur le théâtre de Rome, et qu'il représente comme un homme de bien, eût embrassé un état si dégradant. En un mot, les lois flétrissaient tous ceux qui montaient sur le théâtre, sans distinguer si c'était pour la tragédie ou pour la comédie. *Quisquis in scenam prodierit, ait prætor, infamis sit.* Il existe un acte de la dixième année du règne de George II,^a dans lequel les acteurs sont classés parmi les gens de rien et les vagabonds. On pense généralement à Londres et dans les autres villes^b où il y a des théâtres, qu'ils attirent dans leur voisinage une population sans règle et sans frein.

^a Roi d'Angleterre. — ^b D'Angleterre.

VI.

En fréquentant les spectacles, on enfreint le précepte de la charité, parce qu'on autorise dans les comédiens une profession dégradante et dangereuse pour les acteurs, et qui, pour les spectateurs, est une continuelle occasion prochaine de péché.

Mais laissons de côté ces puissantes, ces insolubles objections contre le théâtre, et supposons qu'un petit nombre d'individus privilégiés peut les fréquenter impunément, la cause des spectacles sera-t-elle gagnée pour cela? Il y a encore un autre argument qui a toujours fait sur moi une impression profonde et qui paraîtra peut-être digne d'une sérieuse attention. Nous lisons dans les divins écrits que « Dieu commande à chaque homme d'aimer son prochain comme soi-même, et de ne lui jamais faire ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fît. » Si donc nous sommes animés des sentiments que ces maximes supposent, nous ne pouvons prendre aucun plaisir à voir faire des actions que nous savons être infiniment préjudiciables au bien spirituel du prochain, et capables de l'exposer à la damnation

éternelle. Or, accomplit-on ce commandement, quand on autorise les jeux scéniques par sa présence et qu'on les entretient de son argent ?

Ne déguisons pas sous d'indignes palliatifs la vérité, quelque déplaisante et sévère qu'elle puisse être. Les mœurs des femmes ne trouveront jamais de sûreté qu'au sein de la famille et dans la tranquillité de la vie domestique ; les soins paisibles du ménage sont leur partage ; la dignité de leur sexe, c'est la modestie. La retenue et la pudeur sont des qualités inséparables, et le signe presque certain de la pureté du cœur : quand les femmes cherchent à attirer les regards des hommes, elles font suspecter leur amour pour cette belle vertu. Si la réserve et la modestie des femmes sont autant des vertus sociales que des vertus privées, il est d'une haute importance de les cultiver et de les entretenir ; et une femme qui dédaigne ce soin pèche contre la décence des mœurs publiques. Il n'est pas dans le monde de spectacle aussi intéressant, aussi respectable, aussi délicieux, que celui d'une mère environnée de ses enfants, dirigeant avec calme les occupations de ses serviteurs, procurant à son mari, avec une application constante, toutes les jouissances de la vie domestique ; en un mot, gouvernant sa famille avec douceur, sagesse et prudence. C'est

dans l'accomplissement de ces devoirs que la femme se montre avec toute l'aimable et imposante dignité de son sexe ; et s'il nous est permis, dans un sujet si grave, de hasarder une idée peut-être trop légère, c'est alors que la beauté partage en quelque sorte les honneurs offerts à la vertu, quand elle lui est unie ; disons plutôt avec le Sage : « La grâce est trompeuse, et la beauté est vaine. La femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée. Ses enfants se sont levés et ont publié qu'elle était très heureuse ; son mari s'est levé et l'a louée ; ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des juges.⁴ »

Je le demande maintenant, comment un état dont l'unique objet est de se montrer aux yeux d'une assemblée curieuse, et, ce qui est pire, de s'y montrer pour de l'argent, pourrait-il se concilier dans la femme avec ce caractère modeste et vertueux, avec les règles imprescriptibles de la pudeur ? Ne doit-il pas être bien difficile ou plutôt n'est-il pas impossible qu'une jeune femme, à la fleur de l'âge, qui, afin de jouer son rôle honorablement pour elle et à la satisfaction du public, est forcée d'abandonner toute retenue, et de personnifier en elle ce qu'il y a de

⁴ Prov., xxxi, 28, 29, 30, 31.

plus tendre et de plus vif dans les passions , ne soit jamais tentée de suivre les désirs qu'elle s'efforce d'inspirer ? Quoi ! une femme honnête et sincèrement vertueuse , exposée au danger , trouve quelquefois , malgré les plus grandes précautions , qu'il ne lui est pas facile de préserver son cœur de sentiments qui le troublent ; et des jeunes personnes hardies et présomptueuses , élevées suivant les règles d'une coquetterie systématique , sans autre occupation que celle d'apprendre à faire au naturel le personnage d'amants passionnés ; des jeunes personnes , environnées d'une foule d'hommes effrontés et sans pudeur , au milieu des accents les plus voluptueux de la passion et de la mollesse , résisteraient à l'entraînement de leur âge et de leurs penchants , aux discours qu'elles entendent , aux occasions de chaque instant , aux riches présents qui leur sont trop souvent offerts pour les détourner des voies de l'innocence et de la vertu ! Quel homme , pourvu qu'il ait la moindre connaissance de la faiblesse humaine , pourra croire à un pareil prodige ?

En vain le vice cherche à cacher sa difformité sous des apparences spécieuses , il se révèle toujours par les dehors qu'il affecte de revêtir. L'effronterie d'une femme tourne à sa honte ; elle ne cesse de rougir que quand elle a trop sujet de rougir.

Si quelquefois la pudeur survit à la perte de l'innocence, peut-on penser que l'innocence survive à l'extinction totale de la pudeur.

Je ne scruterai point ici les secrets des cœurs ; je ne dirai pas que tous les acteurs et toutes les actrices, sans exception, sont des gens sans mœurs ; je ne prononcerai pas une sentence aussi générale, et j'admettrai, quand on voudra, les plus favorables suppositions. Mais peut-on estimer comme honorable, comme exempt de danger, un état dans lequel une femme chaste est une merveille ? un état qu'en vain on essaierait de ne pas mépriser, et qui, à moins d'une exception miraculeuse, ne présente dans ceux qui l'embrassent que des personnes dignes de mépris ? Est-il un père, une mère vertueux et chrétiens qui voudraient laisser paraître dans une compagnie leurs filles vêtues comme le sont les actrices sur le théâtre ? leur permettraient-ils d'écouter avec complaisance les discours que les actrices y entendent ? Quelle ne serait pas leur indignation s'ils voyaient leurs filles environnées de ces regards curieux et d'une indécente familiarité, inévitables au théâtre ? Ne seraient-ils pas couverts de honte s'ils les voyaient obligées de subir les affronts dont une assemblée capricieuse et souvent injuste accable ces femmes infortunées ? Est-il un homme

de bien qui voulût prendre une actrice pour sa femme ou pour celle de son fils? et de semblables alliances, quand le hasard ou des circonstances particulières les ont fait contracter, ne donnent-elles pas lieu à des soupçons? ne sont-elles pas désapprouvées presque toujours? les propose-t-on jamais comme des exemples à suivre?

Dans les rapports de la vie sociale, un homme et une femme qui ne s'appliqueraient qu'à se contrefaire pour de l'argent, manifestant alternativement les sentiments les plus opposés, aujourd'hui des sentiments nobles, généreux et purs, demain des sentiments grossiers, bas et criminels, ne seraient-ils pas l'objet d'un profond mépris? les fréquenter ne serait-ce pas un déshonneur? et pourtant, par une inconséquence inexplicable, on admire, on applaudit tout cela au théâtre; car qu'est-ce que la profession de comédien? et qu'est-ce qui fait l'excellence d'un acteur? N'est-ce pas de paraître le soir différent de ce qu'il était le matin? n'est-ce pas d'affecter, pour de l'argent, des sentiments qu'il n'a pas, et dont il serait désolé souvent qu'on le crût réellement animé? Les biographes de votre célèbre Garrick ^a disent que jamais aucun acteur ne s'identifia mieux avec

^a Acteur anglais, mort dans le dernier siècle.

les caractères qu'il avait à soutenir. Attentif à ne manquer à aucune vraisemblance, ses regards, ses gestes concordaient avec le reste du personnage, soit qu'il parlât ou qu'il se tût en présence des spectateurs. Il réussissait également dans le tragique, le comique, le burlesque; toutes les passions se peignaient tour à tour dans ses traits, et chacune d'elles paraissait dans l'occasion dominer son ame tout entière. Bien que sa physionomie fût au plus haut degré spirituelle et expressive, il savait en bannir, quand il voulait, jusqu'au moindre signe de bon sens et lui donner l'étonnement stupide de la bêtise.

J'en appelle à la conscience de quiconque n'a pas perdu le sentiment de la dignité humaine, est-il rien de plus dégradant pour un être noble que de se faire, pour de l'argent, la copie des plus vicieuses natures? J'en appelle à l'acteur même qui représente le Juif Shylock, dans le *Marchand de Venise*; voudrait-il qu'un des spectateurs lui parlât de cette manière: « En faisant le personnage du Juif, vous avez, monsieur, déployé avec tant de naturel un esprit de vengeance si implacable, une férocité si sauvage, une soif du mal si ardente, que je ne puis presque me persuader que vos dispositions ne vous portent point à ces sentiments exécrables; parlez avec franchise: n'en

avez-vous pas éprouvé l'impression? » Que penseriez-vous d'un pareil compliment? Et puis, n'y a-t-il rien de contagieux dans les talents de ceux qui ont acquis la facilité de produire sur le spectateur une illusion assez complète pour l'affecter aussi vivement que s'il était témoin des événements qu'on lui représente?

Si l'on consulte la morale de l'Évangile, peut-on penser que les talents brillants qui valurent à Garrick une fortune immense pendant sa vie, et après sa mort l'honneur d'être inhumé avec pompe à l'abbaye de Westminster, furent utiles à la vertu et à la religion? Quand il jouait le personnage d'un voluptueux passionné, est-il vraisemblable que, dans la chaleur de ses discours, il ne se permit jamais un de ces regards dangereux, défendus par le Sage quand il dit : « N'arrêtez pas vos yeux sur une fille de peur que sa beauté ne vous devienne un sujet de chute? » Est-il vraisemblable que la femme qui, sur la scène, faisait le rôle correspondant, soit restée insensible à la tendresse de ses expressions, à la vivacité de ses aveux et de ses poursuites? L'histoire de sa vie rapporte qu'une jeune Lady, fort riche, se passionna pour lui pendant qu'il représentait un de

¹ Eccl., ix, 15.

ses héros. Combien peut-être de jeunes personnes, ont, à l'insu du public, subi la même influence ! et qu'il est à craindre, qu'au lieu de déplorer secrètement leurs coupables affections, les applaudissements pour l'acteur, étouffant les remords de leur conscience, ne les aient laissées, sur le lit de mort, responsables de péchés oubliés, dont elles ne se repentirent jamais ! Peut-on, avec quelque confiance, appliquer à cette célébrité les paroles de l'apôtre saint Jean ? « Heureux les morts décédés dans le seigneur ; dès maintenant, dit l'Esprit saint, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent ! ⁴ »

Les comédiens exercent un art incompatible avec l'accomplissement des devoirs du chrétien. Toutes les fois qu'ils paraissent sur le théâtre, ils sont pour le spectateur une occasion immédiate de péché ; et si la mort les frappait subitement dans le temps qu'ils jouent leur rôle, hélas ! leur salut éternel pourrait-il n'être pas au moins incertain ? Comment donc un chrétien qui a de la conscience pourrait-il se croire permis de les engager par sa présence, par ses applaudissements, par son argent, à persévérer dans un état si dangereux ? S'il est vrai, comme on n'en peut dou-

⁴ Apoc., xiv, 13.

ter, qu'approuver une mauvaise action, ou y conniver volontairement, c'est en partager le crime; s'il est vrai que des malheurs sont dénoncés à celui qui donne du scandale; n'est-il pas évident que fréquenter les spectacles, c'est se faire indirectement le complice et le promoteur de tous les péchés qui s'y commettent? car s'il n'y avait point de spectateurs, il n'y aurait ni comédiens ni spectacles.

On rapporte d'une princesse de France que, dans les occasions où l'*étiquette* l'obligeait à assister au spectacle, elle avait coutume d'y tenir les yeux fermés, et que, pour se justifier d'agir ainsi, on l'entendit un jour s'écrier: « Comment pourrais-je prendre plaisir à voir mes semblables se damner pour mon amusement? » Telles seraient les pensées, tels seraient les sentiments de ceux qui vont au spectacle, si la foi et la charité régnaient dans leurs cœurs; mais la généralité des hommes ne fait pas des réflexions aussi sérieuses. Ils n'ont qu'une connaissance superficielle de la religion, que des idées vagues et confuses sur l'étendue de ses préceptes; ils ne se pénètrent jamais de son véritable esprit. Ils ont ouï dire que l'Église catholique défend les jeux du théâtre; mais ils n'ont jamais pris la peine d'examiner les raisons sur lesquelles cette défense est appuyée. Ils la con-

sidèrent comme trop sévère, comme inapplicable dans un siècle aussi éclairé que le nôtre; ils ne vont pas plus loin; ils veulent être amusés, et quand ils ont été satisfaits, ils ont grand soin d'éloigner de leur esprit la pensée des périls auxquels sont exposés ceux qui leur procurent des plaisirs; mais cet aveuglement et cette indifférence seront-ils pour eux une excuse suffisante devant Dieu?

Concluons donc qu'aucun motif ne pouvant nous autoriser à courir le risque de souiller nos âmes ou de participer aux péchés des autres, il ne peut pas être permis à un chrétien de fréquenter les spectacles.

De savoir si l'on est dans les circonstances particulières où, comme pour le cas de la princesse dont j'ai parlé, il n'est pas défendu d'assister aux amusements du théâtre, c'est une question que personne ne doit décider pour soi-même, dans la crainte de se faire illusion sur quelque nécessité prétendue. Il faut alors exposer avec candeur le cas et les dispositions de son âme au guide de sa conscience, déférer le tout à son jugement, et s'en tenir à sa décision. ^a

^a Ne lui décidez pas qu'elle (la jeune duchesse) ira à l'opéra et à la comédie, et ne vous chargez jamais de ce cas de conscience qu'elle traitera avec son confesseur; mais

VII.

Ce qu'il faut penser des drames joués en famille ou dans des maisons particulières.

Pour ce qui est des pièces jouées en famille ou dans des maisons particulières, on peut leur opposer presque toutes les objections qui s'élèvent contre les spectacles ; car, si l'on excepte le déshonneur qu'il y a toujours à se montrer en public, sous un caractère emprunté, pour gagner de

laissez entrer un peu d'opéra et de comédie de temps en temps dans l'étendue de la liberté que vous lui laisserez. Permettez-lui d'aller avec madame ou avec d'autres personnes qui lui conviennent, et qui la mèneront peut-être au spectacle. Ne faites point semblant de l'ignorer, ne déclarez point que vous l'approuvez ; mais sans affectation laissez ces choses-là dans le train de demi-liberté où vous commencerez à la mettre. Si elle vous en parle, ne vous effarouchez pas, et n'autorisez rien, mais renvoyez-la à un confesseur qui ne sera ni relâché ni rigoureux. Elle reconnaîtra tout ensemble votre piété ferme et votre condescendance pour attendre qu'elle se désabuse. Voilà, mon bon duc, ce qui me paraît ni charger votre conscience ni celle de votre bonne duchesse, et qui pourra toucher le cœur de cette jeune personne. (Fénelon, *Lettre au duc de Chevreuse*, Corresp., 1^{re} partie, page 461. (Note de l'Auteur.)

l'argent, les inconvénients et les dangers sont à peu près les mêmes; les maximes qu'on y débite sont également inconciliables avec la morale de l'Évangile; on y trouve même peut-être de plus dangereux sujets de tentation. Sur le théâtre, le mépris attaché généralement à la profession mercenaire de comédien, l'opinion où l'on est que la plupart des acteurs, soit hommes, soit femmes, ne se distinguent pas par la solidité des principes, ni par la régularité des mœurs, peuvent, jusqu'à un certain degré, diminuer la mauvaise influence de leurs talents, bien qu'elle soit toujours trop puissante; mais lorsque les rôles d'une tragédie ou d'une comédie sont remplis par des personnes d'une réputation sans tache, par des personnes de votre âge, du même rang que vous et qui comptent parmi vos connaissances intimes; si l'exécution répond à la perfection de la pièce et aux efforts des acteurs, rien ne peut alors contrebalancer l'effet qu'elle produit. Ni les spectateurs ni les acteurs ne sont plus sur leurs gardes; la modestie, la retenue, si recommandables dans les femmes, sont en partie mises de côté; leurs rapports avec l'autre sexe deviennent nécessairement plus intimes et plus familiers qu'ils ne devraient l'être. Ainsi se forment imperceptiblement des attachements secrets, qui, tout en les supposant

dans les limites de l'innocence et des égards convenables , n'en sont pas moins une source inévitable de troubles infinis. L'imagination s'exalte, les sens se révoltent, des passions ou des désirs inconnus s'éveillent. Trompés par leurs sentiments, des jeunes gens , des jeunes personnes s'imaginent follement que le suprême bonheur en ce monde se trouve dans les satisfactions des sens. Cette idée produit en eux une agitation qui les suit partout, qui diminue insensiblement leur goût pour les exercices de la piété , qui interrompt leurs occupations les plus sérieuses et les plus indispensables, et qui les pousse avec force vers l'objet dans lequel ils ont placé leur affection : des cœurs ainsi disposés ne peuvent manquer d'obtenir enfin ce qu'ils ont si longtemps désiré.

Malheureusement, comme il arrive presque toujours, l'inclination et les qualités extérieures sont beaucoup plus consultées dans les alliances que l'expérience des parents et que les règles de la sagesse et de la prudence. De là trop souvent des engagements indissolubles contractés sans discernement, dans lesquels on trouve bientôt des mécomptes qui se changent en une cause féconde d'inutiles regrets pour le reste de la vie. Des parents, désireux du bien-être de leurs enfants, ne devraient-ils pas prendre un soin extrême de pré-

venir cet irréparable malheur par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

On élevait un jour jusqu'aux nues , en présence d'un jeune homme , une jeune personne , pour avoir joué son rôle parfaitement dans un de ces spectacles de famille. Prié de dire ce qu'il en pensait , le jeune homme répondit qu'il avait partagé l'admiration générale : « Mais , ajouta-t-il , s'il faut le dire , je ne demanderai jamais la main de cette femme malgré ses grâces et sa beauté , car , si elle sait si bien feindre des sentiments qu'elle n'a point éprouvés , pourrais-je compter , avec confiance , sur la sincérité de ses protestations , quand elle m'assurerait de son attachement pour moi ? Je serais toujours tenté de croire qu'elle joue le même rôle que sur le théâtre. »

Je sais que la fondatrice du couvent de Saint-Cyr permettait aux jeunes personnes , élevées sous ses yeux , de jouer des drames sacrés , et que des prêtres vénérables assistaient aux représentations d'*Esther* et d'*Athalie*. Toutefois , des personnages respectables et savant n'approuvaient pas cet usage. « Ces drames pieux , disaient-ils , ouvriront la porte à des drames profanes , et ceux-ci ne seront pas sans danger : » c'est ce qui arriva. Après avoir joué les tragédies d'*Esther* et d'*Athalie* , à l'admiration de toute la cour , les jeunes

personnes furent invitées à représenter *Andromaque*. Elles exécutèrent leurs rôles avec tant d'intelligence, que madame de Maintenon en fut alarmée, et écrivit à Racine : « Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune de vos pièces. »





LETTRE XXI^e.

SUR LA NÉCESSITÉ D'UN PLAN DE VIE RÉGULIER POUR
BIEN EMPLOYER LE TEMPS.



I.

Nous rendrons compte à Dieu de l'emploi du temps. —
Moyens généraux pour bien employer le temps, la prière,
une vie dépendante de l'esprit de Dieu, la soumission aux
desseins de la Providence.

Vous n'attendez pas de moi que j'établisse ici
les principes sur lesquels repose l'obligation d'em-
ployer utilement notre temps. La grâce vous a
fait connaître depuis longues années, et j'en re-
mercie le Seigneur, que nous « devons marcher
avec sagesse en rachetant le temps. » Avoir à

¹ Col., iv, 5.

traiter ce sujet avec une personne ainsi disposée, c'est, on peut le dire, avoir fait déjà la moitié de son travail. N'allez pas cependant, sur l'opinion favorable que j'ai conçue de vos dispositions, vous abandonner à une confiance exagérée dans vos propres forces ; la pratique n'est pas toujours d'accord avec la conviction de l'esprit, ni même avec les résolutions les plus fermes. Hélas ! le monde, dès son origine, a été rempli de gens parfaits en spéculation, et dont la conduite était néanmoins très peu parfaite : « Vous les connaîtrez par leurs fruits, ¹ » a dit Notre-Seigneur. C'est là la seule règle qui ne trompe jamais, c'est aussi sur elle seule que nous devons nous juger.

La durée de notre existence se compose de temps divers, dont un principe doit servir à régler toute la suite. Ce principe, c'est que tous les jours de notre vie mortelle entrent dans le plan formé par la divine Providence pour notre salut, et qu'à chacun des instants qui nous sont donnés sur la terre furent attachés par Dieu même des devoirs dont un jour il nous demandera un compte rigoureux. Il n'est pas un de ces instants qu'il nous soit permis d'employer au gré de notre caprice. Il nous importe donc souverainement de connaître ce que

¹ Matth., VII, 15.

Dieu nous commande à cet égard. La prière, une intention pure et droite qui cherche le bon plaisir de Dieu avec simplicité, l'application journalière à combattre généreusement les artifices et les duplicités de l'amour-propre, une déférence sincère et soumise au jugement de ceux que Dieu a revêtus de son autorité sur nous, nous conduiront infailliblement à cette connaissance précieuse.

Observons qu'on perd le temps non-seulement en ne faisant rien, ou en faisant le mal, mais encore en faisant hors de propos ce que l'on doit faire. C'est merveille combien nous sommes ingénieux à nous tromper : le mal que les mondains se permettent ouvertement, beaucoup de gens, désireux, du moins en apparence, de servir Dieu, le font avec artifice et sous quelque prétexte qui en dérobe à leurs propres yeux la difformité, l'inconvenance.

Pour bien employer le temps, il faut prendre l'habitude de vivre dans une dépendance continue de l'esprit de Dieu ; se tenir toujours prêt à recevoir de sa main paternelle tout ce qu'il lui plaît d'accorder, le consultant intérieurement dans les cas où la nécessité demande quelque détermination subite ; implorer sa protection dans ces occasions périlleuses où la vertu la plus ferme se voit en danger de faillir, et élever vers lui son

cœur, lorsqu'entraîné par les objets sensibles, on sent que l'on quitte peu à peu la voie droite et qu'on laisse échapper insensiblement le souvenir de sa divine présence. Oh ! heureuse l'âme qui, renonçant sincèrement à elle-même, se remet sans réserve entre les mains de son créateur ! qui, disposée constamment à se conformer à son bon plaisir, lui adresse souvent dans son cœur cette prière : « O Seigneur ! que voulez-vous que je fasse ? Apprenez-moi à ne m'attacher qu'à l'accomplissement de votre adorable volonté. En m'enseignant cette vérité, vous montrerez, Seigneur, que vous êtes mon Dieu, et moi, en obéissant à vos commandements sans raisonner, j'avouerai ma dépendance, je me déclarerai votre créature soumise. Dans quelles autres mains que les vôtres puis-je être en sûreté, ô Dieu tout-puissant et miséricordieux ! Hélas ! je ne suis qu'ignorance et que faiblesse. Éloignée de vous, je me vois incessamment menacée de mes ennemis, et mon salut est à toute heure exposé aux plus grands périls. Si vous m'abandonnez à mon propre conseil, aveuglée comme je le suis, par les penchants et la sensibilité de la nature, que ferai-je, sinon vous offenser et me perdre ? Le temps que vous m'avez donné pour travailler à mon salut, je le prostituerai au service de mes passions et de mes

caprices. Toutes mes actions subiront l'influence de l'amour-propre et porteront la souillure du péché. Dans ce triste état, à quoi pourrai-je m'attendre, qu'à une damnation presque inévitable et sans ressource ? Envoyez donc, Seigneur, du haut des cieux votre lumière et votre force, pour soutenir et diriger mes pas chancelants et égarés. Accordez-moi l'assistance de votre grâce proportionnellement à mes besoins de chaque jour, comme on donne aux enfants une nourriture plus ou moins forte selon leur âge et leur faiblesse. Faites qu'en employant utilement le temps présent, j'apprenne à réparer le passé, à ne compter pas sur l'avenir avec une confiance insensée, et à pratiquer sans relâche ce qui peut me conduire à une vertu parfaite ! »

Pour faire servir à l'avantage spirituel de son âme le temps des occupations extérieures, il suffit de se conformer aux desseins de la divine Providence, selon que les circonstances actuelles les manifestent, accomplissant la volonté de Dieu avec simplicité, lui soumettant entièrement ses inclinations ou ses répugnances, évitant toutes réflexions inutiles sur soi-même, bannissant l'inquiétude, l'excès de la délicatesse, la précipitation, la tristesse, une joie immodérée ou sans motif, en un mot tous les sentiments agréables

ou pénibles qui peuvent préoccuper trop puissamment le cœur et l'esprit. Ayez soin de ne vous laisser pas accabler par la multitude des affaires. Commencez tout ce que vous entreprenez avec une intention pure et avec le désir de procurer la gloire de Dieu, continuez votre travail sans dissipation, mettez-y fin sans empressement et sans impatience. Gardez-vous de perdre le temps des conversations et des amusements; il peut être profitable ou nuisible pour vous ou pour les autres, suivant qu'il est bien ou mal employé. Il faut se tenir alors particulièrement sur ses gardes, c'est-à-dire marcher avec plus d'attention en la présence de Dieu, veiller sur soi-même avec moins de distraction, élever son cœur vers le Seigneur par des aspirations fréquentes, et rapporter de temps en temps, par une direction actuelle, à l'accomplissement de la volonté de Dieu, nos paroles et nos actions; conservant ainsi notre âme sous la douce influence de la grâce, seul principe de notre force, seul fondement solide de notre sécurité. On ne peut trop craindre le poison subtil qui s'insinue imperceptiblement dans les amusements et les conversations, ni faire trop d'efforts pour y mêler, convenablement et avec une sage discrétion, ce qui peut instruire et édifier. Le temps qui n'est pas consacré à des occupations indispen-

sables et dont on a le droit, en quelque sorte, de disposer librement, peut nous devenir aussi utile qu'il nous est en général agréable. On n'en peut faire un meilleur usage qu'en l'employant à s'entretenir avec Dieu par la prière, afin de réparer des forces affaiblies par le commerce du monde. La prière est si nécessaire, elle est une source de tant de bénédictions, que l'âme qui a trouvé ce précieux trésor et qui le possède, aime à y revenir, quand elle est libre de suivre son inclination.

II.

Nécessité d'un plan de vie qui embrasse toutes les occupations du jour. — Deux tentations à combattre, la lâcheté, le découragement.

Si l'on veut se conduire avec sagesse dans l'emploi du temps et éviter deux extrêmes également dangereux, une insouciante indolence et une activité inquiète, il est indispensable de se former un plan de vie régulier. Tous les moralistes conviennent que c'est un des moyens les plus puissants

pour faire avancer le chrétien dans la vertu , lui conserver la liberté d'esprit nécessaire pour accomplir sans trouble ses devoirs , et maintenir son âme dans un état de tranquillité et de paix. En mettant de l'ordre dans toutes ses actions , on évite la légèreté et l'inconstance. Le cœur de l'homme est naturellement changeant , il aime la variété , il tend sans cesse à s'écarter de la ligne droite qu'il doit suivre. De là , pour lui , le besoin de s'assujettir à des règles , assujettissement qui peut d'abord paraître une gêne , mais qui , par ses heureux effets et le pouvoir de l'habitude , devient agréable et se transforme en une seconde nature. L'ordre rectifie ces irrégularités auxquelles on donne le nom de caprice , et qui caractérisent un esprit désordonné ; il prévient les doutes , les perplexités que produit l'incertitude de ce que l'on doit faire après le moment présent ; il empêche d'abandonner au hasard ses actions. En un mot , l'ordre engendre la stabilité , et c'est lui qui donne de la constance au caractère.

Je vous engage donc à vous prescrire un règlement de vie. Mais avant de l'arrêter , ayez recours à la prière , afin d'obtenir de Dieu une lumière surnaturelle qui vous éclaire , répétant avec le roi-prophète : » Faites-moi connaître , ô Seigneur , la voie par laquelle je dois marcher , car j'ai élevé

mon âme vers vous. ¹ » Consultez ensuite votre inclination, vos forces, votre santé. Faites entrer dans vos considérations le repos dont vous pouvez avoir besoin, les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez, le temps qu'il vous est loisible de passer, sans affectation et sans inconvénient, dans votre cabinet, et celui où c'est un devoir pour vous d'être dans la compagnie de votre mari ou de vos enfants. Sans cet examen, vous courriez le risque d'entreprendre ce que vous ne pourriez point facilement exécuter, et, malgré vos bonnes résolutions, il vous serait impossible de persévérer. Un plan de vie qui ne peut être observé que par une contrainte et des efforts continuels est chaque jour violé dans quelque'une de ses parties, et il sera bientôt entièrement abandonné. Avant de commencer un voyage, on examine quel est le chemin le plus sûr et le plus court pour atteindre au but; mais après cet examen, on se garde bien de prendre successivement tous les chemins que l'on rencontre sur sa route. Agir autrement serait le moyen de n'arriver jamais, de revenir peut-être sur ses pas, de rétrograder même beaucoup plus loin que le lieu d'où l'on était parti. De même, quand, après avoir considéré

¹ Ps. CXLII, 8.

toutes choses, vous avez fait votre choix en matière de règles de conduite, tenez à votre détermination, quoi qu'il vous en puisse coûter.

Vous aurez deux tentations dangereuses à combattre, celle de ne pas suivre exactement votre règlement de vie dans tous les temps, dans toutes les circonstances, et celle de vous livrer au découragement, lorsque, par faiblesse, vous serez tombée dans quelque négligence ou quelque omission.

Une ponctualité scrupuleuse vous jetterait dans une gêne et un trouble d'esprit qui ne vous permettraient pas de remplir vos devoirs avec plaisir, et le découragement vous ferait enfin manquer à toutes vos promesses. L'exactitude sage et bien entendue est celle qui ne s'écarte point de la règle par ennui, par impatience, par dégoût, ou même par l'espoir d'avoir de meilleures dispositions dans un autre temps. Éprouve-t-on quelqu'un de ces sentiments, il faut éviter de prêter l'oreille à ses répugnances, y résister avec courage, et s'efforcer d'observer fidèlement ce que le règlement prescrit. Dans les cas imprévus, éloignez-vous le moins possible de votre plan de conduite, et reprenez aussitôt ce que vous avez été forcée d'omettre ou de différer. Ces interruptions fortuites et passagères n'ayant pas leur source dans le dégoût de

la règle, ni dans le caprice, n'entraîneront aucun inconvénient grave; elles vous aideront au contraire à subjuguier l'esprit d'indépendance et d'amour-propre qu'entretient en nous la nature corrompue; elles vous apprendront à préférer l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu à votre satisfaction présente, ce qui est une des fins principales d'un règlement de vie. Ces déviations de votre règle pourront avoir lieu fréquemment; mais, commandées par la nécessité du moment, elles n'introduiront rien d'arbitraire dans votre conduite, rien par conséquent qui doive soulever des doutes ou jeter de l'inquiétude dans votre conscience. Cette exactitude habituelle à suivre un plan de vie contrariera quelquefois vos penchants, et pourra, je le reconnais, vous faire souffrir corporellement; mais aussi elle vous rendra de jour en jour plus facile la pratique de la mortification et du renoncement, pratique d'autant plus méritoire que le combat et la victoire ne seront connus que de Dieu seul.

III.

De l'heure du lever. — Du lever. — De la prière vocale le matin.

Prenez l'habitude de vous lever tous les jours à... je ne puis déterminer l'heure avec précision , puisque vous n'êtes pas dans une entière indépendance. Je dis donc seulement que votre lever doit avoir lieu , autant que vous le pourrez , à une heure réglée , et qu'après un repos suffisant pour réparer vos forces , il vous faut , avec courage , rejeter les sollicitations de la lâcheté ou de la mollesse , qui voudraient le prolonger. Dans vos insomnies , ne rappelez point à votre souvenir des faits capables d'exalter votre imagination ou d'exciter votre sensibilité. De semblables souvenirs éloignent le sommeil , embrasent le sang , et nuiraient à la santé de votre corps , non moins qu'à la paix de votre âme. Accoutumez-vous à élever vos pensées à Dieu , aussi souvent que vous vous éveillez dans la nuit , considérant que , soit que vous veilliez , soit que vous dormiez , vous

êtes toujours sous ses yeux, sous sa protection puissante. Adressez-lui, sinon de bouche, au moins de cœur, cette prière de David : « Que vous rendrai-je, Seigneur, pour toutes les choses que vous m'avez accordées? ¹ Je me suis souvenu de vous dans mon repos; je méditerai dès le matin sur votre miséricorde, parce que vous avez été mon protecteur. ² » Ne vous faites aucune violence pour vous tenir éveillée; dormez tranquille dans les bras de Dieu, comme un enfant sur le sein de sa mère, sans vouloir faire autre chose que vous conformer toujours à ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous. Que les prières vocales, que les réflexions pieuses que vous ferez alors soient courtes, sans efforts, sans contention de tête, suivant cette parole [du même prophète royal : « Je dormirai, je reposerai en paix, parce que vous m'avez fait espérer en vous, Seigneur. ³ »

Quand vous êtes éveillée, pensez que le Dieu très haut vous adresse cette invitation : « Ma fille, donnez-moi votre cœur, et que vos yeux soient attentifs à mes voies. ⁴ » A des paroles si douces, répondez avec une sainte chaleur :

¹ Ps. CXV, 12. — ² Ps. LXIII, 7. — ³ Ps. IV, 9, 10. — ⁴ Prov., XXII, 26.

« O le meilleur des pères, mon Créateur, mon souverain bien, est-il possible que vous daigniez solliciter la possession de mon cœur ! Oui, je vous l'offre, et je suis heureuse de vous le donner sans restriction et sans réserve. Il est pauvre, il est misérable ; recevez-le avec indulgence ; ne permettez pas que la créature vous le ravisse jamais. Puissiez-vous le posséder vous seul ! que votre divin amour y domine sur tous les attachements humains. Vous connaissez mon extrême faiblesse, soyez mon appui, mon soutien. Mes infirmités ne vous sont point cachées ; je me prosterne à vos pieds pour vous dire avec le lépreux de l'Évangile : « Si vous le voulez, Seigneur, vous pouvez me purifier. » Écoutez mon humble prière, étendez votre main, et dites en me touchant : « Je le veux, soyez purifiée. ¹ » Tous mes désirs sont devant vous, ô Seigneur, vous entendez mes soupirs ; donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez ensuite ce que vous voulez. ^a » Ne regardez pas comme

¹ Matth., VIII, 2. — ^a Ces dernières paroles sont de saint Augustin. Elles signifient dans la généralité qu'elles ont ici : Donnez-moi, Seigneur, les vertus que vous m'ordonnez de pratiquer. Commandez après cela tels actes que vous voudrez, même les plus difficiles, vous serez obéi ; j'aurai par

un devoir de répéter littéralement les mots que je viens d'écrire ; pénétrez - vous seulement des affections qu'ils renferment , sans vous mettre en peine de la manière dont vous les exprimerez vous-même : un cœur que la reconnaissance et l'amour inspirent parle toujours bien.

Habillez - vous toujours avec modestie , seule comme sous les yeux de quelqu'un ; restez ensuite dans votre chambre à coucher , ou retirez-vous dans une autre , si cela dépend de vous , afin de faire votre prière du matin librement , et sans craindre des interruptions importunes. N'omettez jamais cet exercice pieux , excepté dans le cas d'impossibilité , ou pour des raisons légitimes. L'exactitude que je vous recommande est , soyez-en persuadée , un des moyens les plus efficaces pour attirer sur vous les grâces du Ciel dans les différentes occurrences du jour. Je vous laisse toute liberté d'adopter telles formules de prière qu'il vous plaira. Seulement , ne les choisissiez pas trop longues ; mais efforcez-vous d'entrer dans les sentiments de dévotion qu'elles tendent à inspirer.

« Lorsque vous priez , ne parlez pas beaucoup ,

votre grâce la force et la volonté de les accomplir. *Continentiam jubet ; da quod jubet et jube quod vis.*

(Note du Traducteur.)

comme le font les païens ; ils croient que c'est par la multitude des paroles qu'ils se font écouter. Ne faites donc pas comme eux , car votre Père céleste sait ce qui vous manque avant que vous le lui demandiez. ¹ »

Récitez vos prières vocales lentement et avec attention. N'oubliez pas qu'il est mille fois plus profitable de dire avec recueillement et ferveur quelques versets d'un psaume que plusieurs psaumes entiers précipitamment et sans piété. Si l'on vous interrompt , ne vous laissez aller ni au trouble , ni à la mauvaise humeur. Faites d'un air content et avec simplicité ce que l'on demande de vous ; et , si vous le pouvez sans affectation et sans inconvénient , reprenez ensuite votre prière à l'endroit où vous l'avez interrompue. Offrez à Dieu vous-même et toutes vos actions. Que l'accomplissement de son adorable volonté soit en toutes choses votre fin principale et dernière. Dites-lui que vous êtes résolue , avec l'assistance de sa grâce , de n'agir et de ne vous diriger que par le motif de lui plaire. Soit que la croix ou des mécomptes vous éprouvent , soit que vos entreprises soient heureuses et que des consolations spirituelles remplissent votre âme ,

¹ Matth., VI , 7.

soyez bien persuadée que Dieu a tout ordonné ou permis dans un but infiniment sage et pour votre plus grand bien.

IV.

Du soin d'offrir à Dieu les petites choses. — Nécessité de les prévoir dès le matin. — Prière pour demander à Dieu l'assistance de la grâce dans les besoins du jour.

Vous me demandez si vous pouvez offrir à Dieu vos actions les plus indifférentes, telles que les promenades, les visites, les lectures amusantes, etc., etc.; et vous voudriez avoir une prière particulière pour chacune de ces choses, ou du moins savoir de quelle manière vous devez les consacrer au Seigneur.

Que l'on puisse offrir à Dieu les actions les plus communes, le témoignage de saint Paul ne laisse là-dessus aucun doute. « Soit que vous mangiez, dit-il, soit que vous buviez ou que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. ¹ » Saint François de Sales, comparant

¹ Cor , x, 10.

les vertus héroïques et l'exactitude dans la pratique des plus petits devoirs , au sel et au sucre ,
 « le sucre , dit-il , plaît au goût davantage , mais il est d'un usage moins fréquent ; tandis qu'on se sert du sel pour assaisonner tous les aliments , même les plus nécessaires à la vie. ^a »

Les occasions de pratiquer les vertus héroïques sont rares , celles de se montrer fidèle dans la pratique des moins élevées sont fréquentes. Dans celles-ci il faut se comporter comme dans le maniement des affaires temporelles. Si l'on n'y prend garde , des dépenses légères , souvent renouvelées , peuvent à la longue ruiner une fortune brillante. Celui , au contraire , qui , dans ses intérêts de la terre ou du ciel , sait mettre à profit les petites choses , aura bientôt acquis des richesses immenses. D'ailleurs nous nous trompons aisément dans l'appréciation des petites choses ; nous les regardons comme de peu d'importance , et nous pensons qu'elles ne nous tiennent pas fortement au cœur. Mais qu'un accident nous en ôte la possession , nous voyons alors , par la peine qui nous saisit , quelle place elles avaient dans notre affection , et à quel utile usage nous aurions pu les faire servir. De plus , négliger les

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.

petits devoirs, c'est s'exposer à scandaliser incessamment, non-seulement les personnes avec lesquelles on vit, mais encore le public même. On ne croira pas notre piété sincère et solidement établie, si l'on observe quelque chose de lâche et d'irrégulier dans le détail de nos actions journalières. Pourrait-on nous supposer capables de sacrifices grands et généreux, en nous voyant, dans les circonstances les plus ordinaires, perdre courage et faillir?

Les actions indifférentes cessent de l'être quand on les fait avec l'intention de se conformer à l'ordre de la Providence. Ne vous imaginez pas que la fidélité à Dieu dans les petites choses soit l'effet d'une crainte servile; fruit de l'amour divin, elle est au contraire exempte des inquiétudes et des troubles qui tourmentent les personnes scrupuleuses. Sous l'influence de cet amour, on est, pour ainsi dire, irrésistiblement poussé à ne rien omettre de ce qui peut plaire au Seigneur; mais au moment où la grâce porte l'âme à une ponctualité plus exacte, et où elle paraît enchaîner sa liberté, elle sent plus à son aise, elle trouve en Dieu une paix plus profonde et les consolations les plus douces.

Notre indifférence pour les plus petites choses vient d'une insensibilité déplorable qui nous ferme

les yeux sur les suites malheureuses de cette indifférence même, et sur l'empire toujours grandissant que prennent sur nous nos passions. Nous disons souvent que les petites choses qui nous occupent ne sont rien, mais souvent ce rien est tout pour nous. C'est un rien dont nous sommes épris à un tel excès, que nous refusons de le sacrifier à Dieu; c'est un rien dont nous parlons avec mépris, afin d'avoir un prétexte spécieux de ne pas nous en dessaisir; un rien qui, au fond, tient au cœur par des racines puissantes, et qui, si on n'a pas le courage de le retrancher, finira par entraîner la ruine entière de l'âme. Loin donc que le mépris des petites choses soit la marque d'un esprit élevé, il décèle au contraire des vues étroites, une intelligence bornée. C'est avoir peu de portée dans l'esprit que de regarder comme petit ce qui peut avoir de si graves conséquences. Moins on prend de précautions pour remplir exactement les devoirs d'une moindre importance, moins on enchaîne le penchant qui nous porte au relâchement et à l'indépendance. « Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu.¹ »

Des actions qui paraissent tout-à-fait indiffé-

¹ Eccl., xix, 1.

rentes, ont quelquefois plus de valeur que d'autres que les hommes apprécient davantage. Cela vient, premièrement, de ce que ces actions ne sont pas de notre choix, et peuvent moins dès lors nous inspirer une complaisance d'amour-propre; secondement, de ce qu'étant simples et communes, elles nous exposent peu à la tentation de la vaine gloire; troisièmement, de ce que, si on les fait avec un esprit droit et une intention pure, elles contribuent plus efficacement à nous faire mourir à nous-mêmes que des faits éclatants où le moi humain se mêle si souvent; quatrièmement enfin, de ce que, se répétant sans cesse, on y trouve toujours présents des moyens cachés de sanctifier sa vie. Pour offrir à Dieu cette sorte d'actions, il n'est pas besoin d'une formule particulière, de longues réflexions, d'une sérieuse application d'esprit; une élévation du cœur vers Dieu, une courte aspiration pieuse suffit, et, pour rendre cela plus naturel et plus fréquent, il faut le faire simplement et sans effort.

Quant aux promenades, aux visites, aux amusements, etc., comme il est facile de s'y livrer à une trop grande dissipation, il peut être utile d'ajouter aux inspirations du cœur quelque prière pour demander à Dieu la grâce de ne point dépasser, dans ces occasions, les bornes de la

discretion et de la prudence. En général, tout ce qui entre dans le cercle de nos occupations journalières et dans les bienséances de l'état où la divine Providence nous a placés, peut et doit être consacré au Seigneur. Rien n'est indigne de lui être offert que le péché. Quand une action ne peut lui être consacrée, elle est incompatible avec les devoirs du chrétien. Doubtez-vous que l'offrande en puisse être agréable à Dieu, abstenez-vous d'agir jusqu'à ce que votre conscience soit formée.

Les auteurs spirituels affirment unanimement que, pour « prier toujours, il n'est pas nécessaire d'être toujours à genoux. » Une attention continuelle à Dieu par le désir invariable de lui plaire en toutes choses, la soumission à son adorable volonté dans toutes les occurrences de la vie, même sous les coups les plus rudes de l'adversité, sont une vraie prière. Ainsi l'âme dévote peut dire à chaque instant : « Je suis engagée dans des affaires temporelles, mais mon cœur est à Dieu. Je prends un repos indispensable, un récréation nécessaire, mais mon cœur s'entretient avec Dieu. De telle sorte que, sans effort, sans rien qui ressemble à l'éternelle inquiétude qui accompagne les soins terrestres, l'âme peut trouver dans chacune de ses actions

un moyen de se sanctifier et de s'élever à Dieu. ¹ »

Pour éviter d'être prise au dépourvu et comme désarmée, appliquez-vous, le matin, avant de quitter votre chambre, à prévoir vos actions de la journée, et demandez à Dieu avec instance de vous « faire marcher dans le droit sentier, de détourner vos yeux de la vanité, et de vous conduire à lui dans sa voie. ² » Les plaisirs sensuels ont pour nous un attrait puissant ; tous les objets qui nous environnent flattent les sens et nous invitent à les satisfaire, et, à moins que la grâce ne nous soutienne, nous ferons inévitablement quelque chute..... Qui pourrait en effet, dans un chemin si glissant, nous préserver de quelque faux pas, si ce n'est vous seul, ô notre miséricordieux Rédempteur ? Vous avez conquis le monde, et vous pouvez régner en nous sans rival par l'empire de votre grâce. Ah ! répandez dans mon âme ces consolations, ces délices spirituelles, infiniment supérieures à tout ce qui, sur la terre, est si puissant pour nous séduire. Priez donc pour obtenir cette faveur, car la grâce ne s'accorde qu'à la prière. Un pauvre, qui ne peut ou ne sait point subvenir à des besoins sans cesse renaissants, n'a d'autre ressource que celle d'im-

¹ Dr. Coombs. — ² Ps. xxvi, 2 ; cxviii, 57.

plorer l'assistance du riche. Telle est notre situation dans les besoins spirituels de notre âme. Est-il surprenant, après cela, que Jésus-Christ et les apôtres nous aient commandé de prier sans cesse ? Si ce précepte n'existait pas, notre faiblesse, notre fragilité, devraient toutes seules nous suggérer cette pratique ; mais, hélas ! nous ne connaissons presque jamais nos besoins, bien qu'ils soient urgents, immenses, innombrables.

Que nos forces corporelles éprouvent quelque affaiblissement, nous l'apercevons aussitôt ; la moindre douleur de tête, l'oppression la plus légère, nous font à l'instant recourir aux médecins et aux remèdes qu'ils prescrivent. Il n'en est pas ainsi pour notre âme. Souvent nos forces spirituelles sont presque entièrement épuisées, avant que nous connaissions l'étendue, l'existence même du mal. Nous attribuons à un premier mouvement, nous regardons comme une négligence insignifiante, ou comme une faiblesse excusable, ce qui, trop fréquemment, est l'effet d'une passion qui nous domine, ou de la corruption qui infecte déjà notre cœur. Il peut arriver que nous aimions le monde et toutes ses vanités, alors même que nous croyons n'avoir pour ses jouissances et pour lui que des pensées passagères, des désirs fugitifs et superficiels. Qui pourrait

discerner exactement et avec certitude les impressions imperceptibles que fait l'amour du monde sur une âme exposée chaque jour aux séductions du monde même? Qui pourrait assurer cette âme que si elle est « soumise à la vanité, » comme parle saint Paul, c'est par nécessité et non volontairement, avec répugnance et non par inclination? Que faire dans cette incertitude terrible? Une seule chose : s'écrier, à l'exemple des disciples battus par la tempête : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. ' »

Il me semble qu'une personne obligée de vivre au milieu des séductions du monde, mille fois plus dangereuses pour son salut que ne pourraient l'être pour sa vie toutes les fureurs de la mer, trouvera dans la formule suivante une prière analogue à ses besoins : « Mon Dieu et mon aimable Sauveur; détournez mes regards des vains objets qui les attirent; daignez les arrêter sur vous seul, le bien suprême, la beauté infléchissable et éternelle. Pénétrez mon être des sentiments que doit inspirer la vue de vos ineffables perfections. Mais ne bornez pas l'effet de votre miséricorde à me préserver une seule fois de l'illusion des objets du monde. Laisée à moi-

¹ Matth., VIII, 25.

même , faible comme je le suis , je rechercherais bientôt ces enivrantes vanités. Faites - moi marcher d'un pas ferme et rapide dans la route de la justice et de la vérité , dans cette route où l'on ne voit et l'on n'entend rien que de charitable et de conforme à vos divins oracles. Ne mettez dans mon esprit que des pensées qui me conduisent à vous , dans mon cœur que cet attrait irrésistible qui fait rechercher « la douceur de vos parfums. » Consacrez mon corps par l'infusion de votre esprit et par la réception de votre chair sacrée dans le sacrement de l'adorable eucharistie , afin que « mon corps et ma chair tressaillent de joie dans le Dieu vivant. » O Jésus , l'immortel ami des âmes , faites , par votre grâce et par la vertu des sacrements , que je devienne votre temple , votre enfant , l'un de vos membres , la chair de votre chair , l'os de vos os ; faites que , participant en quelque sorte à votre divinité , je n'aie jamais d'autres sentiments , d'autres affections que les vôtres. S'il n'entre pas dans les desseins impénétrables de votre providence que je sois exempte de tentations , ne permettez pas du moins que j'y succombe. Triomphiez en moi des assauts du démon , comme vous en triomphâtes en vous-même , lorsqu'il eut l'audace impie et la témérité de vous tenter. Quand

cet odieux séducteur m'inspirera des pensées de curiosité, de sensualité, de vaine gloire, fortifiez-moi contre son pouvoir, découvrez-moi ses ruses, afin que je demeure inébranlable, comme vous le fûtes au désert. S'il m'offrait la possession de tous les honneurs, de tous les biens de la terre, pourvu que je voulusse l'adorer, détournez mes yeux afin qu'ils ne voient pas la vanité, rendez-moi sensible l'illusion de ses trompeuses promesses, et gravez dans mon cœur en caractères ineffaçables, cette divine parole qui suffit pour le chasser loin de vous couvert de honte : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. ¹ »

V.

De l'oraison mentale. — Quelle méthode il y faut suivre.

Après votre prière vocale du matin, faites une demi-heure ou vingt minutes de méditation. C'est là le moment où l'on a l'esprit plus libre des distractions qui naissent des affaires domestiques dont on doit s'occuper, et où le cœur est mieux

¹ Matth., iv, 9.

disposé à recevoir les pieuses impressions de l'Esprit saint.

Pour la méthode à suivre dans l'oraison mentale et la manière de s'y préparer, je vous renvoie à *l'Introduction à la vie dévote*. Vous trouverez dans cet excellent livre les règles les plus sûres, et je ne puis que vous conseiller de vous diriger d'après elles. Gardez-vous, je vous prie, de faire de la méditation une étude laborieuse, une tâche pénible ; mais ne donnez pas non plus un libre cours à toutes les pensées pieuses qui peuvent se présenter à votre esprit pendant cet exercice. Il faut en général se renfermer dans les idées qui appartiennent au sujet particulier sur lequel on s'est proposé de méditer. Ne vous attachez pas tellement à une méthode, que vous ayez du trouble et de l'inquiétude quand vous n'en pouvez pas suivre les règles. Cette remarque est de saint François de Sales : « Quoique, à parler en général, dit-il, les considérations doivent précéder les affections et les résolutions, néanmoins, lorsque l'Esprit saint donne les affections avant les considérations, ne vous occupez plus des considérations : elles n'ont d'autre but que de faire naître les affections. Quand les affections s'offrent d'elles-mêmes, il faut les recevoir, soit qu'elles se présentent avant ou après les considé-

rations. Et si j'ai mis les affections après les considérations, je ne l'ai fait que pour distinguer les parties de l'oraison avec plus de clarté. Il est de règle générale de ne gêner en aucune manière les affections et de leur laisser un libre cours quand elles se présentent. Pour les résolutions, il faut toujours les prendre après les affections, à la fin de l'oraison, avant de conclure. ^a »

Ne vous flattez pas de pouvoir être sans distraction dans votre oraison ; mais souvenez-vous, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que, si elles sont involontaires, les distractions n'offensent pas Dieu et ne font aucun mal à votre âme. Supportées avec patience et dans un esprit d'humilité, elles peuvent être plus utiles pour votre avancement spirituel qu'une ferveur *sensible*, que des transports, des ravissements dans lesquels vous trouveriez peut-être des tentations dangereuses de complaisance en vous-même. L'inattention dans la prière est très répréhensible, et il faut l'éviter avec soin ; mais les égarements indélébiles de l'imagination, ses écarts vagabonds que l'on se croirait heureux de pouvoir arrêter ou prévenir, ne prouvent nullement que l'amour de Dieu n'est pas dominant dans le cœur. Cet amour, base de toute

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.

solide vertu, dépend de la volonté seule, et la volonté ne peut être responsable de distractions qui lui déplaisent. Aussi, tandis que les sens extérieurs de l'épouse sont ensevelis dans un sommeil profond, son cœur veille et brûle d'amour. Un père ne pense pas toujours au fils, objet de sa plus tendre affection; son amour pour ce fils n'est pas à chaque instant un sentiment aperçu, une vue distincte et réfléchie. Mille autres objets peuvent occuper l'attention de cet homme tour à tour; mais ces distractions passagères, ces préoccupations momentanées, en interrompant en lui la perception de l'amour paternel, n'en détruisent pas la réalité. De temps en temps, la pensée de son fils lui revient à l'esprit, il l'aime, il sent qu'il n'a jamais été un seul instant sans l'aimer, bien qu'il ait pu ne pas penser incessamment à lui. Tel est aussi l'effet de notre amour pour notre Père céleste, quand il vient du cœur et qu'il s'appuie sur la foi. Les excursions errantes de l'imagination, les évagations inaperçues de l'esprit peuvent bien empêcher le sentiment de son influence, mais nullement son règne et son opération dans l'homme intérieur dont le cœur est pur, les intentions droites. Notre devoir est de faire un bon usage de nos pensées *libres* en les dirigeant vers le bien-aimé; mais ne nous inquiétons point de celles dont la

présence nous importune. Dieu , qui connaît mieux que nous ce qui est utile à notre avancement dans la perfection , nous donnera dans nos prières un recueillement plus parfait quand cette faveur nous sera nécessaire. En attendant , demeurons en paix , et abandonnons-nous aveuglément , dans nos distractions involontaires , aux desseins que sa sagesse a formés sur nous.

VI.

Causes de l'inefficacité de nos prières. — Une prière bien faite n'est jamais sans effet.

Je vois par votre lettre que la mort de votre estimable amie , malgré toutes les prières faites pour la conservation d'une vie si précieuse à sa jeune famille , vous a jetée dans une désolation extrême et vous trouble ; je vois que vous avez inutilement jusqu'ici repoussé des pensées tristes que cet événement a fait naître dans votre esprit , et qu'en dépit de vos efforts , ces pensées continuent de vous fatiguer. Des doutes sur l'efficacité de la prière vous tourmentent. Nous sommes , dites-vous , rarement assez heureux pour obtenir ce que nous demandons dans la prière.

Je vous répondrai en premier lieu que ces doutes étant involontaires, vous ne devez point vous alarmer de leur importunité. Ce n'est pas, dit saint François de Sales, le *sentiment* qui nous rend coupables, c'est le *consentement*; et puisqu'il n'y a dans vos doutes aucun consentement, il n'y a non plus ni péché ni imperfection. En second lieu, sans faire aucune allusion soit à vous, soit à vos amis, je vous répondrai que si, en général, on retire si peu de fruit de ses prières, c'est parce qu'elles sont défectueuses dans leur objet, ou dans leurs motifs, ou par la tiédeur avec laquelle on implore la bonté miséricordieuse du Seigneur. En nous examinant impartialement nous-mêmes, pourrions-nous affirmer que nous prions avec foi, avec humilité, avec persévérance? Sommes-nous intimement convaincus dans nos prières que c'est au souverain auteur de tout bien que nous nous adressons, et qu'il a la volonté non moins que le pouvoir de nous accorder ce qui peut le plus sûrement nous conduire au bonheur véritable? S'il veut dans nos supplications des motifs purs, de l'assiduité, de la confiance, c'est qu'il est plein de zèle pour notre perfection et qu'il nous aime en père. N'oublions pas que nous pouvons nous unir à Dieu par les affections et les désirs de notre cœur; mais oserions-nous espérer qu'il en-

trât avec nous dans une union intime, si nous ne lui montrions que de l'indifférence et de la froideur?

Les causes les plus ordinaires de l'inefficacité de nos prières se trouvent donc dans le peu de dispositions que nous y apportons, et dans la nature des choses que nous demandons. Dieu nous refuse, parce que l'objet de nos prières serait pernicieux pour notre âme. « Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal; ¹ » et aussi, « parce que souvent nous ne savons pas ce que nous devons demander. ² » « Quand nous sollicitons des choses inutiles, ou qui peuvent devenir un obstacle à notre progrès dans le bien, plus Dieu nous aime, plus il se montre alors inexorable. Il préférerait voir ses enfants baignés dans leurs larmes plutôt que de leur donner, en cédant à leurs aveugles désirs, un poison mortel, au lieu d'une nourriture salubre. Oh ! s'il nous était permis de lever le voile qui nous cache les secrets penchants du cœur humain, combien de fois à la mort d'un jeune homme ou d'une jeune personne, ravis prématurément à la vie, et pour qui des parents, maintenant inconsolables, demandaient une longue existence, nous nous écrie-

¹ S. Jacq., IV, 5. ² — Rom., VIII, 26.

rions avec le Sage : « Il a été enlevé afin que la malice ne changeât par ses pensées, et que la tromperie ne souillât pas son âme. ¹ »

Quand de bonnes dispositions accompagnent nos prières, l'assistance de Dieu ne se fait pas attendre. Que les justes calomniés et persécutés recourent à lui, il ressentent aussitôt l'effet de sa protection toute-puissante. Ils ne sont pas toujours délivrés de l'oppression sous laquelle ils gémissent, ni de la présence de leurs ennemis ; il arrive même quelquefois que leurs souffrances et leurs tribulations s'accroissent, pour ainsi dire, avec la ferveur et la persévérance de leurs prières. Mais souvenons-nous que les secours de la grâce, donnés aux justes sur la terre, consistent principalement dans une force d'âme qui les rend capables de soutenir courageusement les épreuves les plus rudes, ou dans une joie spirituelle, fruit de leur amour pour Dieu, et qui les fait soupirer avec ardeur après les souffrances. « Je suis rempli de consolations et je surabonde de joie dans toutes mes tribulations, ² » disait saint Paul. Saint Louis, roi de France, se vit accablé de malheurs dans ses guerres contre les Infidèles ; mais son courage, sa patience, sa résignation, donnèrent au monde

¹ Sag., iv, 11. — II Cor., vii, 4.

entier et à ses ennemis mêmes un exemple illustre des plus héroïques vertus. Son âme sublime ne perdit pas un seul moment son calme imperturbable, et sa piété s'éleva au plus haut degré de perfection.

On ne peut pas toujours donner de chaque événement une raison satisfaisante, parce que les voies de la divine Providence sont impénétrables à notre intelligence bornée. Nous savons d'ailleurs que l'Évangile ne promet pas des biens temporels à la vertu. On peut néanmoins toujours affirmer que l'homme vertueux est spécialement sous la protection de Dieu. « La prière continuelle du juste a une grande puissance; » car, quoi qu'il puisse lui arriver, il triomphera des tentations, il échappera aux dangers, il souffrira ses maux avec résignation. « La prière, dit saint Bernard, est à peine ébauchée sur nos lèvres, que déjà elle est écrite dans le livre de vie. » Dieu tient abaissé sur nous un regard de compassion, son cœur est rempli pour tous d'une paternelle indulgence, et il accueille avec bonté nos supplications. Quand donc nous prions, nous avons l'assurance d'obtenir ce que nous demandons, ou ce qui est le plus avantageux pour notre salut, bien que nous ne le demanderions pas. Ainsi nos prières ne sont jamais sans effet; quand, par ignorance, nous adressons

à Dieu des vœux dont l'objet serait inutile ou dangereux pour notre âme , au lieu de les exaucer, il nous accorde ce que nous devrions solliciter, si mieux nous connaissions nos besoins.

VII.

De la lecture spirituelle. — De l'examen de conscience à la fin du jour.

Outre la méditation du matin , je vous recommande de consacrer une demi-heure en secret, si vous le voulez, à une lecture pieuse avant le repas du soir. Employez pour votre avancement dans la vertu et pour embellir votre âme, une partie du temps que les femmes du monde, poussées par l'esprit de vanité, passent à satisfaire leur amour de la parure, et vous aurez assez de loisir pour vaquer à cette utile et sainte pratique. Dans le cas où cela vous serait impossible, suppléez-y par de courtes et fréquentes aspirations vers Dieu. De cette sorte, votre union avec lui ne sera point interrompue.

Ne renvoyez jamais par répugnance , ou sous quelques vains prétextes, vos prières ou votre

lecture à un autre temps. Joignez à cette exactitude tous vos efforts pour vous y préparer, éloignez de votre souvenir les intérêts de la terre, excitez dans votre cœur des sentiments de dévotion. « Avant la prière, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu. ¹ » Cette préparation consiste principalement à se mettre en la présence de Dieu, à se pénétrer de cette pensée que c'est avec son créateur, son rédempteur et son juge que l'on va s'entretenir, dans le dessein de lui rendre le culte qu'il exige, et de lui recommander les intérêts éternels de notre âme. Devant une majesté si imposante, devant une puissance si haute et tant de perfections, n'est-il pas juste de se tenir profondément attentif et recueilli? de s'animer des sentiments les plus vifs d'humilité, de reconnaissance, de confiance et d'amour? Serait-il excusable, celui qui, au risque de se priver des communications divines et des inspirations de l'Esprit saint, négligerait de mettre son âme dans cet état de dégagement, de soumission et de paix?

Quand, à la fin d'une méditation ou d'une lecture pieuse, vous sentez vivement vos innombrables misères et la profondeur de votre néant;

¹ Eccl., XVIII, 25.

quand une plus grande confiance en Dieu remplit votre cœur ; quand vous êtes animée d'un zèle plus grand pour corriger vos défauts, d'une charité plus sincère et plus patiente à l'égard du prochain , vous fût-il impossible de dire comment vous y avez passé votre temps , regardez comme certain qu'il a été utilement employé.

Dans la prière du soir , examinez votre conscience. Rappelez brièvement à votre souvenir les différentes occurrences du jour , et entrez avec vous-même dans un compte exact de vos œuvres. Demandez humblement à Dieu pardon des fautes et des imperfections dont vous vous reconnaissez coupable , et prenez une résolution forte d'en éviter le retour désormais. La fidélité à cet examen journalier a des résultats heureux ; elle excite la vigilance , elle empêche des rechutes , répare des fautes , et acquitte en partie les dettes que l'on contracte chaque jour envers la justice divine. De plus , en remettant sans cesse devant les yeux de celui qui s'y livre , sa faiblesse extrême et la nécessité de la grâce pour le salut , l'examen de conscience devient un moyen puissant pour l'aider à se soutenir dans le bien et accélérer ses progrès dans les vertus de son état.

En allant prendre votre repos , faites sur vous le signe de la croix , et dites , au moins intérieure-


rement : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, puissé-je m'endormir et m'éveiller toujours dans votre saint amour ! »





LETTRE XXII^e.

SUR L'ASSISTANCE AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.
SUR LE JEUNE ET L'ABSTINENCE.



I.

Présence réelle. — Motifs pour assister souvent à la messe :
elle est un sacrifice d'adoration et de propitiation.

Sorti du sein de son Père et venu dans le monde pour être la rédemption du genre humain, Jésus - Christ notre Sauveur, vrai Dieu et vrai homme, a voulu continuer de résider parmi nous, afin d'y remplir les fonctions de son divin sacerdoce, même après avoir quitté cette terre pour retourner à son Père, en s'élevant par sa toute-puissance au plus haut des cieux d'où il était descendu.

C'est dans l'Eucharistie qu'il accomplit cet ineffable dessein de son amour pour nous. La terre jouit de sa présence *sensible* et fut témoin de l'exercice *visible* de son ministère, depuis le jour de sa naissance selon la chair jusqu'à celui de son ascension glorieuse. Mais, quoique désormais inaccessibles à nos sens, cette auguste présence et ce divin ministère n'en seront pas moins perpétués réellement parmi nous, jusqu'à la consommation des siècles.

Jésus-Christ, sous les voiles mystérieux dont il s'enveloppe dans l'Eucharistie, est aussi véritablement présent à nous qu'il l'était aux apôtres, lorsqu'après sa résurrection il leur apparaissait, leur parlait, leur montrait les cicatrices de ses plaies, mangeait avec eux, et qu'avant de monter au ciel, il les bénit en disant : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à observer tout ce que je vous ai recommandé. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. ¹ » C'est son ardente charité pour nous qui la fait habiter ainsi dans nos tabernacles.

¹ Matth., xxviii, 19, 20.

A la voix de ses ministres, il s'immole en victime de propitiation pour nos péchés; chaque jour il reproduit son corps sacré, il verse son sang précieux, il subit mystiquement la mort en notre faveur. Dans tous les lieux de la terre, à toute heure, Jésus-Christ, par le ministère des prêtres, s'offre sur nos autels d'une manière non sanglante, comme il le fit d'une manière sanglante sur la croix. C'est le même prêtre, la même victime qu'au Calvaire, c'est Jésus-Christ; il n'y a de différence que dans la manière de l'immolation. Ce très miséricordieux Sauveur accomplit, dans l'adorable Eucharistie, cette promesse qu'il fit à ses apôtres : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous. ¹ »

Telle est la doctrine de l'Église catholique. Convaincues de cette vérité, les âmes pieuses, dans tous les siècles, ont regardé l'assistance à la messe, indépendamment de tout précepte ecclésiastique, comme un de leurs plus indispensables devoirs, ^a non-seulement le dimanche et les jours de fêtes obligées, mais encore les autres jours, quand cette assistance ne cause ni dommage

¹ S. Jean, XIV, 18. — ^a Il ne faut pas prendre ces expressions dans le sens rigoureux; il s'agit là d'un de ces devoirs dont l'omission n'est point par elle-même un péché.

(Note du Traducteur.)

réel, ni inconvénient véritable. Soyez fidèle à cette pratique de dévotion, je vous y exhorte; l'oblation des divins mystères est l'acte le plus essentiel de la religion, le plus fécond pour nous, si nous le voulons, en fruits précieux dans l'ordre du salut. Ceux qui, sous des prétextes frivoles, se dispensent d'assister à la sainte messe, doivent, hélas! avoir des idées bien imparfaites, bien superficielles de la doctrine catholique, et il faut qu'ils n'aient jamais bien compris quels sont les caractères de la solide et vraie piété. S'ils pensaient que dans l'oblation du saint sacrifice de la messe, le Verbe éternel, le Fils unique de Dieu descend sur nos autels, que les habitants de la Jérusalem céleste, incapables de soutenir l'éclat éblouissant de la Divinité là présente, se voilent la face et chantent avec des transports extatiques : « Gloire au Dieu très haut ! gloire à l'Agneau sans tache ; » si nous faisons toujours, même faiblement, cette réflexion, que, pour suppléer à l'inefficacité et à l'indignité de nos offrandes et de nos adorations, Jésus-Christ, Dieu et homme, s'offre lui-même par nos mains, afin que l'hommage qu'il rend à son Père céleste puisse être vraiment notre action, notre hommage, notre adoration, et que notre culte devienne, par cette ineffable union, digne de Dieu et méritoire pour nous : quels ne

seraient pas alors leurs sentiments et les nôtres !

Dans le saint sacrifice de la messe , ce n'est plus une créature faible et mortelle qui adore le Créateur , le conservateur de son être ; c'est un Dieu-Homme qui rend hommage au Dieu de l'éternité ; c'est le chef invisible de l'Église qui , uni avec ses membres d'une manière intime et bien plus étroite que notre intelligence ne peut le comprendre , se prosterne avec eux devant la divine majesté ; c'est celui « qui seul est digne de recevoir la puissance et la divinité , et la sagesse , et la force , et l'honneur , et la gloire , et la bénédiction pour toujours et à jamais , ¹ » c'est lui qui , par un miracle de son amour , constamment renouvelé , daigne s'offrir , s'immoler pour les hommes et avec eux , et par là leur donner droit de dire avec le roi-prophète : « Votre règne est de tous les temps , votre empire s'étend de génération en génération. Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles , il est saint dans toutes ses œuvres. ² » En un mot , si nous pensions que , par l'oblation du sacrifice eucharistique , les mérites infinis de notre Rédempteur crucifié sont appliqués à nos âmes , et qu'ainsi , en négligeant d'y assister , nous nous privons du moyen le plus

¹ Apoc., v, 12. — ² Ps. CXLIV, 15.

efficace pour guérir nos *plaies* spirituelles : non , nous ne nous rendrions pas coupables d'une pareille négligence.

Dans le saint sacrifice de la messe , Jésus-Christ s'immole tous les jours , non-seulement pour offrir à l'Être des êtres , au souverain Seigneur de toutes choses , un hommage digne de son infinie majesté ; il le fait de plus pour la réconciliation des pécheurs et pour les besoins de tous les hommes. Nous pouvons dire devant l'autel ce que nous aurions pu dire au pied de la croix : « Si quelqu'un pèche , nous avons un avocat auprès du Père , Jésus-Christ le juste , et il est la victime de propitiation pour nos péchés , et non-seulement pour les nôtres , mais aussi pour ceux du monde entier. ' Ainsi , quand nous assistons au saint sacrifice de la messe avec une foi vive , une espérance ferme , une charité ardente , une crainte filiale , une humilité sincère , un respect profond , une contrition vraie , une résolution non équivoque de nous amender , « nous obtenons miséricorde , nous trouvons le secours de la grâce dans nos besoins. ² » En effet , dit le concile de Trente , Dieu est apaisé par l'oblation de ce sacrifice ; il fait don de l'esprit de pénitence à ceux qui sont présents et animés

¹ Saint Jean , II, 1. — ² Hébr., IV, 16.

des dispositions convenables , et leur pardonne les péchés, les crimes mêmes les plus horribles. ¹ » O mon tendre et miséricordieux Seigneur! vous connaissez le nombre des âmes que vous avez retirées par ce moyen des voies du mal. Que d'enfants dénaturés, qui vous avaient presque entièrement renoncé et abandonné par l'irrégularité, le dérèglement de leur conduite, n'avez-vous pas, par l'influence de la grâce eucharistique, changés en pénitents sincères qui se sont écriés, dans l'amertume de leurs regrets : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant; traitez-moi comme un des mercenaires qui vous servent. ³ » Que de criminels se sont retirés de ce nouveau Calvaire, en se frappant la poitrine, et en implorant votre divine miséricorde! Que de lépreux, après y avoir instamment demandé votre assistance, pressés intérieurement d'aller se montrer aux prêtres, ont suivi cette impulsion, et se sont vus guéris de leur hideuse maladie!

Lorsque les ministres de l'Eglise pressent les gens du monde de quitter leurs voies tortueuses

¹ Hujus quippe oblatione pacatus Dominus, gratiam ad donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit. (Conc. Trid., sess. xxii, c. 2.)

² Luc, xv, 19.

et leur coupable vie, les pécheurs allèguent, pour s'excuser, le danger des occasions, la violence des combats qu'il leur faudrait livrer, l'empire de leurs passions, l'entraînement puissant de leurs longues habitudes; ils reconnaissent qu'ils ont tort, mais ils ajoutent que le mal est sans remède, et qu'en dépit de tous leurs efforts, ils sont emportés par un torrent auquel ils ne peuvent résister. Mais pourquoi sont-ils si faibles? pourquoi si dépourvus de secours? c'est parce qu'ils négligent de faire usage de la ressource qu'ils ont sous la main. S'ils succombent encore sous le poids de leurs chaînes, c'est qu'ils ne s'appuient point sur le bras de celui qui pourrait les soutenir. Qu'ils aillent se prosterner aux pieds de notre Rédempteur présent sur nos autels; qu'ils lui expriment un vif désir de recouvrer ses faveurs; qu'ils implorent sa protection, en disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous : » nul doute qu'il n'écoute alors leurs humbles supplications, que la dureté de leurs cœurs ne s'amolisse, que la violence de leurs passions ne se calme, que leurs fers ne se brisent; nul doute qu'il ne leur donne, par la voie de cet adorable sacrifice, les moyens de conversion qu'il tient en réserve dans son infinie miséricorde, et qu'à la fin ces pécheurs ne se réconcilient avec leur Dieu

offensé ; nul doute qu'ils ne retrouvent alors la liberté, la paix, la joie, la vie spirituelle qu'ils avaient perdues en suivant leurs inclinations corrompues. Ne croyez pas cependant que le sacrifice de la messe soit, à proprement parler, le moyen direct dont Dieu fasse usage pour nous justifier. Il n'en est point ainsi. Cet adorable sacrifice ne justifie pas immédiatement, comme le baptême et l'absolution sacramentelle, mais il obtient le don du repentir, avec lequel le pécheur se dispose au sacrement de pénitence, dont la réception sainte lui apporte le pardon de ses iniquités.

II.

Dans quel sens la messe est un sacrifice de propitiation, utile même aux justes décédés.

On entendrait bien mal la doctrine du concile de Trente, si l'on prétendait qu'il suffit d'assister au saint sacrifice de la messe, pour recouvrer la grâce sanctifiante, quand on a eu le malheur de la perdre par le péché mortel. L'utilité qui nous revient de cette assistance, lorsque nous y portons la foi et les autres dispositions nécessai-

res, est, indépendamment du sacrement de pénitence, la rémission des péchés véniels et différentes autres grâces. Pour les péchés mortels, ils ne peuvent être remis que par le sacrement de pénitence. Souvenez-vous toujours que le seul effet que nous retirons de notre assistance à la messe, relativement à cette sorte de péchés, c'est d'apaiser la colère de Dieu, de le porter à nous accorder les dispositions requises pour recevoir utilement le sacrement de la réconciliation, qui seul, on ne peut l'inculquer trop fortement, opère par lui-même notre justification. C'est dans ce sens que nous disons que le sacrifice de la messe est propitiatoire pour les vivants.

« C'est en présence de nos autels que nous remplissons le plus méritoire et le plus noble de nos devoirs. L'œuvre qui donne le plus de dignité à notre nature et qui nous élève à une ressemblance plus parfaite avec la Divinité, c'est la bienfaisance. Or, en offrant la victime sans tache, nous nous occupons efficacement des intérêts de nos frères. Là, nous plaidons leur cause devant le trône de Dieu. Sans le secours du saint sacrifice, nous aurions toute raison de craindre que la multitude de nos crimes n'empêchât l'effet de nos prières. Unis à Jésus-Christ dans ce mystère, nous pouvons prier sans aucune appréhension ; nous savons que

celui dans lequel le Seigneur a mis ses complaisances intercède continuellement pour nous. Si les mérites de Jésus-Christ n'y étaient pas appliqués aux âmes, nous pourrions craindre encore que les iniquités de ceux pour qui nos cœurs s'intéressent ne détournent le cours des grâces célestes; mais dans l'auguste sacrifice, le souverain prêtre de nos âmes assure le succès de nos supplications pour eux. Son sang, qui éleva sur la croix une voix suppliante pour demander le salut de ceux qui le répandirent, peut obtenir de même ici le salut de ses profanateurs. ¹ »

Ce n'est pas seulement pour les péchés et les autres besoins des fidèles vivants que cet adorable sacrifice est offert; conformément à une tradition qui remonte jusqu'aux temps apostoliques, on l'offre aussi pour les morts, sortis de ce monde non entièrement purifiés. Les mérites du Rédempteur sont appliqués aux âmes des fidèles, morts avec son amour, mais décédés encore comptables à sa justice des imperfections non corrigées par eux, et des dettes qu'ils n'avaient point pleinement acquittées au moment de leur mort. Faisons donc pour ceux qui nous ont précédés ce que nous désirerons que l'on fasse pour nous un jour. Toutes

¹ Sermons d'Archer.

les fois que nous assistons au divin sacrifice de la messe, souvenons-nous de nos parents, de nos amis, de nos bienfaiteurs. S'ils sont encore dans la souffrance, c'est peut-être à cause de nous; ils satisfont peut-être pour l'excès de l'amour qu'ils nous portèrent. Ils nous demandent maintenant avec ardeur des preuves réelles de notre amitié et de notre intérêt pour leur bonheur. Du milieu des flammes où ils sont enchaînés, ils nous crient : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous, du moins, mes amis, parce que la main du Seigneur m'a touché. ⁴ » Hâtons-nous de leur procurer le repos, puisque Dieu, dans son infinie bonté, nous a donné le moyen d'accomplir ce devoir de charité et de reconnaissance. Aussi souvent que nous sommes présents à la célébration des mystères augustes et terribles, supplions le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, d'abréger pour eux le temps de l'expiation, d'annuler leurs dettes et d'effacer, en l'attachant à la croix, l'acte de la sentence portée contre eux, de pardonner leurs péchés et de les admettre enfin dans son royaume céleste. Désirons que les ministres de l'Église multiplient, en leur faveur, les oblations sacrées. Nous les aiderons ainsi à devenir citoyens

⁴ Job, xix, 21.

du ciel, où, en retour de nos charitables prières, ils se feront nos intercesseurs, nos protecteurs auprès de Dieu.

III.

Suite des motifs d'assister fréquemment à la messe : c'est un sacrifice d'actions de grâces ; — C'est un sacrifice tout-puissant pour obtenir les dons du Seigneur.

Le sacrifice de la messe est eucharistique, c'est-à-dire offert pour remercier Dieu de ses bienfaits. Un Dieu qui répand sans cesse sur ses créatures les plus abondantes bénédictions, a droit incontestablement à des actions de grâces continuelles. Convaincus de cette vérité, non moins que de leur impuissance à égaler aux sentiments qui les animait l'expression de la gratitude et de l'adoration dues au souverain maître de l'univers, les saints les plus favorisés des inspirations d'en haut, pour suppléer en quelque sorte à l'insuffisance et à l'indignité de leurs actions de grâces, conjuraient tous les êtres de le louer et de le remercier avec eux. Ainsi Daniel, dans un admirable cantique : « Que toutes les œuvres du Seigneur,

s'écriait-il, le bénissent.¹ O vous toutes merveilles du Seigneur, et vous tous esprits de Dieu; vous enfants des hommes; vous étoiles du ciel; vous saisons de l'année; vous lumière et vous ténèbres; vous éclairs et vous nuages; vous baleines, avec tout ce qui se meut dans les eaux; vous tous oiseaux des airs, et vous bêtes sauvages ou privées, louez et exaltez le Seigneur au-dessus de toutes choses et à jamais; rendez grâces au Seigneur, parce qu'il est bon et parce que sa miséricorde s'étend dans la suite de tous les siècles.¹ » Plus heureux que si nous pouvions disposer des éléments et emprunter la voix des habitants du ciel, nous avons dans le sacrifice de la messe une oblation qui les surpasse tous en dignité et en pouvoir. Sur nos autels, le Fils de Dieu répète en notre nom comme en son nom ce qu'il disait aux jours de sa vie mortelle : » O Dieu! je vous rends grâces. » Quelle abondante, quelle inappréciable ressource dans notre extrême indigence! C'est là une fontaine où il nous est donné de puiser à toute heure des actions de grâces que Dieu agrée toujours. Nous ne pourrons jamais, ô Seigneur! connaître assez votre infinie bonté pour nous; nos prières, nos supplications, nos hom-

¹ Dan., III.

mages, nos adorations sont indignes de vous être présentés; mais dans le sacrifice de la messe, nous vous offrons votre divin Fils : dès lors l'expression de notre gratitude, nos actions de grâces ne sont plus celles d'un être faible, imparfait, mais celles d'un Dieu, et elles égalent l'immensité de vos bienfaits.

Le moment le plus favorable pour entrer heureusement en négociation, si je l'ose dire, avec notre souverain bienfaiteur, et pour lui présenter nos désirs, nos besoins et ceux de nos amis, est le moment même du sacrifice de la messe. « Jésus-Christ, le juste, qui est notre avocat auprès de son Père, lui ayant offert avec un grand cri et avec larmes, dans les jours de sa vie mortelle, ses prières et ses supplications,... fut écouté à cause du respect qui lui était dû. ¹ » Maintenant que cet adorable Sauveur, ressuscité d'entre les morts et assis à la droite de son Père, maintenant que, notre victime et notre pontife à la fois, cet adorable Sauveur, renouvelle sur nos autels, d'une manière non sanglante, le même sacrifice qu'il offrit sur la croix par l'effusion de son sang, pourrions-nous douter un seul instant qu'il intercède pour nous puissamment et qu'il nous

¹ Héb., v, 7.

accorde, « en se donnant lui-même, toutes les autres choses ? ⁴ »

Approchons-nous de Jésus-Christ avec confiance dans le sacrement de son amour ; ne demeurons pas dans notre pauvreté quand il nous est si facile de nous enrichir. Venez, m'écrierais-je, si je pouvais être entendu du monde entier, venez, vous qui, en punition du péché de nos premiers parents, êtes condamnés à manger votre pain à la sueur de votre front, venez offrir la victime de notre salut, afin d'obtenir du Seigneur qu'il daigne bénir vos travaux, fertiliser vos champs et conserver vos moissons ; venez, vous que la mort d'un père, d'un époux, d'un protecteur, ou quelque revers de fortune a plongé dans une extrême misère, venez vous jeter dans les bras paternels du Dieu sauveur qui, pour être en tout semblable à ses frères, a voulu souffrir, être tenté et passer par les épreuves les plus dures. De nos tabernacles où il réside, il se proclame hautement le défenseur de la veuve, le père des orphelins, la ressource de l'abandonné, le soutien des faibles, le refuge de tous les infortunés. Venez vous, mères affligées, qui tremblez pour la vie ou pour le salut d'un enfant chéri, venez, vos larmes ne sont point dignes

⁴ Rom., VIII, 54.

de blâme ; mais voulez-vous en tarir la source ou en adoucir l'amertume , répandez-les aux pieds de Jésus-Christ ; souvenez-vous que , touché d'une tendre compassion pour la douleur de la veuve de Naïm , il rendit son fils à la vie. Celui qui vous invite à venir à lui peut vous aider et vous consoler , parce que sa puissance est infinie , et pourriez-vous douter qu'il le veuille ? Sa bonté , sa miséricorde ne sont-elles pas sans bornes ? ne vous adresse-t-il pas ces aimables paroles : « Venez à moi , vous tous qui êtes dans la peine et sous le poids de l'affliction , et je vous soulagerai ? ¹ » Mais portez au sanctuaire le sentiment de la résignation et de la conformité à la volonté de Dieu , dont il nous a donné un si éclatant exemple au jardin des Oliviers , alors qu'il disait : « Mon Père , si vous le voulez , éloignez de moi ce calice ; cependant soit faite votre volonté , non la mienne. ² » S'il vous accorde vos demandes , bénissez-le ; s'il paraît sourd à vos supplications , soumettez-vous à ses inscrutables desseins sur vous ; il connaît mieux que vous quels sont vos vrais intérêts ; souvent c'est sa bonté et son amour qui déterminent ses refus. C'est à son amour qu'est dû ce délaissement apparent qui cause si fréquemment

¹ Math., xi , 28. — ² Luc , xxii , 42.

vos plaintes et vos murmures. Si vous pouviez pénétrer les secrets de sa providence, vous avoueriez qu'ils méritent de votre part les plus vifs sentiments de reconnaissance. Sur toutes choses, n'oubliez jamais ce précepte : « Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice. ¹ » Demandez donc préférablement aux biens temporels les grâces dont vous avez besoin pour opérer votre salut; demandez un accroissement de foi, d'espérance, de charité, une fidélité constante dans l'accomplissement des commandements de Dieu, le courage de résister aux tentations, la patience dans l'adversité, l'humilité quand tout vous prospère, et cette persévérance constante dans vos bonnes résolutions, dans la pratique de la vertu, qui seule peut vous assurer une couronne impérissable. Vous pouvez après cela prier pour obtenir les choses de ce monde, mais en renfermant vos désirs dans les bornes désignées par ces paroles du Sage : « Ne me donnez ni la pauvreté ni la richesse; donnez-moi seulement le nécessaire à la vie. ² » Alors vous ne sortirez jamais de nos églises ni d'une messe sans vous sentir animée d'une force surnaturelle et plus capable de résister aux dangers de la bonne ou de la mauvaise fortune.

¹ Matth., v, 55. — ² Prov., xxx, 8.

Telles sont les importantes considérations qui engagent les chrétiens désireux de leur salut à assister, aussi souvent qu'ils le peuvent, au saint sacrifice de la messe.

Quand vous y assistez vous-même, que votre modestie, que votre recueillement extérieur, soient l'expression des sentiments de votre piété. Je ne dirai point que vous devez rejeter toutes les pensées capables de vous distraire, éviter soigneusement de laisser errer vos regards sur les objets qui vous environnent, vous interdire toute conversation dans le lieu saint, durant la célébration des saints mystères. « Vénérez mon sanctuaire ; je suis le Seigneur. ¹ Ma maison sera nommée la maison de la prière. ² » Je n'insisterai pas sur ce sujet. Je connais trop bien votre piété pour supposer un seul instant que votre conduite à l'église puisse n'être pas toujours d'une édification parfaite.

¹ Lév., xxvi, 2. — ² Matth., xxi, 13.

VI.

De l'assistance à la messe, le dimanche et les fêtes d'obligation, dans l'église paroissiale. — Comment y suppléer, quand on est empêché de le faire. — Quelles prières on peut réciter à la messe.

Les protestants, qui ne se croient pas strictement obligés de se rendre dans les lieux destinés au culte public lorsque ce devoir les incommode, s'en dispensent aisément; ils s'imaginent accomplir le précepte de sanctifier le jour du Seigneur, quand ils s'abstiennent des œuvres serviles, et qu'ils lisent dans leurs maisons quelques chapitres de la Bible ou quelques livres pieux. L'Église catholique est plus exigeante à l'égard de ses enfants; elle leur commande positivement d'assister au saint sacrifice de la messe les dimanches et les fêtes d'obligation. L'impossibilité absolue, ou des empêchements réels et légitimes peuvent seuls les dispenser d'obéir à cette ordonnance de l'Église. De plus, il ne faut pas croire qu'il suffise, pour obéir à cette loi, d'entendre habituellement une basse messe, et qu'il soit permis d'employer le

reste du jour selon son bon plaisir ou son caprice. Non certainement, une demi-heure dans tout un jour, donnée aux exercices de la piété, bien qu'avec une ardente ferveur, ne peut être regardée comme la sanctification du jour du Seigneur. Aussi tous les vrais catholiques se font-ils un devoir d'assister, après midi comme le matin, à l'office entier de leurs églises respectives, et quand des obstacles invincibles les empêchent, ils se croient obligés d'y suppléer en particulier par des lectures spirituelles et des méditations pieuses.

Quoique vous ayez une chapelle domestique, cet avantage ne vous dispense point d'aller à l'église de la congrégation ^a à laquelle vous appartenez. L'édification que vous devez à vos voisins et à vos fermiers vous en fait une obligation. Le lieu sacré duquel vos frères catholiques dépendent doit vous être cher particulièrement, et vous ne pouvez vous en absenter sans des raisons solides. Considérez-le comme celui que Dieu a choisi lui-même pour être une maison de sacrifice, et où ses yeux seront ouverts, ses oreilles attentives aux vœux de celui qui y viendra prier. ¹ On retire d'ailleurs les avantages les plus précieux des prières faites dans l'assemblée des fidèles. Nos

^a Paroisse. — ¹ II Cor., VII, 12, 15.

demandes, nos supplications personnelles ont plus de pouvoir auprès de Dieu, quand elles sont unies à celles de nos frères chrétiens; car « là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, dit Jésus-Christ, je suis au milieu d'eux. ¹ » Dieu a aussi attaché une grâce spéciale aux instructions du pasteur. Ses discours peuvent n'être pas remarquables par l'élégance de la composition, la correction du style, les agréments de l'élocution; mais prononcés dans un lieu sacré, au temps marqué par l'Église, précédés et suivis de la pompe des cérémonies, adressés à ceux que le Dieu tout-puissant a confiés à ses soins, ils pénètrent doucement dans les cœurs des auditeurs et y laissent, quoique simples et sans art, une impression plus salubre, plus durable, que celle qu'y eussent produite les fleurs, le pathétique d'une éloquence tout humaine.

Il peut arriver que vous ne puissiez pas entendre la messe le dimanche, parce que vous serez en voyage, ou trop éloignée d'une église ou d'une chapelle catholique. Dans ce cas, retirez-vous le matin dans votre chambre, à l'heure à peu près où l'on célèbre les divins offices dans la chapelle de la congrégation la plus rapprochée

¹ Matth., XVIII, 20.

du lieu de votre résidence actuelle; demandez à Dieu la grâce de remplir avec un recueillement fervent le devoir religieux que vous allez commencer; et là, à genoux devant votre crucifix, unissez, avec toute la dévotion dont vous êtes capable, votre cœur, votre âme tout entière au saint sacrifice de la messe qui s'offre en ce moment, et lisez dans cette disposition les mêmes prières que vous eussiez récitées présente à l'église. Comportez-vous de même après midi. Renfermée dans un lieu solitaire, à l'abri des distractions extérieures et des interruptions, récitez vêpres et complies, et faites une lecture pieuse ou une méditation plus longue qu'un autre jour de la semaine. Il serait bien utile, si cette pratique vous était possible, de rassembler alors vos domestiques catholiques et de faire ces pieux exercices avec eux. Je vous engage surtout à leur lire quelques instructions familières, appropriées à leur capacité, sur les devoirs du chrétien. Je vous exhorte aussi, dans leur intérêt particulier, à ne pas donner de grands repas le dimanche, afin de leur laisser le temps d'aller à l'église et de s'occuper pieusement chez vous. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne leur permettre aucune œuvre servile : je ne crains pas que la loi divine, qui défend ces œu-

œuvres , soit jamais violée dans votre maison.

Je ne vous impose pas de formule particulière de prières pour entendre la messe. Les méthodes que l'on trouve dans tous les livres de dévotion sont toutes également bonnes , et peuvent être suivies avec une égale utilité. Vous êtes donc parfaitement libre de choisir celle qui va le mieux à votre manière de sentir , celle dans laquelle l'expérience vous a fait trouver plus de moyens pour arrêter les égarements de votre imagination , fixer vos pensées , exciter dans votre cœur les sentiments de foi , d'humilité , d'amour , de componction que demandent l'infinie majesté , la sainteté sans tache , les souveraines perfections de l'adorable victime qui s'offre en sacrifice. Je désire seulement que vous vous conformiez aux intentions de l'Église , c'est-à-dire que vous entriez dans l'esprit de la solennité de chaque jour ; car l'Église , dans toutes ses fêtes , nous rappelle quelqu'un des mystères sacrés de notre sainte religion , ou fait mémoire de quelque saint en particulier. Dans ce dernier cas , elle veut nous exciter à recourir aux prières des saints , nous encourager à la pratique de la vertu par l'influence de leurs exemples et par l'espérance de partager un jour , si nous marchons sur leurs pas , leur félicité et leur gloire. Les prières introduites ou reçues par l'Église , mu-

nies du sceau de son infaillible autorité et répétées par ses ministres au même moment, dans toutes les parties du monde chrétien, sont dignes assurément de la plus haute vénération. Elles me semblent tirer de leur universalité et de leur uniformité une vertu spéciale qui les fait écouter plus favorablement du souverain Seigneur de toutes choses. Tout se réunit pour leur donner cette efficacité : la médiation toute-puissante du divin rédempteur, l'intercession des saints, les prières des fidèles. Mais en ceci, comme dans tous les autres actes de religion, lorsque l'Église n'a pas déterminé positivement de quelle manière ils doivent être faits, on peut appliquer la maxime de saint Paul : « Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. »¹

V.

De l'obligation du jeûne et de l'abstinence. — De l'esprit de mortification. — Des austérités. — Règles pour la pratique des mortifications extraordinaires.

Observez avec une exacte fidélité l'abstinence et les jeûnes prescrits par les lois de l'Église ca-

¹ II Cor., III, 17.

tholique : l'état de votre santé, une impossibilité réelle sont les seuls motifs légitimes qui puissent vous en dispenser. Soumettez ces motifs à votre confesseur, après avoir consulté votre médecin de bonne foi. L'Évangile nous recommande avec instance de dégager nos cœurs de tous les plaisirs de la vie ; il n'excepte que les amusements purs et innocents qui viennent de la religion et de l'accomplissement de nos devoirs. Saint Paul, parlant de lui-même, dit : « Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude. » Jésus-Christ approuvait le jeûne ; ses disciples, du moins après l'ascension, jeûnaient fréquemment ; tous les monuments de la primitive Église rendent témoignage de la vie mortifiée des premiers chrétiens. L'esprit de mortification est donc un des caractères de la vraie piété. Mais n'embrassons pas arbitrairement la pratique des mortifications corporelles, car leur étendue et leur durée seraient alors, aussi, nécessairement arbitraires. De là, pour les âmes timorées, une large porte ouverte aux scrupules ; elles craindraient toujours d'en avoir fait trop ou trop peu.

Il est dangereux de s'imposer des mortifications particulières de son propre mouvement. L'illusion peut se trouver dans l'exercice des austerités, aussi bien que dans les autres pratiques

de piété. Plus la chair est mortifiée, plus l'esprit est quelquefois plein de vie et porté à la vaine complaisance et à l'orgueil. Une marque certaine qu'une âme, malgré ses austérités, est encore remplie d'elle-même, c'est son obstination à les pratiquer, ou sa mauvaise humeur quand elle se voit forcée de les abandonner. La mortification de la chair ne produit pas toujours la mort de la propre volonté; et pourtant, si l'une n'est pas le résultat de l'autre, il est probable, pour ne pas dire certain, qu'il y a là quelque illusion. Une personne sincèrement mortifiée et morte à elle-même doit être prête à continuer ou à quitter ses mortifications, selon le conseil de son directeur; autrement son ardeur pour les austérités ne pourrait être considérée comme le fruit du renoncement à soi, ni de l'abnégation de la propre volonté, laquelle est toujours une preuve non équivoque de l'opération de l'Esprit saint dans les âmes.

De plus, comme des choses bonnes, utiles même dans un temps, peuvent être dangereuses et nuisibles dans un autre, je ne prendrai point sur moi de vous donner le conseil d'ajouter aux mortifications corporelles, telles que l'abstinence et le jeûne, commandés par l'Église à tous les catholiques, d'autres pénitences extérieures. Votre at-

trait particulier, les circonstances dans lesquelles vous vous trouverez, l'état de votre santé, vos besoins actuels dans l'ordre du salut, et, *dans tous les cas*, la prudence, la discrétion, la décision positive de votre directeur, que vous devez toujours consulter avec une simplicité parfaite avant de rien entreprendre à cet égard, régleront vos déterminations sur ce point. Je me contenterai de vous dire qu'il ne vous est pas permis de faire des mortifications préjudiciables à votre santé, ou incompatibles avec vos devoirs domestiques, ou vos devoirs de société.

Choisir toujours, et en toutes choses, ce qu'il y a de plus mortifiant, serait une grande imprudence. En s'attachant strictement à cette règle, les personnes pieuses auraient bientôt détruit leur santé, ruiné leurs affaires, compromis leur réputation, rendu impossibles les rapports que la religion, aussi bien que la raison, leur fait une loi d'entretenir avec leurs parents, leurs amis, et mis obstacle à l'exécution des bonnes œuvres que la divine Providence peut confier à leur soin. Dans la supposition que des mortifications vous soient permises, je vous donne pour règle invariable de les tenir secrètes, conformément au précepte de Notre-Seigneur : « Quand vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage, afin qu'il ne

paraisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais votre Père qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense. ¹ »

Sans rien faire d'extraordinaire ou de contraire à votre santé, vous rencontrerez chaque jour maintes occasions de pratiquer les mortifications les plus méritoires. N'excéder jamais les règles d'une stricte tempérance dans les repas; se priver, sans être aperçu, d'un mets que l'on préfère, mais qui n'aurait d'autre effet que de flatter la sensualité; ne se permettre dans sa parure aucune recherche vaniteuse; cesser une lecture qui attache; quitter une occupation qui amuse lorsque l'heure avertit de se retirer dans son oratoire pour vaquer à la méditation ordinaire; se lever au temps marqué, malgré les désirs de la nature de prolonger le repos dans son lit; souffrir sans se plaindre et sans impatience, le défaut de soin ou l'inattention d'un serviteur, la mauvaise humeur ou la contradiction d'un mari, le bruit étourdissant des enfants, l'importunité et l'ennui de visites désagréables; une constante égalité d'esprit dans les mécomptes; une résignation sans réserve et calme sous les croix et dans les maladies: dans tout cela, il n'y a rien dont l'orgueil puisse se

¹ Matth., VI, 17, 18.

nourrir, rien qui frappe, rien d'austère, de mortifié en apparence; c'est cependant, dans la pratique, un renoncement journalier à soi-même, plus difficile à soutenir avec persévérance, qu'un jeûne au pain et à l'eau, répété de temps en temps seulement, que des veilles prolongées, que la récitation des psaumes en commun pendant plusieurs heures : parce que les occasions de pratiquer ces petites mortifications sont presque toujours imprévues, qu'elles reviennent chaque jour, qu'elles nous forcent à combattre, à tout moment, contre notre orgueil, notre vivacité, notre amour de l'indépendance, nos inclinations naturelles, en un mot, à briser et anéantir la volonté propre en toutes choses. Être fidèle à cette pratique, c'est ne pas laisser à la nature le temps de respirer et la faire mourir à tout ce qu'elle aime. On aimerait mieux faire des sacrifices plus pénibles, à condition d'être entièrement libre dans les occurrences ordinaires de la vie.

Ne perdez pas de vue que Dieu considère moins nos actions que leurs motifs et que la soumission de notre volonté à la sienne. Les hommes jugent de la valeur de ce que nous faisons par les apparences; mais Dieu compte pour rien ce qui souvent éblouit les yeux des hommes et excite leur admiration. Ce qu'il nous demande, c'est une in-

tention pure, une disposition sincère et constante de faire ou de souffrir tout ce qu'il peut lui plaire d'ordonner ou de permettre, c'est un détachement parfait. Tout cela peut se faire plus souvent, avec moins de danger et d'une manière plus crucifiante pour l'amour-propre, dans les choses communes que dans les cas rares et extraordinaires. Car il est d'expérience, qu'on se décide quelquefois plus facilement à faire *une fois* un grand sacrifice qu'à renoncer *journellement* à des bagatelles ; à distribuer, par exemple, une large somme en *aumônes* qu'à se priver d'un divertissement.



LETTRE XXIII^e.

SUR LA CONFESSION.

I.

De la confession fréquente. — De l'examen de conscience. —
De la déclaration des péchés au tribunal de la pénitence.

Ayez recours au sacrement de pénitence tous les quinze jours, ou au moins une fois le mois. Vous retirerez de cette pratique les plus grands fruits : vous recouvrirez la grâce, si vous aviez eu le malheur de la perdre par quelque péché grave ; vous réparerez les dommages spirituels que vous aurez pu subir depuis votre dernière confession ; vous vous renouvellerez et fortifierez dans vos bonnes résolutions ; vous y trouverez un pré-

servatif contre les dangers de toutes sortes auxquels nous sommes plus ou moins exposés durant notre pèlerinage terrestre.

Le jour où vous voulez aller à confesse, employez une partie du temps que vous donnez ordinairement à l'oraison mentale, à examiner votre conscience en présence de Dieu, le suppliant de mettre dans votre cœur un vrai regret de vos péchés et la résolution ferme de vous amender. A cette préparation ajoutez-en une autre d'une grande utilité : veillez sur vous plus attentivement que d'habitude, deux ou trois jours avant votre confession, pratiquant secrètement quelque légère mortification, faisant quelque bonne œuvre particulière, afin d'obtenir la sincère contrition que vous sollicitez de la miséricorde infinie.

Lorsque pendant la semaine, après un examen de conscience suffisant, vous vous reconnaissez coupable de quelques fautes vénielles seulement, ou de péchés de pure fragilité, peut-être vaudrait-il mieux, à moins que vous ne désiriez faire vos dévotions, différer de vous confesser jusqu'au temps ordinaire, plutôt que de le faire sur-le-champ, dans la crainte que le trop fréquent usage ne se changeât en habitude, et ne vous exposât à négliger les dispositions qui assurent le succès de la confession. L'usage plus ou moins

fréquent du sacrement de pénitence doit se régler sur le profit que l'on en tire, et sur la décision du guide spirituel de notre âme.

Examinez votre conscience sur les commandements de Dieu et de son Église, sur vos devoirs comme femme, comme mère, comme maîtresse de maison, sur vos rapports avec le prochain, sur les intérêts temporels dont vous avez pu être occupée, en demandant à Notre-Seigneur « d'éclairer vos ténèbres. ¹ » Il y a des personnes pieuses qui s'examinent avec une anxiété scrupuleuse; elles s'imaginent qu'elles ne recueilleront aucun fruit de la confession, à moins qu'elles ne remémorent et déclarent même les choses qui ont le moins d'importance : ces personnes ont une notion fausse de l'intégrité de la confession. Et puis, quelque exact que soit notre examen de conscience, beaucoup de nos dispositions intérieures nous resteront toujours cachées. « De mes péchés non connus, purifiez-moi, Seigneur, ² » dit le prophète royal. De plus, supposé que nous connussions toutes nos fautes, toutes nos imperfections, cette connaissance ne suffirait pas pour en obtenir le pardon : connaître toutes ses blessures, ce n'est pas en être guéri; la connaissance de ses

¹ Ps. XVII, 29. — ² Ps. XVIII, 13.

revers de fortune ne rend pas les richesses qu'ils ont fait perdre. Dans votre examen, ne soyez donc ni scrupuleuse ni trop difficile. A la vérité, vous devez le faire avec une attention sérieuse, avec soin, mais sans anxiété et sans trouble. Jugez-vous vous-même comme vous jugeriez une personne qui vous serait totalement étrangère, sans égard humain, sans coupable indulgence, avec impartialité, mais avec calme et une sage modération.

Accusez-vous avec la plus grande simplicité des péchés que votre conscience vous reproche depuis votre dernière confession, des choses douteuses, comme douteuses, des choses certaines comme certaines. Car si c'est une faute qui rendrait l'absolution invalide de déguiser des péchés mortels par une mauvaise honte, il est également mal d'exagérer ses fautes, soit par une fausse idée de l'humilité, soit par une crainte excessive d'en affaiblir la gravité. Il n'y a pas de véritable humilité là où n'est pas l'amour de la vérité. Telle vous êtes à vos propres yeux, telle vous devez vous montrer à votre confesseur. Quand vous entrez au saint tribunal, pensez qu'il vous adresse ces paroles du prophète Ahias à la femme de Jéroboam : « Ne feignez pas d'être une autre que vous. » Ce n'est pas à un homme, qui ne peut

vous connaître que par votre témoignage et vos déclarations, que vous allez ouvrir votre âme; c'est au scrutateur des cœurs et des reins, à celui qui connaît mieux que vous les embarras de votre conscience, les passions qui vous dominent, vos dispositions actuelles, les motifs secrets et le principe de vos sentiments et de vos actions.

Quand l'accusation de vos péchés a été franche et sans réserve, soyez assurée que Dieu ne vous imputera jamais, comme un déguisement coupable, ce que, par suite de la faiblesse humaine ou par un défaut excusable de mémoire, vous pouvez avoir oublié ou confessé avec peu d'exactitude. Les précautions et le soin avec lesquels vous vous êtes examinée, le désir sincère et vif que vous aviez de faire connaître parfaitement l'état de votre âme, de parler clairement, de dire la vérité tout entière, doivent dissiper toutes vos craintes à cet égard. « Il arrive souvent que, quelque soin qu'on apporte à examiner sa conscience, on ne découvre pas tous les péchés mortels qu'on a commis; quelquefois même, quand on se confesse, on oublie de s'accuser de quelques-uns qui étaient venus dans la mémoire en faisant son examen. Cependant les uns et les autres sont renfermés dans la confession qu'on a faite, et l'on en obtient le pardon quand on reçoit le sacrement

de pénitence avec toutes les dispositions nécessaires. Le concile de Trente y est formel. ¹ »

Quant à l'état réel de votre conscience devant Dieu, et à la sincérité de vos dispositions lorsque vous approchez des sacrements, n'aspirez point à les connaître avec une certitude qui n'est pas de cette vie ; mais espérez avec une humble confiance, que notre divin Sauveur, dans sa miséricorde infinie, voudra bien suppléer, par l'application de ses mérites, à tout ce qui pourrait encore vous manquer.

II.

Danger de revenir sans cesse sur ses confessions. — Un sentiment plus vif de ses misères, après la confession, n'est point, par lui-même, un indice que la confession a été défectueuse.

Le temps considérable que vous avez mis à examiner votre conscience avant votre confession générale, le désir sincère que vous aviez de vous faire bien connaître au ministre de Dieu, la candeur avec laquelle vous avez déclaré vos fautes et

¹ Conf. d'Angers.

répondu aux questions à vous adressées, les vifs sentiments de contrition qui pénétraient votre cœur ; tout cela doit vous rassurer : ce sont des indices puissants que le Seigneur, dans cette importante circonstance, a daigné vous pardonner tous vos péchés et vous rendre son amour. Gardez-vous donc d'examiner de nouveau votre conscience ; ce serait céder à une tentation et remplir sans motif votre âme de perplexités, de troubles et d'inquiétudes. Appliquez-vous à persévérer dans vos bonnes résolutions, à croître chaque jour en ferveur dans le service de Dieu ; c'est la meilleure preuve d'une conversion solide, et la seule sur laquelle on puisse compter avec assurance. « Tout arbre bon, dit Notre-Seigneur, produit de bons fruits, et un mauvais arbre produit de mauvais fruits : c'est donc par leurs fruits que vous les connaîtrez. ¹ »

L'intégrité de la confession générale consiste, non point dans une *exactitude matérielle*, mais dans la déclaration sans réserve et sans déguisement de tous les péchés dont on avait la conscience en faisant cette confession. J'ai dit de *tous les péchés*, parce que les péchés véniels sont matière suffisante de la confession, bien qu'ils n'en soient pas matière nécessaire.

¹ Matth., VII, 17, 19.

Si, après votre confession, il vous arrive de découvrir dans votre âme des taches que vous n'y aviez point encore aperçues, si vous sentez des mouvements ou des penchants auxquels vous ne pensiez pas être sujette, n'allez pas vous tourmenter, comme si vous aviez été coupable de quelque omission volontaire et criminelle dans votre confession. La connaissance nouvelle que vous acquérez de faiblesses dont vous vous flattiez d'être exempte, montre seulement que la lumière de l'Esprit saint s'est répandue dans votre âme avec plus d'abondance. Quand il daigne nous éclairer, la vue de notre premier aveuglement nous jette dans un étonnement dont on peut revenir à peine; on est saisi d'horreur à l'aspect des sentiments coupables et des inclinations honteuses qui, après s'être cachés, comme d'impurs reptiles, dans les replis les plus secrets de notre cœur, en sortent soudain. Mais ne soyez ni surprise ni découragée : vous n'êtes pas plus coupable qu'auparavant; vous l'êtes, au contraire, beaucoup moins. A mesure que nos maux spirituels vont en décroissant, la lumière du ciel qui nous les découvre d'abord, s'accroissant dans la même proportion, nous les montre dans toute leur difformité. C'est là la cause du redoublement de nos craintes. A parler en général, quand l'âme voit le danger de son mal, sa

guérison est déjà commencée. Quand un malade a perdu le sentiment de la douleur, on le regarde presque comme perdu : la sensibilité revient-elle ; c'est un indice que la vie se ranime.

Cependant, supposé que votre mémoire vous rappelle quelques fautes graves que vous êtes assurée de n'avoir pas déclarées dans vos précédentes confessions, la seule chose que vous ayez à faire, c'est de les accuser la première fois que vous irez vous confesser. Après avoir satisfait à ce devoir avec simplicité et selon les lumières du moment, demeurez en paix. Jetez-vous les yeux fermés dans l'abîme sans fond de l'ineffable miséricorde de Dieu. Mettez toute votre confiance dans les mérites infinis de notre Sauveur ; ils sont devenus vôtres par la réception du sacrement de pénitence. La surabondance de l'expiation divine suppléera à l'insuffisance de la vôtre. Ce miséricordieux Sauveur purifiera votre âme de toutes les souillures du péché, et rendra votre sacrifice agréable à Dieu.

III.

Présomption de ceux qui pensent n'avoir pas besoin de se confesser souvent.

Vous me dites que vos amis protestants ne cessent de vous fatiguer par leurs propos contre la nécessité de la confession ; ils ne conçoivent pas ce que vous pouvez avoir à porter au tribunal de la pénitence. Quant à eux , ils déclarent positivement qu'ils seraient bien embarrassés de trouver matière à confession dans leurs sentiments et dans leurs actions , excepté peut-être ces fautes excusables qu'entraîne naturellement la faiblesse humaine , mais qui n'atteignent jamais à cette gravité contre laquelle s'allume la colère du Tout-Puissant.

Je ne m'arrogerai point le droit de scruter leurs consciences , ni de porter le regard d'une investigation exacte sur toute la suite de leur vie. Je désire qu'ils ne soient pas dans l'illusion , et que la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes puisse être ratifiée par le souverain juge. J'affirmerai

seulement, sans craindre d'être contredit, que le nombre des chrétiens, des catholiques même, qui connaissent parfaitement, et qui suivent toujours dans leur conduite, les préceptes de l'Évangile, n'est pas aussi grand qu'on l'avance avec tant d'assurance.

Le véritable esprit du christianisme est peu connu; je dis peu connu, même quelquefois des personnes qui font profession de piété, et auxquelles on ne peut reprocher aucune de ces actions que le monde d'une voix unanime condamne comme criminelles ou vicieuses. Assurées qu'elles sont par le témoignage de leur conscience et le témoignage du public qu'on ne peut les accuser d'une désobéissance manifeste aux lois divines et aux lois humaines, de meurtre par exemple, de vol, d'adultère, de mauvaise foi, d'injustice, de calomnie, et qu'elles accomplissent fidèlement les pratiques extérieures et commandées du culte religieux, elles se persuadent sans raison que leur conduite ne fournit pas matière à la confession : c'est qu'elles ne s'examinent presque jamais sur les devoirs de leur état, ni sur les dispositions habituelles de leurs cœurs. Ne passent-elles pas leur vie sans scrupule dans la mollesse, la sensualité, dans des amusements puérils, des lectures frivoles, des conversations et des visites inutiles ?

A peine elles consacrent quelques moments au service de Dieu, et encore ces courts instants sont-ils souvent partagés par des pensées vaines, des soucis mondains volontairement entretenus ou repoussés avec négligence.

De plus, il y a d'autres commandements auxquels ces personnes ne font aucune attention et sur lesquels, conséquemment, elles n'examinent jamais leur conscience.

C'est un précepte de mener une vie laborieuse et pénitente : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange point. ¹ » « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. ² »

C'est un précepte de s'efforcer d'avancer dans la vertu chaque jour : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. ³ »

C'est un précepte de veiller et de prier pour échapper aux pièges du démon et aux séductions de l'amour-propre : « Veillez et priez en tout temps, ... afin de ne point entrer en tentation. ⁴ »

C'est un précepte de témoigner à Dieu la reconnaissance qu'on lui doit pour ses bienfaits : « Rendant grâces toujours, et pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à Dieu et au Père. ⁵ »

¹ Thess., III, 10. — ² Luc, XIII, 5. — ³ Matth., v, 48.
— ⁴ S. Luc et S. Matth. — ⁵ Eph., v, 20.

C'est un précepte d'aimer son prochain comme soi-même et de le secourir selon notre pouvoir, dans ses besoins soit temporels, soit spirituels :
« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. ¹ »
« Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Et nous devons aussi lui donner notre vie pour nos frères. ² »

La tempérance, la force, la justice, la prudence, l'humilité, la modération, la douceur, la modestie, le pardon des injures, l'amour des ennemis, en un mot toutes les vertus, nous sommes strictement obligés de tenir nos cœurs dans la disposition habituelle de les pratiquer dans l'occasion.

Quand ces chrétiens vulgaires ont corrigé dans eux quelque vice ou quelque défaut choquant et honteux, et qu'ils vivent honorablement, ils ne s'inquiètent plus de rien. L'entier changement du cœur, la mortification des passions, le renoncement aux vanités du monde, ils regardent tout cela comme les effets d'une dévotion exagérée, mal entendue, du moins nullement nécessaire. Ils peuvent être irrépréhensibles aux yeux des hommes, mais ils manquent d'une chose essentielle ; ils n'ont point l'esprit de Dieu. Leurs actions

¹ Matth., xix, 19. — ² Jean, III, 16.

extérieures sont exemptes de blâme, mais le principe en est corrompu; ils parlent le langage et font les œuvres de Dieu, mais ils ne sont pas sous l'influence, sous l'action de la grâce divine; un ver intérieur ronge la racine de leurs bonnes œuvres et les prive de la vie. C'est quelquefois une secrète vanité, une jalousie cachée, une préférence donnée à une créature sur le créateur. C'est là leur crime; mais ils le commettent sous de si spécieux prétextes, ils le peignent de si éblouissantes couleurs, que malheureusement ils se trompent eux-mêmes en trompant les autres. Leur péché ou leur imperfection n'est peut-être pas d'aimer ce qu'ils aiment, de rechercher ce qu'ils désirent; le mal, c'est qu'ils s'y portent et s'y attachent, comme à l'objet principal de leur amour, comme à leur fin dernière. Ils édifient, ils passent pour les meilleurs parmi les bons; et cependant, avec tout l'éclat de leurs vertus, parce qu'ils ne les pratiquent point par des motifs purs, parce qu'ils ne les rapportent pas à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de sa volonté, ils ne sont en réalité que des demi-chrétiens, des chrétiens de nom, et s'ils ne s'appliquent à sanctifier leurs intentions, ils sont en grand danger d'être exclus du royaume des cieux.

Oh! si nous entrions dans un compte exact

avec nous-mêmes , si nous examinions notre conscience sur ces incontestables principes de la morale de l'Évangile , au lieu de cette malheureuse présomption qui nous aveugle et qui nous cache nos péchés de chaque jour , nous trouverions un ample sujet d'accusation contre nous. Pénétrés du sentiment profond de nos innombrables misères , élevant la voix vers Dieu : « O Seigneur ! nous écririons-nous , si vous observez nos iniquités , Seigneur , qui soutiendra votre présence ? N'entrez pas en jugement avec votre serviteur , car nul homme ne sera justifié devant vous. ¹ »

Ce qui diminue ordinairement dans les chrétiens l'horreur et la crainte du péché , c'est le manque d'une instruction solide. Notre âme , ensevelie dans les sens , n'est frappée que des objets sensibles. On est affecté légèrement de la gravité d'un péché qui tue l'âme , qui la sépare éternellement de Dieu , parce que cette gravité est une chose toute spirituelle. On est quelquefois saisi de terreur , d'effroi à la pensée des tortures éternelles réservées aux pécheurs , mais nullement à l'aspect de la difformité , de la laideur des prévarications auxquelles ces éternels châtimens sont dus. On est , au contraire , trop souvent tenté de croire que la peine

¹ Ps.

surpasse l'offense , et que Dieu est trop sévère en punissant des infidélités d'un moment par des tourments sans fin.

Ainsi le péché qui efface en nous le sceau sacré du salut , les traits et le caractère des enfants de Dieu , et qui fait de nous ses ennemis , passe pour une faiblesse excusable , pour la conséquence nécessaire d'un penchant insurmontable , pour un effet de l'âge , de la complexion , du caractère , des circonstances ; et l'on oublie , parce qu'ils sont imperceptibles à nos yeux , l'éternelle vérité que le péché outrage , la justice de Dieu qu'il brave , l'ingratitude qu'il décèle , l'ordre de la divine Providence qu'il renverse , la sainteté qu'il flétrit , la charité qu'il éteint , les vices et les crimes qu'il encourage et qu'il féconde , les félicités immortelles dont il prive , les souffrances que l'éternité lui prépare. En un mot , on craint peu le péché , parce que l'énormité du péché est peu connue. De là cette incroyable sécurité dans laquelle vivent tant de gens , au milieu des plus imminents périls. De là leur ignorance profonde et leur illusion touchant l'état de leur conscience. De là le manque d'intégrité dans un si grand nombre de confessions.

IV.

De la contrition. — Du temps qu'il faut mettre à s'y exciter.
— Ses qualités.

Vous me demandez combien de temps vous devez employer, avant votre confession, à vous exciter au regret de vos péchés, et combien à faire un acte de contrition.

Comme vous examinez votre conscience tous les soirs sur vos fautes de chaque jour; comme dans les dispositions saintes où la grâce de Dieu vous a mise, il est impossible que vous oubliiez des fautes considérables, et que, si vous en aviez commis, vous en auriez demandé pardon à Dieu immédiatement, je pense qu'il n'est pas besoin que votre préparation à la confession soit bien longue.

Ne vous épuisez pas en efforts inutiles pour rappeler à votre souvenir tout ce que vous pouvez avoir fait de mal; un temps assez court suffit pour vous examiner et vous exciter à la contrition. Hélas! après une semaine entière consacrée à la recherche de toutes les fragilités, de toutes les imperfections dans lesquelles nous tombons en

un seul jour, il nous faudrait encore dire : « O Seigneur, pardonnez-nous nos péchés cachés. »

Quant à la douleur *sensible*, quoiqu'elle soit désirable, elle n'est pas absolument nécessaire. C'est un don que Dieu accorde ou refuse, comme il lui plaît, suivant que cela doit être plus avantageux pour notre âme. La vraie contrition, la conversion du cœur consiste dans une détestation sincère du péché, un propos ferme de s'amender, une résolution inébranlable de réparer le passé et d'accomplir en toutes choses la volonté de Dieu.

L'acte de contrition requis pour le sacrement de pénitence ne demande aucune formule particulière, et la durée n'en a été nulle part déterminée avec précision. Saint François de Sales dit « qu'il ne faut presque point de temps pour le bien faire, puisqu'il ne faut autre chose que se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé. ¹ » En effet, on ne peut douter que l'acte de contrition du publicain mentionné dans l'Évangile n'ait eu toutes les conditions nécessaires, puisque Notre-Seigneur assure que cet acte de contrition lui obtint le pardon de ses péchés. « Je vous dis que cet homme retourna chez lui justifié. » Or, cet acte fut renfermé dans ce

¹ *Entret. spir.*, XVIII.

peu de mots : « O Dieu, soyez-moi propice, je suis un pécheur. ⁴ » Ne vous tourmentez donc point pour vous assurer que vous avez exactement répété les mots d'une formule d'acte de contrition, soit avant votre confession, soit immédiatement avant l'absolution. Croyez-moi, se pénétrer, autant qu'on le peut, d'un regret profond d'avoir offensé Dieu, voilà ce qui doit être l'objet de notre application, bien plus que le soin de compter des instants, ou de prononcer des formules. Tels devraient être habituellement nos sentiments d'horreur pour le péché et de religion pour les infinies perfections de Dieu, qu'au tribunal de la pénitence ils se réveillassent naturellement et comme d'eux-mêmes, sans qu'il soit besoin d'efforts ou de longues considérations pour les exciter dans nos cœurs.

Vous avez, dans vos livres de prières, des formules préparatoires pour la confession. Vous pouvez vous en servir utilement, comme de tout autre qui vous paraîtrait préférable. Réglez votre choix sur les bons effets que vous croirez en avoir éprouvés.

Il est vrai qu'une détestation *vague* du péché considéré en *général* ne suffit pas dans le sacre-

⁴ Luc, XVIII, 13, 14.

ment de pénitence pour obtenir le bienfait de l'absolution. Le pénitent doit avoir en vue actuellement et détester *tous* les péchés mortels qu'il a commis et confessés, ou eu l'intention de confesser, et de plus être fermement résolu de ne les plus commettre à l'avenir. Il ne doit y avoir aucune restriction, aucune réserve; tous les péchés mortels dont il a été coupable doivent être l'objet de sa contrition; s'il conservait de l'affection pour un seul, s'il n'était pas déterminé sincèrement à ne le commettre plus, et à éviter les occasions d'y retomber, quelque vive qu'eût été sa contrition pour ses autres péchés, elle lui serait inutile, il ne pourrait être justifié devant Dieu. « Quiconque ayant gardé toute la loi, la viole en un seul point, est coupable comme l'ayant violée tout entière. ² »

« Quand nous avons dit qu'il faut détester tous les péchés mortels qu'on a commis, nous n'avons pas prétendu qu'on soit obligé de faire autant d'actes de contrition qu'on a commis de péchés mortels, ni même qu'on soit obligé de faire des actes de contrition de chaque espèce de péché. Les théologiens ne croient pas que la justice divine exige des pécheurs cette application particulière d'actes de contrition à chaque péché ou à

¹ S. Jacq., I, 10.

chaque espèce de péché. Il faut entrer dans l'examen des fautes que l'on a commises, se les rappeler toutes, autant qu'il est possible, réfléchir dessus, former la résolution de ne les plus commettre, ce qui peut se faire, selon saint Thomas, par un seul acte de contrition qui agit en vertu des dispositions précédentes; à quoi l'on peut ajouter ce que dit saint Augustin, qu'il ne faut qu'un moment pour que le cœur se tourne vers le bien ou le mal : ce qui a fait dire à saint François de Sales (*Entret. spirit.*, XVIII) qu'il ne faut presque point de temps pour bien faire un acte de contrition, puisqu'il ne faut autre chose que de se prosterner devant Dieu en esprit d'humilité et se repentir de l'avoir offensé. ¹ »

En conséquence, je vous dirai avec le grand et savant Bossuet : Ne recherchez point avec inquiétude comment Dieu purifiera votre âme des péchés que vous pouvez avoir oubliés dans votre confession, et qui n'étaient point présents à votre souvenir quand vous en avez fait votre acte de contrition. Pourvu que vous soyez animée des bonnes dispositions que je viens de détailler, reposez-vous avec foi sur ces paroles de notre divin Rédempteur : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. ² »

¹ Conf. d'Angers. — ² Luc, VII, 47.

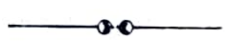
Vous pouvez ne pas vous souvenir ou ne pas vous rendre un compte clair et circonstancié de toutes vos pensées et de tous vos sentiments, depuis une confession à l'autre ; vous pouvez n'avoir pas le souvenir distinct de vos péchés , au moment où vous faites votre acte de contrition ; mais il est hors de doute que c'était non pas du péché en *général* que vous étiez affligée , mais des péchés que vous aviez commis et confessés , ce qui suffit.





LETTRE XXIV^e.

SUR LE CHOIX D'UN CONFESSEUR.



I.

Importance de ce choix. — Préoccupations déraisonnables,
— Inconvénients du changement de confesseur.

Des circonstances totalement indépendantes de votre volonté vous exposant à changer souvent de résidence, je crois qu'il est de mon devoir de vous donner quelques instructions relativement au confesseur auquel vous vous trouverez dans le cas de vous adresser. Quand il s'agit de conserver la vie de notre âme, nous devons faire ce qu'on n'omet jamais pour la conservation de la vie éphémère et fragile de son corps. Nous sentons-nous atteints de quelque mal, nous recourons au médecin le

plus expérimenté, au chirurgien le plus habile. Faites de même pour la santé de votre âme : ne vous en rapportez qu'à une direction droite, sage, prudente, éclairée, désintéressée. Ne consultez point des hommes dépourvus d'expérience, ou desquels des raisons solides vous autoriseraient à supposer les décisions données sous l'influence de vues personnelles, du respect humain, de considérations humaines, et qui, comme disent les Livres saints, « préparent des coussinets pour les mettre sous tous les coudes, et qui font des oreillers pour en appuyer la tête des pécheurs. »¹ Quand vous serez décidée à demeurer longtemps dans quelque lieu, vous ferez bien de vous enquérir quels sont, parmi le clergé le plus rapproché, les prêtres en réputation de piété, de savoir, d'expérience, d'humilité, de discrétion, et qui, dans les conseils qu'ils donnent, sont bien connus pour n'avoir d'autre guide que la prudence, d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Si vous pouviez mettre en pratique ce que saint François de Sales recommande, et choisir *entre mille* le Raphaël qui doit vous diriger dans le chemin de la vertu, je serais le premier à vous exhorter à tout tenter pour trouver ce trésor. Mais cela est,

¹ Ezéch., XIII, 18.

pour ainsi dire , impossible aux catholiques dans les pays protestants , et ne peut être par conséquent d'obligation pour eux. L'éloignement des congrégations catholiques ^a entre elles et la rareté des prêtres vous mettront presque toujours dans la nécessité de vous adresser au missionnaire du lieu où vous serez et de vous contenter de son ministère. Ce missionnaire pourra n'avoir pas toutes les qualités que vous désireriez trouver en lui ; il aura des imperfections , puisqu'il est homme ; peut-être quelque défaut extérieur qui vous inspirera du dégoût et vous tentera de lui refuser votre confiance. Ne disait-on pas de saint Paul que « ses épîtres étaient graves et fortes , mais que , lorsqu'il était présent , il paraissait bas en sa personne , et méprisable en son discours ? ⁴ » Si nous ne devions obéir aux pasteurs de l'Église que lorsqu'ils sont parfaits , nous n'aurions jamais l'occasion de pratiquer l'obéissance ; nous serions toute notre vie sans guides et sans soutiens. Souvenez-vous toujours que bien que les fonctions des prêtres soient sublimes , ils sont , eux , des êtres imparfaits et sujets à l'erreur. Il peut même arriver que quelques-uns se permettent des choses incompatibles avec la sainteté de leur caractère ; mais ,

^a Paroisses. — ⁴ II Cor. , x , 10.

dans ce cas, il faut éviter de faire peser les fautes d'un petit nombre sur le clergé tout entier. De plus, si l'on ne voulait se confesser qu'à un prêtre impeccable ou infaillible, il faudrait abandonner la pénitence pour toujours. Les imperfections ou les fautes des ministres sacrés ne les dépouillent point de l'autorité dont ils ont été revêtus pour le bien des fidèles. « Observez et faites tout ce qu'ils vous disent, disait le Sauveur en parlant des Phariséens ; mais ne faites pas ce qu'ils font. »¹

Ne soyons pas trop difficiles ni trop exigeants quand il est question de la conduite de ceux qui doivent être nos guides spirituels, ou de ceux qui nous prêchent la parole divine ; recevons au contraire avec gratitude le pain des enfants de Dieu, quelle que puisse être la main qui nous le distribue, et respectons la voix du pasteur, même dans la bouche du mercenaire. Ne nous permettons jamais de dire que nous avons découvert le côté faible de l'un, les motifs intéressés qui font agir l'autre : c'est là une investigation vaine, inutile, contraire à la charité, et presque toujours un jugement téméraire et faux ; car on s'imagine trop souvent voir des taches dans des caractères tout à fait irréprochables. Mais supposé que nos conjectures

¹ Matth., XXIII, 5.

fussent bien fondées, serait-ce donc une chose surprenante de trouver le péché dans des pécheurs, et les défauts de l'humanité dans des hommes? S'il nous arrive de rencontrer un confesseur qui ne soit pas, sous tous les rapports, tel que nous l'attendions, agissons alors par esprit de foi, ne considérons en lui que l'Homme-Dieu qu'il représente, accusons-lui nos péchés avec simplicité, écoutons ses instructions avec déférence, obéissons-lui avec respect, et recevons le bienfait de l'absolution avec humilité, componction et reconnaissance.

Il est très-probable que l'homme auquel vous serez obligée de vous adresser n'aura aucune ressemblance avec le prêtre qui vous a instruite et qui entendit votre première confession, car chaque homme a son caractère et des mœurs qui lui sont particulières. Mais qu'importe cette différence, pourvu que la doctrine soit la même, et que vous soyez dirigée conformément aux maximes de l'Évangile? Qu'importe que le remède céleste soit contenu dans un vase de terre ou d'or, pourvu qu'il nous soit présenté par l'ordre de Dieu? Si, malgré notre répugnance, nous le prenons avec soumission, quelle que soit la main dont le Ciel fasse usage pour nous l'offrir, il opérera une guérison plus prompte et plus solide que si nous

avons été servis suivant notre inclination. Que devons-nous désirer, que Dieu seul? Rejetterons-nous ses dons, à moins qu'il ne nous les communique par le ministère d'un prêtre selon notre goût? Si dans les ministres de l'Eglise nous cherchons Dieu seul, nous sommes assurés de le trouver, et avec lui des lumières de grâce, la paix, la consolation; mais si nous nous cherchons nous-mêmes, nous trouverons des mécomptes et des troubles: notre amour-propre satisfait sera notre tourment et notre juste punition. Votre confesseur étant à la tête d'une congrégation, a vous avez les plus fortes raisons de croire qu'il possède les connaissances et les vertus nécessaires pour remplir avec édification les importantes fonctions du ministère sacré. S'il y avait quelque chose de douteux ou de suspect dans ses principes ou dans sa conduite, votre pieux et savant évêque ne lui aurait pas confié le soin des âmes. De plus, n'en doutons pas, Dieu ne permettra jamais que des fidèles, désireux de leur salut et qui cherchent avec droiture et simplicité les meilleurs moyens de s'avancer dans la vertu, s'égarent à la suite des pasteurs, sous la direction desquels l'ordre de la divine Providence les oblige de marcher. Connaissant la

* Paroisse.

pureté de leurs intentions , il suppléera , par l'onction intérieure de la grâce et par les lumières de l'Esprit saint, à ce qui peut manquer à ses ministres. Allez donc à votre confesseur actuel avec confiance. Dieu mettra sur ses lèvres , pour votre conduite, des paroles de sagesse et de salut. Ce confesseur sera peut-être plus utile au bien de votre âme, qu'un autre pour qui vous auriez plus de sympathie. Vous serez forcée de voir en lui le ministre de l'Église, le dispensateur des mystères de Dieu, et non l'homme de votre choix ; en lui obéissant, vous ne courrez point le risque d'obéir à la créature plutôt qu'à Dieu.

II.

De la reconnaissance due au confesseur. — Il faut recevoir ses avis et ses injonctions sans prévention. — Il faut lui parler avec candeur.

Vous m'avez souvent parlé de votre reconnaissance pour votre premier confesseur. Je ne puis blâmer ce sentiment, pourvu que, renfermé dans de justes bornes, il ne soit pas un principe d'ob-

jections et de répugnance relativement aux autres confesseurs que vous donnera la divine Providence. Quand l'occasion de parler de lui se présentera d'elle-même, vous pouvez en parler sans scrupule; mais évitez ces éloges emphatiques presque toujours suspects d'une prévention aveugle, de partialité ou d'exagération. La reconnaissance est une vertu chrétienne que nous devons pratiquer à l'égard de ceux dont nous avons reçu des services dans l'ordre du salut, aussi bien que dans l'ordre temporel. Mais n'imitiez point ces personnes qui, préoccupées du mérite réel ou exagéré du guide de leur âme, s'imaginent follement qu'elles n'en rencontreront jamais un autre qui entre au même degré dans leurs besoins spirituels. Si donc les conseils et les exhortations de votre premier confesseur vous ont portée à la componction, encouragée à l'accomplissement de vos devoirs, soutenue et consolée dans vos épreuves, gardez-vous d'attribuer à l'homme ces précieuses faveurs; l'homme n'a été que l'instrument dont Dieu s'est servi pour vous accorder ces grâces. Quels que soient les avantages que vous tiriez de vos communications avec la créature, souvenez-vous toujours que Dieu est votre principal bienfaiteur. « C'est non celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais Dieu qui

donne l'accroissement. ¹ » A lui seul, doivent finalement se rapporter toutes nos actions de grâces. Les hommes passent avec la rapidité d'un songe : les meilleurs sont encore remplis d'imperfections. L'assistance et les consolations qu'ils peuvent nous apporter sont faibles et passagères comme eux. « Maudit soit l'homme, dit le prophète, qui se confie dans l'homme, et qui se fait un bras de chair. ² » Mais si vous placez une confiance sans bornes dans la grâce de Dieu et les mérites de Jésus-Christ, vous ne serez jamais seule, ni délaissée. Au milieu des épreuves les plus rudes, dans les occurrences les plus embarrassantes, vous aurez à vos côtés un guide sûr, un ami tendre, un protecteur tout-puissant. « Ceux qui se confient au Seigneur, semblables à la montagne de Sion, ne seront jamais ébranlés.... Celui qui espère dans le Seigneur ne sera point confondu. ³ » Le meilleur témoignage de gratitude que vous puissiez donner à votre premier confesseur, c'est de vous souvenir de lui dans vos prières, afin que Dieu daigne ne pas regarder son indignité d'un œil sévère, mais lui faire miséricorde et bénir ses travaux.

Puisque la grande distance où vous êtes du lieu

¹ Cor., III, 7. — ² Jérém., XVII, 5. — ³ Ps.

où votre confesseur réside rend vos relations spirituelles avec lui très difficiles et presque impossibles, cela même est une preuve évidente qu'il n'est plus l'ANANIE chargé désormais de guider vos pas dans les sentiers de la vertu. Ne prêtez donc point l'oreille aux répugnances de la nature, et ne différez pas de jour en jour à vous adresser au prêtre de votre congrégation. ^a Je vous le demande, si vous étiez malade, refuseriez-vous obstinément de prendre des remèdes nécessaires, sous prétexte qu'ils ne vous seraient point prescrits ou présentés par le médecin que vous avez l'habitude de consulter? Que diriez-vous d'une femme qui repousserait avec dédain une boisson salubre, propre à réparer ses forces épuisées, par la raison que cette liqueur n'est pas dans le vase dont elle a coutume de faire usage? Je laisse à votre bon jugement le soin de faire l'application et de tirer les conséquences.

Il y a, je l'avoue, de l'inconvénient à changer fréquemment de confesseur; ces changements, quand ils sont l'effet de l'inconstance et du caprice, jettent ordinairement l'esprit dans de fâcheuses perplexités. Au lieu d'avancer dans la vertu par la diversité des directions, on est arrêté à chaque

^a Paroisse.

pas et embarrassé pour choisir dans cette variété de méthodes et de décisions différentes ; il arrive même souvent qu'on ne suit plus que ses propres sentiments et ses opinions personnelles. Quand on est si difficile à l'égard du confesseur ordinaire , il est bien à craindre qu'on ne soit nullement animé de l'esprit de Dieu. Si l'on considérait dans son confesseur la seule personne de Jésus-Christ , on ne verrait pas tant de susceptibilités , de délicatesses , de raffinements déshonorer la piété ; c'est pourquoi ne changez jamais le confesseur que les circonstances vous ont donné , à moins qu'une nécessité réelle ne vous y force.

Je crois à votre sincérité lorsque vous parlez à votre confesseur au tribunal de la pénitence ; vous poussez même trop loin la crainte de vous rendre coupable d'omission ou de déguisement , et , en toute occasion , vous ouvrez votre cœur avec une candeur tout à fait édifiante ; cependant , comme vous désirez connaître tout ce qui peut favoriser votre avancement spirituel , je ne vous dissimulerai point que vous manquez encore de simplicité , et c'est à l'absence de cette vertu qu'il faut principalement attribuer la plupart des inquiétudes qui vous font répéter les mêmes choses de tant de façons différentes. Si , au lieu de ces longues réflexions sur la manière dont vous devez vous ex-

primer , vous déclariez vos fautes ou vos doutes avec ingénuité et tels qu'ils se présentent à votre mémoire , peu de mots suffiraient pour vous faire comprendre , et vous épargneraient ces répétitions sans fin non moins pénibles qu'inutiles. La manière vague et embarrassée dont vous faites quelquefois vos confessions vient , j'en suis sûr , non pas d'un secret désir d'excuser ou de pallier vos faiblesses , mais d'une crainte excessive de dire trop ou trop peu , d'employer des expressions inexactes , de blesser la charité en découvrant indirectement les torts des autres par un aveu clair et sans réserve de vos propres fautes. Cette délicatesse ou cette attention , quand il s'agit de discrétion et d'exactitude , est infiniment digne d'éloge , et je l'approuve , pourvu qu'elle se renferme dans de justes bornes ; mais l'amour-propre sait si bien nous tromper sous les prétextes les plus louables en apparence , que , sans s'apercevoir de l'illusion , cette excessive délicatesse et ces grandes précautions sont inspirées souvent par une mauvaise honte ou par le respect humain. C'est pourquoi il est de la plus haute importance d'être sur ses gardes et de rechercher avec impartialité quels motifs cachés nous poussent quand on se sent porté à la réserve , à l'égard de son guide spirituel , dans la manifestation des secrets de la conscience.

III.

Il est dangereux de s'exagérer les soins que demande la préparation à la confession. — Il faut résister à la tentation de dissimuler ses fautes ou ses passions.

Une cause de vos délais journaliers, quand il s'agit de vous confesser, c'est le travail, l'étude pénible qu'il vous en coûte pour vous y préparer, et la fatigue qui en est la suite. De là vient que la pensée de renouveler une épreuve si rude remplit votre âme de tristesse, vous décourage, et vous fait renvoyer votre confession aussi longtemps que possible. Mais permettez-moi de vous le dire, ce que vous souffrez est votre ouvrage et non point l'effet du sacrement de pénitence; le joug de Notre-Seigneur est toujours doux; celui que vous vous imposez est insupportable. Devenons simples comme de petits enfants; prosternons-nous avec une humilité profonde aux pieds de Jésus-Christ, à l'exemple de Madeleine, et la confession de nos péchés ne sera point accompagnée d'efforts violents; nous les déclarerons sans mauvaise honte, sans ce regard secret et intéressé

sur nous-mêmes, funeste source de nos scrupules et de nos inquiétudes.

Sentir de la peine à déclarer sans déguisement ses faiblesses et ses transgressions n'est point un péché, pourvu qu'on ne cède point à la tentation d'user d'une dissimulation quelconque. Il arrive quelquefois qu'un pécheur, sans avoir l'intention positive de cacher une faute dont il rougit, pour s'épargner néanmoins la confusion que lui en donnerait la déclaration franche et distincte, place cette déclaration au milieu de l'accusation d'autres fautes, selon lui moins honteuses, afin qu'elle frappe moins l'attention du confesseur : c'est une preuve évidente que le pécheur est plus vivement affecté de l'obligation de confesser son péché que du regret de l'avoir commis. Un pénitent sincère agit avec plus de simplicité, plus de candeur. Il n'a de sollicitude et de délicatesse que pour son salut ; il ne s'inquiète point du jugement que le confesseur portera sur sa conduite ; il sait qu'en s'abandonnant à des passions criminelles, il a perdu son innocence, encouru l'indignation de Dieu et par conséquent perdu les titres qu'il pouvait avoir à l'estime des hommes ; il sait qu'il se rendrait coupable d'une odieuse hypocrisie si, tout en déclarant ses péchés, il le faisait avec des déguisements propres à le laisser paraître

moins condamnable qu'il ne l'est en effet. Au lieu de s'abandonner à l'orgueil et à des pensées humaines, il considère, avec les plus vifs sentiments de gratitude, comme une faveur du Ciel non méritée et toute miséricordieuse, de pouvoir déclarer à un seul homme, obligé au secret le plus inviolable, des péchés que la justice divine avait droit de lui faire avouer à la face du ciel et de la terre. Cette considération le fait triompher de toutes les suggestions de la nature corrompue, le dirige dans l'accusation de ses fautes au tribunal de la pénitence, et lui inspire un espoir plein de confiance qu'elles lui seront pardonnées.

IV.

On doit éviter de faire connaître au confesseur, quand il n'y a pas cas de nécessité, les péchés et les défauts des autres. Toutefois il faut s'exprimer clairement, et avec simplicité.

C'est une loi pour le pénitent au saint tribunal d'éviter avec soin de découvrir les péchés des autres, soit ouvertement, soit par des insinuations détournées. Il n'est là que pour instruire sa cause,

pour s'accuser lui-même et témoigner contre lui ; ses fautes , ses péchés , ses omissions sont le seul objet sur lequel il est sommé de rendre compte , et s'il ignorait assez ses devoirs , s'il était assez indiscret ou inattentif pour accuser d'autres personnes ou porter contre elles quelque témoignage , il se rendrait coupable d'injustice , il manquerait à la charité , il prendrait place parmi les diffamateurs. Il y a des personnes qui ne sont point à cet égard aussi attentives ni aussi précautionnées qu'elles devraient l'être.

Il se présente, il est vrai , des cas particuliers où il est presque impossible au pénitent de ne pas faire connaître indirectement et quelque peu les péchés des autres en confession. Une mère a le malheur de voir le père de ses enfants mener une vie irrégulière , entraîner ceux qui lui doivent le jour loin du chemin de la vertu par ses exemples , par ses discours , et user de tous les moyens en son pouvoir pour les empêcher d'accomplir leurs devoirs religieux ; qui pourrait trouver mauvais qu'une femme placée dans des circonstances si difficiles , et ne sachant souvent ce qu'elle doit faire , demandât des conseils à son confesseur ? C'est seulement dans des cas extraordinaires de cette nature que la manifestation des torts ou des péchés des autres peut être tolérée ou excusée.

Dans tout autre cas elle est toujours une faute , et quelquefois une faute grave. Il faut aussi , dans l'accusation de ses péchés , observer les règles de modestie et de convenance qu'impose la sainteté du sacrement. Mais on doit en même temps prendre garde de pousser la délicatesse trop loin et de se livrer au scrupule ; une expérience constante apprend que , si faute d'idées justes sur cette matière , il y a des personnes qui entrent dans des détails inutiles , inconvenants même , d'autres , par scrupule , ne font connaître leur conscience qu'imparfaitement , et se privent ainsi des conseils que demandaient leurs besoins présents , et demeurent exposées au péril de suivre les inclinations corrompues de la nature.

J'ai rencontré plus d'une fois des pénitents dont les réponses évasives , les demi-déclarations , l'hésitation ou le silence auraient pu me faire soupçonner qu'ils avaient commis quelque péché grave ; mais comme je connaissais leurs dispositions et leur caractère , je ne leur adressais là-dessus aucune question ; je tâchais seulement , par des exhortations persuasives , de les faire triompher de leurs craintes imaginaires et de leur inspirer le courage de parler avec simplicité. Quand j'avais réussi , je trouvais toujours , pour leur consolation et pour la mienne , que ce qui les avait tenus dans

la torture, n'était ou qu'une faute vénielle, ou qu'un vain scrupule, dont la déclaration ne leur eût rien coûté, s'ils avaient voulu s'exprimer en termes précis. Quand vous êtes obligée de vous confesser à un prêtre qui ne connaît ni vous ni votre position, je vous exhorte, dans son intérêt et dans le vôtre, à parler clairement, et de la manière la plus explicite. S'il apercevait de l'hésitation ou de l'embarras, il croirait de son devoir de vous adresser des questions qui pourraient être inutiles, peine qu'il n'eût pas prise sans votre inquiétude ou votre trouble apparent.

Cherchez seulement à vous faire connaître, et dites *tout* ce qui est indispensable pour cela, avec une parfaite liberté, sans préparer vos phrases, sans arranger ni peser vos mots d'avance. Allez au fait sur-le-champ, retranchant ce qui n'est pas nécessaire pour donner à votre directeur une connaissance distincte de vos fautes, de vos penchants, de vos tentations ordinaires. Il est malheureux que des femmes pieuses s'imaginent faussement qu'on ne les a pas comprises, ou que leurs confessions manquent essentiellement d'intégrité lorsqu'elles n'ont pas fait l'énumération de circonstances minutieuses et indifférentes qu'elles jugent être la cause ou l'accompagnement des péchés qu'elles ont à confesser. Oh ! si elles savaient

de quelle valeur est le temps d'un prêtre chargé du soin des âmes, d'un prêtre obligé de travailler à la conversion des pécheurs, de prier pour ses propres besoins et pour les nécessités de l'Église, d'employer ses heures de loisir à l'étude et à la méditation de la loi de Dieu, elles craindraient de le lui dérober par des discours superflus. Que les pénitents se persuadent bien que les moments de leur confesseur ne sont point à lui, et qu'ils ne doivent pas, sans des raisons légitimes, le détourner de ses autres occupations ou de l'accomplissement de ses bonnes œuvres.

Si l'on emploie tant de circonlocutions avant de déclarer ce qui est essentiel, c'est parce qu'on manque d'humilité; c'est aussi souvent parce qu'au lieu de chercher une décision précise, et les moyens de servir Dieu avec une pureté plus parfaite, par la mort journalière à soi-même, on nourrit secrètement le désir d'exciter l'intérêt du ministre de Dieu, et d'en obtenir des consolations tout humaines.

Je ne parlerai pas ici des autres inconvénients qui accompagnent les confessions trop longues, les consultations sans fin. Outre la perte du temps, elles donnent occasion aux gens du monde de tourner en ridicule les devoirs les plus essentiels de la religion; elles exposent ses ministres à se

voir l'objet de calomnies, de soupçons dont il leur importe souverainement d'être toujours à l'abri. Si dans tous les exercices religieux, si en particulier dans la manifestation de son intérieur, on ne se proposait que de corriger ses défauts, de renoncer à son jugement, d'obéir avec simplicité, la direction ne demanderait pas un temps si long, et l'on n'aurait pas besoin de tant consulter.

V.

Il est bon de recourir à son confesseur toutes les fois qu'on en éprouve un besoin réel. — Rien ne pourrait alors suppléer les secours spirituels qu'on en reçoit. — Il tient la place de Jésus-Christ au tribunal de la pénitence; il instruit, il encourage, il console. — L'habitude de recourir à son confesseur à tout propos et sans raison aurait des inconvénients.

Ces considérations ne doivent pas cependant vous empêcher de consulter votre guide spirituel, et d'avoir recours au sacrement de pénitence, toutes les fois que vous sentez le besoin de ce remède salutaire. Nous avons, je le sais, les divines Écritures, des livres pieux, des traités de spiritua-

lité où l'on trouve les principes et les règles de conduite qu'il faut suivre dans l'œuvre du salut et de l'avancement dans la vertu. Si nous ne nous écartions pas du sentier étroit qu'ils nous indiquent, nous ne courrions, je l'avoue, aucun risque de nous égarer. Mais l'application de ces saintes règles et de ces principes aux circonstances où l'on est actuellement placé, et le règlement des actions de chaque jour, ne sont pas aussi faciles dans la pratique qu'ils le paraissent en théorie. Il nous survient quelquefois des troubles et des inquiétudes dont nos seuls efforts sont impuissants à nous délivrer. D'autres fois on se sent pour tout ce qui est bon et saint, un dégoût dont on ne saurait assigner la cause, ni donner une raison claire, et desquels, par conséquent, on ignore les moyens de se guérir. Cependant une telle disposition conduit insensiblement à la négligence des devoirs et à la tiédeur. Dans des revers de fortune imprévus, qui nous encouragera à la patience, à la force d'âme, à la résignation? Nous pouvons nous trouver dans des embarras tellement compliqués, que du parti que nous aurons embrassé dépendra notre bonheur pour l'éternité aussi bien que pour le temps. Nous pouvons être assaillis par les tentations les plus dangereuses; en un mot, dans les diverses et rudes épreuves auxquelles nous sommes

exposés durant cette vie, qui sera notre soutien ? qui conduira nos pas incertains et chancelants sur le bord des précipices qui nous environnent ? qui nous tendra une main secourable à l'instant où nous sentirons faillir notre courage et nos forces nous abandonner ? Les livres ? hélas ! dans les grands troubles et quand les passions sont violemment émues, les livres sont des conseillers muets, des guides peu sûrs, des consolateurs impuissants. Ne prendrons-nous alors d'autre guide que nous-mêmes ? Mais nous avons nous-mêmes le plus pressant besoin d'être dirigés, puisque nous sommes faibles, aveugles, portés au mal, en lutte avec les penchants de la nature ; que c'est de notre fond que s'élèvent les tentations les plus dangereuses, et que nous sommes nos ennemis les plus à craindre. On n'est pas longtemps courageux et fort contre soi-même. Les combats qu'il faut soutenir contre ses propres inclinations sont trop opiniâtres pour laisser un espoir raisonnable de remporter tout seul la victoire. Il nous faut alors un secours extérieur, un aide distingué de nous, un ami, un conseiller libre de nos erreurs, exempt des illusions de notre amour-propre, étranger à l'influence de nos passions, capable de déchirer le voile qui dérobe la vérité à nos yeux fascinés, de briser nos chaînes, et aussi plein de zèle pour nous

rendre bons, que nous sommes enclins à flatter nos penchants vicieux. Quel sera cet ami désintéressé, impartial et fidèle, ce conseiller prudent et éclairé, si ce n'est pas l'homme de Dieu au saint tribunal? Tenant la place de Jésus-Christ, parlant en son nom, animé de son esprit, lui seul, par l'influence toute-puissante de la grâce, peut dissiper les nuages répandus sur notre intelligence, et calmer des tempêtes qui autrement jetteraient le vaisseau de notre âme sur des bancs de sable ou contre des écueils où il se briserait.

En instituant le sacrement de pénitence, notre divin Sauveur a rempli la promesse qu'il avait faite de ne pas nous laisser orphelins. Il est avec nous par le ministère des successeurs des apôtres et des prêtres légitimement délégués pour diriger les fidèles dans les voies de la vertu. Par eux il fait ressentir au monde les effets de sa bonté et de sa munificence, comme il le faisait en personne aux jours de sa vie mortelle, « passant en faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du mal. »¹ Nous avons la facilité, et on nous commande de recourir à eux dans nos besoins spirituels. Tous les catholiques, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, ignorants

¹ Act., x, 38.

ou savants, dans la bonne ou la mauvaise fortune, ont un droit incontestable et sacré aux soins, à l'intérêt, aux conseils de leur guide dans l'ordre du salut. Lui-même se considère comme comptable à Dieu de la sanctification des âmes qui lui sont confiées, et il ne néglige rien de ce qui peut contribuer à leur bonheur pour le temps et pour l'éternité. Un confesseur frappé de la responsabilité terrible que lui impose la sainteté de ses obligations se sent animé, à l'égard de ses pénitents, de la même charité que saint Paul pour les Philippiens : « Il les aime avec tendresse dans les entrailles de Jésus-Christ. ¹ Ils peuvent lui développer librement tous les replis de leur âme, lui découvrir leurs penchants les plus honteux, leurs crimes les plus horribles, sans craindre un accueil sévère, ni la manifestation de leurs secrets. Il ne se servira de leur confiance que pour leur montrer la profondeur du précipice dans lequel ils étaient tombés, leur tendre une main amie, afin de les aider à en sortir, et présenter au Très-Haut les plus ardentes prières pour obtenir qu'ils se réconcilient avec lui. Il peut dire avec l'Apôtre : « Qui est faible, sans que je me sois affaibli ? qui est scandalisé sans que je brûle ? ² « Toutefois,

¹ Phil., 1, 8. — Cor., xi, 29.

il les aime, il prend part à leurs maux, il fait ce qu'il peut pour en alléger le poids, sans se rendre complice de leur conduite criminelle en l'approuvant. Dans l'affection qu'il a pour eux, il souhaiterait de leur donner non-seulement la connaissance de l'Évangile de Dieu, mais aussi sa propre vie, tant est grand l'amour qu'il leur porte. ⁴ »

Médecin habile, compatissant et versé dans la connaissance des maladies du cœur humain, il ne fera jamais une plaie nécessaire sans y appliquer en même temps un baume adoucissant et propre à la guérir, et les remèdes qu'il prescrira seront toujours les mieux appropriés aux forces ou à la faiblesse du malade, les plus efficaces pour opérer une guérison prompte et durable. Conseiller sage, instruit, expérimenté, désintéressé, son affection pour eux ne l'aveuglera pas sur leurs fautes; elle rendra, au contraire, ses yeux plus clairvoyants pour découvrir dans leurs âmes les taches les plus légères, et dans leurs difficultés, il ne leur donnera jamais que les avis les plus utiles. Juge exempt de préjugés, impartial, équitable, il pèsera dans la balance de la plus stricte justice toutes les charges qui s'élèvent contre eux,

⁴ Thess., II, 8.

ne les condamnera jamais sans les entendre, et lorsqu'il se verra forcé de prononcer qu'ils sont coupables, il leur enseignera sur-le-champ les moyens de faire révoquer la sentence, d'obtenir un entier pardon, de recouvrer même leurs droits, leurs privilèges, justement perdus. Père affectionné, il ne les abandonnera point au jour du malheur. Mère la plus tendre, « il sera comme dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans leurs cœurs. » La crainte d'un mal contagieux, la certitude même de la mort ne le détournera jamais de les visiter sur le lit de la maladie et de leur procurer, avec une assiduité infatigable et les plus délicates attentions, tous les secours, toutes les consolations en son pouvoir. Enfin, ministre de Dieu, représentant de celui qui nous sauva sur la croix, qui nous aima toujours, il les assistera à leurs derniers moments, il ranimera, par ses tendres et pathétiques exhortations, leurs esprits découragés, fortifiera leur foi, leur inspirera les sentiments de piété les plus désirables dans cette terrible circonstance, et les plus capables de relever la confiance, de soutenir la résignation. C'est ainsi que par ses paternels et pieux efforts il rend moins pénible leur dernière séparation d'avec leurs amis; il leur adoucit les angoisses de l'agonie, et les

dispose à entrer plus tôt dans les régions du bonheur éternel.

Combien de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe ont dû à leur confiance filiale et sans réserve dans leurs pères spirituels, d'avoir évité le malheur de tomber dans les pièges artificieusement tendus sous leurs pas, et que leur inexpérience n'eût jamais découverts ! Combien de personnes d'un âge plus avancé, dans des maux extrêmes tels que la nature laissée à elle-même est impuissante à les supporter, se sont sauvées du désespoir, en découvrant sur-le-champ à leur confesseur l'horreur de leur situation ! Les paroles de consolation qui sortaient alors de sa bouche, fécondées par la grâce, pénétraient, comme une rosée vivifiante, dans leurs cœurs frappés à mort, y faisaient renaître un courage surnaturel, et les rendaient enfin à la société et à leurs amis désolés. Combien de pécheurs dont les longues et nombreuses prévarications semblaient assurer la perte éternelle, la confession n'a-t-elle pas conduits à une conversion sincère, en leur faisant sentir l'imminence des périls qu'ils couraient et la nécessité de rompre leurs liaisons criminelles ! C'est là l'inappréciable ressource que l'Église catholique offre à ses enfants dans toutes les vicissitudes, dans toutes les épreuves de cette vie passagère. Oh ! si

nos frères protestants pouvaient se convaincre de cette incontestable vérité, ils déploreraient avec des larmes amères l'aveuglement et le vertige des auteurs de leur religion; ils reconnaîtraient avec candeur qu'en retranchant le sacrement de pénitence, leurs pères agissaient sous l'influence trompeuse de l'esprit d'erreur, et qu'ils ont privé leurs sectateurs du préservatif le plus efficace contre le vice, du plus puissant encouragement à la pratique de la vertu. Je vous conseille donc de ne vous laisser détourner par aucun motif humain de consulter votre guide *spirituel* sur ce qui concerne vos intérêts éternels, et je vous engage à vous soumettre à ses décisions avec la docilité d'un petit enfant.

Quoique je vous conseille de parler à votre confesseur avec une liberté et une confiance également filiales, et de mépriser les fuites considérations qui pourraient vous en empêcher, ne contractez cependant pas l'habitude d'aller à lui pour avoir une solution sur tous les doutes, sur toutes les difficultés qui peuvent se présenter à votre imagination. Ce recours fréquent à son jugement vous accoutumerait peu à peu à ne consulter pas votre raison dans les occurrences ordinaires de la vie. L'intelligence exquise et la rare capacité que vous devez à la bonté du Très-Haut vous deviendraient

inutiles. Vous ressembleriez bientôt à ces femmes délicates qui, ayant toujours à leurs ordres des voitures, des chevaux, des serviteurs, ne peuvent, quoique douées par la nature d'une santé parfaite, d'un tempérament robuste, se rendre le service le plus léger, ni faire un pas sans s'épuiser de fatigue, à moins qu'un bras étranger ne les soutienne. Vous tomberiez insensiblement dans un état d'indécision habituelle où vous seriez incapable de juger de ce que vous pouvez penser, dire ou faire, sans danger, toutes les fois qu'un obstacle vous empêcherait de consulter votre confesseur : état également incompatible avec la raison et avec une piété éclairée et solide. « Éprouvez tout, dit saint Paul, et approuvez ce qui est bon. ¹ »

Je vous ai répété souvent cette maxime de l'Évangile : « A moins que vous ne deveniez comme un petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. ² »

C'est en vous appliquant à acquérir l'humilité, la candeur, la docilité, l'innocence, la simplicité, toutes qualités aimables d'un enfant bien né, que vous mettrez cette maxime en pratique, et non point en demeurant toujours dans une en-

¹ 1 Thess., v, 21. — ² Matth., xviii, 5.

fance telle qu'il soit besoin , pour ainsi dire , qu'une nourrice soit constamment à vos côtés pour vous porter dans ses bras ou vous soutenir avec des lisières quand vous voulez marcher. La religion bien entendue , en préservant le fidèle de la présomption , élève son esprit , dilate son cœur , lui inspire un courage humble , une liberté modeste.

VI.

Il est bon de faire appeler son confesseur dès le commencement d'une maladie sérieuse. — De la manière d'être avec son confesseur hors du tribunal de la pénitence. — Du secret auquel le confesseur est obligé. — De la pénitence qu'il impose. — De l'obéissance qui lui est due.

A ces considérations , permettez-moi de joindre un conseil que je n'ai pas cru nécessaire de vous donner quand je vous instruisais. Le danger que vous avez couru , dans votre dernière maladie , d'être privée des consolations de la religion , ne me laisse pas la liberté de garder le silence plus longtemps. Votre parfait rétablissement me fait espérer que le Seigneur conservera encore de lon-

gues années votre précieuse vie pour le bonheur de votre famille et pour l'édification de vos connaissances et de vos amis ; je vous parlerai donc avec une entière liberté. Et puisque telles sont les dispositions de la divine Providence qu'il n'est nullement vraisemblable que nous nous retrouvions jamais ensemble en deçà de la tombe, mes observations ne peuvent être attribuées à aucun motif qui me regarde personnellement.

Qu'une jeune femme élevée dans les préventions et les fausses idées dont ses parents et ses maîtres protestants avaient rempli son esprit contre l'Eglise catholique, et en particulier contre le sacrement de pénitence, sente, après sa conversion, en dépit de tous ses efforts, une répugnance involontaire et de l'embarras en présence de son confesseur, je comprends cette disposition, et je l'excuse. Mais comme il peut arriver qu'elle soit dangereusement malade, et que, dans ce cas, il est indispensable qu'elle voie son confesseur et en reçoive des visites, il est pour elle d'une importance majeure de bannir de son esprit des craintes chimériques, et de ne point attendre la maladie pour surmonter son extrême timidité ; les efforts qu'elle ferait alors pour en triompher pourraient avoir des suites graves. L'appréhension qu'elle ressentirait d'une entrevue inusitée et pénible se-

rait capable de la lui faire ajourner assez longtemps peut-être pour la rendre inutile. Mais, supposé qu'à la première vue du danger, elle envoie chercher son confesseur, la visite de l'homme de Dieu, dans une telle circonstance, ne manquerait pas de faire sur elle une grande impression. Habitée à fuir sa présence, elle ne le considérerait pas alors comme un père tendre et compatissant qui vient la consoler, l'encourager et assister un enfant bien-aimé sur le lit de la maladie; mais seulement comme le ministre de Dieu, chargé de l'avertir « de mettre ordre à sa maison, parce qu'elle ne vivra pas plus longtemps et qu'elle mourra. »¹ N'est-il pas à craindre qu'une idée si effrayante ne produise en elle de fortes émotions et que la violence de ses efforts pour les étouffer n'empêche l'effet salutaire des remèdes, n'amène une crise peut-être mortelle ou ne rende la guérison plus tardive et plus difficile? Ce n'est pas là une pure conjecture. Combien de fois la crainte de semblables accidents, manifestée par les médecins, les amis, les parents, n'a-t-elle pas été cause que des chrétiens sont morts sans avoir reçu les bénédictions de l'Église, et privés des secours spirituels dont trop souvent ils ont alors un in-

¹ 4^e Liv. des Rois, xx, 4.

dispensable besoin ? tandis qu'une expérience journalière prouve que la réception des sacrements, en mettant l'âme dans un état de paix et de repos, en lui inspirant de la patience, de la résignation, de la confiance en Dieu, contribue au soulagement des souffrances du corps et le dispose ordinairement à recevoir des remèdes une influence plus heureuse.

Ne vous imaginez pas que votre confesseur a toujours présent à l'esprit ce que vous lui avez appris au tribunal de la pénitence. Gardez-vous, sur cette idée frivole, de vous montrer contrainte et de perdre contenance quand vous le rencontrez, car les règles de la civilité demandent que vous lui parliez. Bannissez ces pensées inquiètes. L'homme que vous voyez parmi vos amis et vos connaissances n'est plus là le prêtre auquel vous avez découvert les secrets de votre cœur, quoiqu'il porte les mêmes traits et la même dénomination. Au tribunal de la pénitence il est le représentant et le délégué de Jésus-Christ. Comme tel, il doit se souvenir de vos défauts aussi bien que de vos qualités, afin de vous donner les conseils que demandent votre situation et vos besoins. Hors du tribunal sacré, il ne sait plus de vos actions ou de vos dispositions secrètes, que ce que vous en faites connaître vous-même par vos paroles ou

par votre conduite extérieure. Il y a plus , il ne peut même *avec vous seule* faire la moindre allusion à ce que vous lui avez déclaré en confession.

La conséquence pratique que vous devez tirer de ces observations , c'est de ne jamais éviter la compagnie de votre confesseur lorsqu'il fait une visite de politesse ou de bon voisinage soit à votre mari , soit à vous , mais de vous comporter à son égard honnêtement et de lui parler avec affabilité , comme vous le feriez à l'égard de tout homme digne de votre estime. En agissant ainsi, vous serez en liberté et vous ne sentirez ni répugnance ni embarras , lorsqu'il vous faudra le voir et lui parler sans témoin , comme dans les cas de maladie.

Quand vous avez quelque prière à dire pour votre pénitence sacramentelle , vous ne satisfaites point à votre obligation , si vous la lisez sans prononcer les paroles , où si vous en faites seulement un sujet de méditation. Il faut la réciter. Mais il serait également inutile et déplacé de détourner sa pensée du sens de la prière , afin de s'entendre prononcer les mots ou les syllabes. Cette laborieuse attention serait une distraction continuelle ; elle ne serait en réalité qu'un regard inquiet de l'esprit sur le mouvement des lèvres et la langue , qu'un travail indigne d'une dévotion éclairée , qu'un scrupule capable d'empêcher tout sentiment

pieux de naître dans le cœur. Pourvu que vous disiez votre pénitence lentement, avec attention, distinctement et avec la conscience que vous la récitez, vous pouvez passer outre sans inquiétude. Omettre quelques mots par inadvertance, faire quelques fautes contre les règles de la grammaire, telles autres bagatelles de ce genre ne méritent pas d'être remarquées. Cette observation peut s'appliquer à toutes les prières vocales soit d'obligation, soit de pure dévotion.

Quand je vous conseille l'obéissance et la soumission aux décisions de votre confesseur, quand je vous recommande de préférer son opinion ou son jugement à votre jugement et à votre opinion, j'espère que vous n'oublierez pas un autre enseignement que je vous ai donné. L'*obéissance aveugle*, vous ai-je dit, dont les auteurs spirituels font un si grand éloge, n'a rapport qu'à l'état intérieur de l'âme, qu'aux dispositions requises pour recevoir les sacrements avec fruit, qu'aux perplexités, aux craintes qui torturent la conscience du scrupuleux. Sa raison, enténébrée par les nuages amoncelés dans son imagination, est incapable de faire une appréciation impartiale de ce qui les tourmente, et, laissé à lui-même, il lui serait impossible de s'en délivrer jamais.

Quant aux intérêts temporels, le confesseur

n'a sur vous aucune sorte de juridiction ; il n'a pas même le droit de vous questionner sur cette matière , à moins que vos déclarations au saint tribunal ne lui aient donné des motifs légitimes de craindre que les lois sacrées de la justice , de la morale , de la religion n'aient été transgressées dans les affaires où vous êtes engagée.

Vous pouvez le consulter si vous le trouvez bon , comme un homme dont la sagesse et l'expérience vous sont connues ; mais alors vous n'êtes aucunement obligée d'adopter son opinion , de suivre son avis. S'il voulait intervenir dans celles de vos affaires qui n'ont pas de rapport à vos besoins spirituels , vous pourriez refuser d'entendre ses discours ; ou si , ce qui est un cas si rare que je devrais peut-être n'en pas parler , il oubliait assez ses devoirs pour tenter d'insinuer dans votre esprit des maximes ou une doctrine contraires à l'Évangile , à la discipline de l'Église , il vous serait non pas seulement permis , mais rigoureusement commandé de lui désobéir et d'agir conformément aux lumières de votre conscience.



LETTRE XXV^e.

SUR LA COMMUNION.

I.

L'Église a toujours exhorté les fidèles à communier fréquemment. — Règles à suivre pour la communion fréquente. — Il ne faut s'approcher de la sainte table qu'après y être convenablement préparé.

Les saints Pères appellent la divine eucharistie un pain quotidien. Dans les premiers jours du christianisme, les fidèles « *persévéraient* avec simplicité et avec joie dans la *communication* de la fraction du pain et dans la prière. ' » En vain, dit saint Chrysostôme, nous célébrons les redoutables mystères, si en même temps nous n'y prenons part. Notre indignité peut seule nous exclure de la *communication* de ce pain de chaque jour.

A moins que les fidèles , dit saint Augustin , ne soient coupables de péchés graves , il ne doivent pas se priver du remède quotidien du corps de Notre-Seigneur. Le saint concile de Trente déclare « qu'il serait à désirer que les fidèles , lorsqu'ils assistent à la messe , pussent y communier , non seulement en esprit et en désir , mais aussi par la réception sacramentelle de l'auguste eucharistie , afin qu'ils retirent des fruits plus abondants de ce divin sacrifice. »

Telle est et telle sera toujours la doctrine de l'Église sur ce point. La pureté , la sainteté de ses règles et de ses préceptes ne dégénèrent jamais et jamais ne s'altèrent. Le même esprit divin qui l'animait et dictait ses décisions au temps des apôtres , de saint Justin , de saint Cyprien , de saint Chrysostôme , de saint Jérôme , de saint Augustin , dicte encore aujourd'hui les instructions qu'elle donne à ses enfants. Que tous nos efforts tendent donc à nous rendre dignes de recevoir , aussi souvent que nous le pourrons , l'adorable pain qui donne la vie.

« De recevoir la communion de l'eucharistie tous les jours , ny je ne le loue , ny je ne le vitupère ;^a mais de communier tous les jours de

^a Ni ne le blâme.

dimanche, je le suade ^a et en exhorte un chacun, pourvu que l'esprit soit sans aucune affection de pécher. Ce sont les propres paroles de saint Augustin, avec lequel je ne vitupère, ny loue absolument que l'on communie tous les jours ; mais laisse cela à la discrétion du père spirituel de celui qui se voudra résoudre sur ce point : car la disposition requise pour une si fréquente communion devant être fort exquise, il n'est pas bon de la conseiller généralement. Et, parce que cette disposition là, quoique exquise, se peut trouver en plusieurs bonnes âmes, il n'est pas bon non plus d'en divertir ^b et dissuader généralement un chacun ; ains ^c cela se doit traiter par la considération de l'état intérieur de chacun en particulier. ¹ »

Je vous engage à vous conduire, pour vos communions, suivant cette excellente règle de saint François de Sales. Le seul conseil que je vous donne, c'est de communier si votre confesseur l'approuve, au moins les jours d'indulgences, ^a toutes

^a Je le conseille. — ^b Détourner. — ^c Mais. — ¹ *Introduction à la Vie dévote*, part. II, ch. 20.

^a Les vicaires apostoliques, en Angleterre, sont autorisés par le saint Siège à accorder annuellement plusieurs indulgences plénières aux fidèles confiés à leurs soins. Ils ont la faculté de déterminer le temps et de prescrire les conditions auxquelles ces indulgences peuvent être gagnées. Les jours fixés pour cela sont, plus qu'un autre temps, consacrés par les âmes pieuses au recueillement intérieur et à la prière.

les fêtes d'obligation ou de dévotion , à l'anniversaire de votre naissance , de votre conversion , de votre première communion , et de plus , dans les circonstances où vous sentirez un besoin extraordinaire des lumières et de l'assistance de la grâce. Pour un usage plus fréquent de la communion , je vous renvoie à votre confesseur seul juge compétent de vos dispositions actuelles , et de ce que vous pourrez faire convenablement et avec fruit dans la situation où vous vous trouverez placé.

« Car, comme le remarque le même saint François de Sales , plusieurs légitimes empêchements peuvent néanmoins vous arriver, non point de votre côté , mais de la part de ceux avec lesquels vous vivez, qui donneroient occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communiez pas si souvent. Par exemple , si vous êtes en quelque sorte de subjection , ^a ou que ceux à qui vous devez de l'obéissance ou de la révérence, soient si mal instruits ou si bigearres , ^b qu'ils s'inquiètent

Entre autres bonnes œuvres, la communion sacramentelle est spécialement ordonnée pour obtenir cette faveur. C'est à cela que l'auteur fait allusion.

Je trouve dans différents *directory* ou *ordo* d'Angleterre et d'Écosse, huit indulgences plénières accordées chaque année, aux catholiques de ces royaumes, par les vicaires apostoliques, en vertu de ce privilège. (*Note du Traducteur.*)

^a Sujétion. — ^b Bizarres.

et troublent de vous voir si souvent communier ; à l'adventure , ^c toutes choses considérées, sera-t-il bon de condescendre en quelque sorte à leur infirmité , et ne communier que de quinze jours en quinze jours ? mais cela s'entend , en cas qu'on ne puisse aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arrêter ceci en général ; il faut faire ce que le père spirituel dira : bien que je puisse dire assurément que la plus grande distance des communions est celle de mois à mois entre ceux qui veulent servir Dieu dévotement. ¹ »

Si les jours de vos communions , vous ne négligez ni vos devoirs domestiques , ni vos devoirs de société ; si vous êtes , à l'égard de tous , plus douce , plus patiente , plus affable , plus complaisante , plus condescendante , que dans les autres temps ; si votre air , vos regards , vos paroles , ne respirent que bienveillance , charité , indulgence , désir d'obliger , soyez persuadée qu'alors votre mari , vos enfants , vos connaissances , ne blâmeront nullement vos communions fréquentes. C'est d'ailleurs , une vérité incontestable , qu'étant tous , par notre vocation au christianisme , appelés

^a A tout hasard. — ¹ *Introd. à la Vie dévote*, part, II, ch. 20.

à vivre d'une vie irréprochable, nous devons aussi, tous sans exception, vivre assez saintement pour être dignes, autant que la fragilité humaine le permet, de communier chaque jour, sinon d'une communion sacramentelle, du moins spirituellement, par les désirs d'un cœur rempli de gratitude et d'amour pour notre très miséricordieux Sauveur. *Sic vive, ut quotidie merearis accipere*, dit saint Augustin.

La veille du jour de votre communion, préparez-vous à cette importante action par des bonnes œuvres particulières, par des prières plus longues, des aumônes plus abondantes, une vigilance plus grande sur vos pensées, vos paroles, vos actions, afin d'éviter tout ce qui pourrait tendre, même légèrement, à souiller votre âme ou à distraire votre imagination. Oh ! si nous avions eu le bonheur une seule fois de contempler de nos yeux la présence corporelle de Jésus-Christ ; si cet adorable Sauveur avait voulu déchirer les voiles sous lesquels il se cachè ; s'il avait daigné détruire les espèces eucharistiques et se montrer à nous dans toute la splendeur de sa gloire, comme autrefois à trois de ses apôtres, dans sa transfiguration, pénétrés de reconnaissance, frappés d'une terreur respectueuse, nous serions tombés la face contre terre, confondus, anéantis dans le sentiment de

notre indignité et de nos misères , à l'aspect d'une preuve si évidente de l'amour ineffable et miséricordieux qui l'a porté à se donner à nous , sous les apparences du pain , pour être la nourriture de nos âmes , tous les jours , et pour habiter avec nous sur cette terre de tentations et d'épreuves ; il nous serait impossible d'avoir d'autres pensées. L'espérance de le revoir remplirait nos cœurs d'une inexprimable joie ; la permission d'approcher de sa personne divine et de le recevoir dans nos âmes , nous ravirait en extase , occuperait tous nos sentiments et toutes nos affections. Nous compterions , avec une vive et sainte impatience , les heures , les moments , en attendant un bonheur si au-dessus de nos mérites et de nos conceptions. Devenus entièrement étrangers à tout le reste , nous serions insensibles aux choses les plus capables de distraire , d'exciter l'imagination , d'émouvoir les sentiments de la nature. Jésus - Christ seul ferait l'objet de nos pensées , de nos désirs , le sujet de nos discours. Oui , si notre foi ressemblait à celle des saints , tels seraient nos sentiments , quand nous nous proposons de recevoir la sainte eucharistie.

Dans l'état de dégradation où nous sommes tombés , nous ne pouvons être , je l'avoue , que rarement libres de l'empire tyrannique des objets

extérieurs sur notre âme ; je sais , et je sais trop bien , quelle impression faible et passagère font sur nous les choses spirituelles. Cette expérience lamentable de notre extrême faiblesse montre l'indispensable nécessité, lorsqu'on se prépare à la communion , d'éviter avec soin tout ce qui peut dissiper l'esprit , de s'exercer courageusement et avec persévérance à captiver les sens , de s'occuper de réflexions pieuses , d'élever son cœur vers Dieu par des aspirations ferventes , répétant souvent les paroles du prophète : « Comme le cerf soupire après les eaux , de même mon âme soupire après vous , ô Dieu... Quand viendrai-je , quand paraîtrai-je , devant la face de Dieu ? ¹ « Mon cœur est prêt.... Venez , Seigneur Jésus. »

II.

La pureté du cœur, une humilité profonde, une confiance sans bornes dans la bonté de Jésus-Christ, le souvenir de sa passion et de sa mort sont les principales dispositions qu'il faut apporter à la communion.

1° Une disposition indispensable pour faire une bonne communion , c'est la pureté du cœur. Notre

¹ Ps. XLI , 1 , 2.

divin Sauveur lava les pieds de ses apôtres avant le dernier repas, humble fonction qu'il voulut remplir lui-même pour faire entendre à ses disciples qu'ils avaient besoin d'être purifiés par lui avant d'oser recevoir le pain céleste qu'il était sur le point de leur donner. L'homme qui se présenta au festin de noces sans la robe nuptiale fut, non seulement chassé de la salle du banquet, mais encore chargé de chaînes, et jeté dans les ténèbres extérieures, où seront pleurs et grincements de dents, » emblème frappant de la grande pureté de cœur, et des sentiments pieux qui doivent animer ceux qui acceptent l'invitation divine et qui osent s'asseoir parmi les conviés. » Que l'homme s'éprouve, dit l'Apôtre, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui boit et mange indignement, mange et boit son jugement, ne discernant point le corps du Seigneur. ¹ »

De ces citations des saintes Écritures, quelques-uns inféreront peut-être qu'il est plus sûr de se tenir éloigné de la table sainte ; mais cette conséquence serait également fausse et désastreuse. Il est vrai que l'homme qui n'avait pas l'habit de noces fut jeté dans les ténèbres extérieures et

¹ I Corinth., x1, 28, 29.

condamné à des maux éternels ; mais ceux qui , sous différents prétextes , refusèrent d'aller au repas nuptial , furent mis à mort , comme l'Évangile le rapporte ; et le roi dont ils avaient méprisé la bonté déclara qu'ils n'auraient jamais de part au bonheur préparé pour ses amis. Il est vrai que , si nous mangeons indignement le pain sacré , nous *mangerons notre propre jugement* ; mais il est également vrai que , « si nous ne mangeons la chair du Fils de l'homme , nous n'aurons pas la vie en nous. ¹ » En communiant indignement , nous prenons un poison qui donne la mort , en nous abstenant de la communion , nous périssons d'une inanition mortelle. Si nous allons impurs nous asseoir à la table sainte , nous sommes coupables d'une témérité que rien ne peut excuser ; si nous en restons éloignés , nous commettons une criminelle désobéissance. Si nous ne prenons pas les moyens nécessaires pour nous purifier de nos péchés , ou si nous conservons de l'affection pour quelqu'un d'eux , nous profanons le sacrement ; et si , sans des raisons légitimes , nous évitons de communier , nous sommes perdus sans ressource. Qu'avons-nous à faire , sinon de vivre dans une pureté , une innocence telles que nous soyons dis-

¹ S Jean , VI , 54.

•

posés, avec la grâce divine et purifiante, à recevoir sans crainte le Dieu qui est la pureté même. Car, il n'y a pas d'alternative, il faut vivre de Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, ou mourir d'une mort spirituelle, c'est-à-dire perdre son âme pour toujours.

2° Une humilité profonde est une autre disposition essentielle pour communier dignement. En effet, si nous réfléchissons sur la terrible majesté de l'hôte que nous nous préparons à recevoir, sur nos innombrables misères, et sur la multitude de nos péchés passés, frappés de notre indignité, comme le fut de la sienne le centenier de l'Évangile, nous nous écrierons : « O Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure. » Comment, ô Seigneur, daignez-vous vous abaisser jusqu'à venir à moi ? « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ? ou le fils de l'homme pour que vous le visitiez ? ¹ » « Mon être n'est-il pas comme le néant devant vous ? ² » Plût à Dieu que je n'eusse contre moi que mon néant ! mais je suis de plus un pécheur, et vous êtes le saint des saints ; j'ai donc de plus puissants motifs que votre apôtre pour tomber à genoux en vous disant : « Retirez-vous de moi, ô mon Dieu, car je suis un

¹ Ps. VIII, 5. — ² Ps. XXXVIII, 6.

pécheur. ¹ » Je sens et je confesse mon indignité ; mais en même temps , je reconnais , je bénis votre infinie bonté , et vous offre mes plus humbles et mes plus sincères actions de grâces pour tant d'amour. Ce n'est point pour mes mérites que vous daigniez venir à moi. Vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même , et vous ne pouvez voir dans ma bassesse rien qui me donne droit à une faveur si haute. Vous ne me l'accordez que pour déployer l'Incompréhensible étendue de votre miséricorde et de votre amour à l'égard de l'ouvrage de vos mains. Oui , ô Seigneur , « je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole , et mon âme sera guérie. ² »

3° Quand l'humilité est sincère , la soumission aux ordres de Dieu et la confiance en lui l'accompagnent. Jésus-Christ veut laver les pieds de saint Pierre. A cet abaissement de son divin maître , l'apôtre oppose son néant et ses péchés : il ne peut consentir à un si prodigieux exemple d'humilité et d'affection ; mais après avoir entendu ces étonnantes paroles : « Si je ne vous lave , vous n'aurez point de part avec moi , » il s'écrie : « Seigneur , non-seulement les pieds , mais encore les mains

¹ S Luc , v , 8. — ² S. Matth. , viii , 8.

et la tête. » Souvenons-nous que c'est Jésus-Christ qui nous invite à son banquet ; il nous menace même de sa colère si nous refusons son affectueuse invitation. Pourrions-nous donc ne pas compter sur sa bonté, sur son indulgence, et nous tenir toujours éloignés de lui par la crainte de sa justice ? « Ce n'est pas du poison qu'il nous offre, mais un pain vivifiant, » dit saint Augustin. Si vous craignez à cause de votre néant et de votre indignité, ayez confiance, parce qu'il possède tout, et qu'il veut vous donner gratuitement toutes choses. Espérez dans ses infaillibles promesses, et dites avec le prophète royal : « Recevez-moi, ô Seigneur, selon votre parole, et je vivrai ; ne me confondez pas dans mon attente. ⁴ » Dites-lui avec l'humble saint Augustin : « La maison de mon âme est petite ; oh ! agrandissez-la, afin que je puisse vous recevoir ; elle tombe en ruines, daignez la réparer ; il y a au dedans beaucoup de choses qui vous déplaisent, je le sais, je l'avoue ; mais qui la nettoiera, qui la purifiera, si ce n'est vous ? A qui, si ce n'est à vous, crierai-je : Purifiez-moi de mes péchés secrets, ô Seigneur ? »

4° Quand on se prépare à la communion, il faut se rappeler l'ineffable amour qui porta Jésus-

⁴ Ps. CXVIII, 116.

Christ à verser son précieux sang et à mourir sur la croix pour nous réconcilier avec son divin Père. Saint Basile considère le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur comme une des principales dispositions pour communier dignement. « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. ¹ » Mais n'oublions pas que ce souvenir doit être accompagné de la gratitude la plus vive et du plus ardent amour. Nous devons nous efforcer de pénétrer dans cet abîme incompréhensible et sans fond de la *charité* du Sauveur à notre égard, de cette charité qui surpasse toute intelligence. ² » Ce souvenir de la mort de Jésus-Christ, rappelé à notre mémoire lorsque nous communions, doit nous exciter plus puissamment que tout autre motif à vivre désormais pour lui seul; « car la charité de Jésus-Christ nous presse, sachant que si un seul est mort pour tous, donc tous étaient morts : or, Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. ³ »

Lorsque vous nous donnez votre chair, votre

¹ I Corinth., XI, 26. — ² Eph., III, 18. — ³ II Corinth., V, 14, 15.

sang, votre âme, votre divinité, vous-même tout entier, n'est-il pas juste, ô mon très doux Jésus, n'est-il pas indispensable que je me consacre entièrement à vous? est-il besoin que vous me donniez un ordre spécial de vous aimer? la raison seule ne me commande-t-elle pas de vous aimer de tout mon cœur; de tout mon esprit, de toute mon âme, de toutes mes forces, et par-dessus toutes choses, et, conformément à votre précepte, mon prochain comme moi-même, à cause de vous. Mais cet amour saint et nécessaire, je ne puis l'obtenir que de vous. Aidez-moi donc, ô Seigneur, à remplir, comme je le dois, cette obligation sacrée. Attirez mon cœur vers vous « par les attraits qui gagnent les hommes, par les attraits de la charité.⁴ » Animez-le des sentiments les plus humbles, les plus pieux, les plus reconnaissants; délivrez-moi de cette honteuse léthargie dans laquelle j'ai languì si longtemps; brisez les chaînes qui m'ont attaché aux créatures; faites-moi sentir le vide de toutes les consolations humaines; mettez-moi en liberté, afin que je puisse prendre mon vol vers le ciel et me reposer en vous. Nulle créature ne sera désormais capable de satisfaire les désirs de mon cœur; pour une âme qui

⁴ Osée, XI, 4.

aime, tout est vanité, affliction d'esprit, hors vous aimer et vous servir vous seul.

Si vous communiez à la messe ou immédiatement après l'assistance au saint sacrifice, votre union aux sentiments du prêtre peut vous servir de préparation immédiate. Mais si vous communiez auparavant, consacrez une vingtaine de minutes à disposer votre cœur, lisant avec grande attention les prières préparatoires contenues dans quelque livre pieux de votre choix, ou faisant des actes de contrition, de foi, d'espérance, de charité, d'adoration, d'humilité, composés par vous-même, ou tels que vous les trouverez dans le quatrième livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Après votre communion, vous pourrez employer le même espace de temps à offrir à Dieu vos actions de grâces pour le don précieux qu'il vient de vous accorder. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'expression de votre reconnaissance ne doit pas se borner à ces courts exercices de piété. A moins que vous ne soyez réellement empêchée, soyez ingénieuse à vous ménager quelques moments dans le cours de la journée pour méditer sur l'indicible bonheur dont vous avez joui le matin. Entretenez-vous avec le bien-aimé de votre cœur, le conjurant de vous inspirer des sentiments dignes de lui. « Que mon âme magnifie le Seigneur,

parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante , et qu'il a fait de grandes choses en moi. » « Je possède celui que mon cœur aime , je le tiens , je ne le laisserai point aller. » C'est ainsi que la bienheureuse Vierge et l'épouse des cantiques exprimaient les transports de joie , de gratitude et d'amour qui les animaient. Croyez et aimez comme elles , et vous n'aurez pas besoin de longs discours ni de formules pathétiques de prières pour exciter en vous des sentiments pieux. Votre cœur parlera , Jésus-Christ entendra son langage , ne fut-ce que des mots entrecoupés , des soupirs , des affections.

III.

Si et quand les troubles de la conscience , des fautes de fragilité , des imperfections habituelles doivent empêcher de communier. — Ce qu'il faut faire dans le doute.

Si , le jour où vous avez l'intention de communier , votre imagination était si préoccupée , ou votre âme dans un trouble intérieur tel que vous ne pourriez vous recueillir sans de violents efforts , il vaudrait mieux vous priver ce jour-là de la

communion par respect pour le sacrement, et vous contenter de la communion spirituelle. Dans ce cas, vous pouvez remettre la communion sacramentelle au jour suivant, pourvu que votre esprit soit libre de toute anxiété, et votre conscience tranquille; car si la préoccupation de l'esprit et le trouble intérieur persévéraient, ou si, pendant ce temps, vous aviez fait quelque faute qui vous parût exiger l'absolution, il ne vous faudrait point aller à la communion avant d'avoir consulté votre confesseur. Après lui avoir exposé avec simplicité l'état de votre âme, et fait connaître vos doutes et vos craintes, vous devez vous soumettre à son jugement et à sa décision. En suivant exactement cette règle, vous ne courez point le danger d'être égarée par les scrupules ni par les illusions de l'amour-propre. En nourrissant ainsi fréquemment votre âme du pain céleste, vous obtiendrez la force et la résolution nécessaires pour marcher avec courage et avec persévérance dans le sentier étroit qui conduit « à la montagne de Dieu. ¹ »

Les saintes dispositions du pieux communiant ne doivent point cesser avec le jour de la com-

¹ 3^e Liv. des Rois, XIX, 8.

munion ; il faut qu'elles soient durables et qu'elles influent sur sa conduite subséquente. C'est par l'observation constante et fidèle des commandements de Dieu , et l'accomplissement des devoirs de son état, qu'il doit témoigner à son souverain bienfaiteur sa vive reconnaissance pour le bienfait inestimable qu'il a reçu de lui. Ses efforts journaliers pour avancer dans la vertu le prépareront à recevoir avec une sainte joie cette dernière visite par laquelle notre très miséricordieux Sauveur et maître consommera l'œuvre de la sanctification du fidèle , et lui assurera un passage heureux du temps à l'éternité.

Après vous être convenablement préparée, appuyée sur la décision ou la permission de votre confesseur , présentez-vous avec une humble confiance au sacré banquet ; allez au nom de celui qui sera votre paix , et qui récompensera votre obéissance à son ministre , vous pouvez alors , avec raison , vous mettre au nombre des convives invités par le Tout-Puissant et revêtus de l'habit de noces par l'application des mérites de son Fils. Croyez-moi , ce serait toujours au grand désavantage de votre âme que vous vous priveriez de ce pain de vie , sous prétexte d'imperfections légères , de transgressions vénielles auxquelles vous ne donnez jamais un consentement volontaire , et qui

sont, j'en suis persuadé, aussitôt rétractées qu'aperçues. Nous devons, il est vrai, pour communier souvent, être purs de tout péché mortel et de toute affection au péché véniel; mais il n'est point nécessaire d'être sans défauts, sans imperfections. Si l'on devait différer de communier jusqu'à ce qu'on eût atteint la perfection, il faudrait renoncer pour toujours à la réception de la divine Eucharistie et à la perfection même; car c'est par la communion fréquente, faite avec les dispositions convenables, que nous devenons parfaits, autant qu'il est possible de l'être en cette vie. « Le Dieu tout-puissant a voulu, dit saint Augustin, que nous fussions réduits à vivre avec humilité sous le joug de la confession journalière de nos péchés. » Selon saint Jean : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes et la vérité n'est point en nous. Si nous disons que nous n'avons jamais péché, nous faisons Dieu menteur, et sa parole n'est point en nous. ¹ » Et cependant saint Augustin, ce savant docteur de l'Église, recommande la fréquente communion.

Nous ne devons pas être surpris si des chrétiens pieux et communiant fréquemment se rendent

¹ I Joan., 1, 10.

néanmoins coupables de péchés véniels. Ne soyons pas scandalisés à la vue des imperfections que le Tout-Puissant leur laisse afin d'entretenir dans leurs cœurs l'esprit d'humilité et d'abaissement ; mais portons nos regards sur le nombre de défauts bien plus dangereux et plus graves dont l'aliment céleste les préserve. Les âmes pieuses qui, dans toute la suite de leur conduite, agissent avec simplicité et avec candeur, qui sont humbles et dociles, qui déplorent sincèrement leurs faiblesses journalières, qui sont prêtes à tout entreprendre pour se corriger, doivent être encouragées à la communion fréquente. Leurs chutes involontaires, loin d'être un motif de les en exclure, montrent, au contraire, le besoin qu'elles ont de se nourrir du pain appelé par excellence « le pain des forts. » Il faut qu'il mange le pain descendu du ciel, celui qui veut vivre d'une vie céleste. La divine Eucharistie est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les faibles, qui guérit les blessures du cœur, qui donne de la santé et de la vigueur à l'âme, quand on la reçoit avec de saintes dispositions. L'amour est la meilleure préparation pour la réception du sacrement d'amour. Lorsque vous devez participer aux mystères saints et terribles, il faut vous considérer comme une pauvre lépreuse toute couverte d'ulcères. Mais que cette connais-

sance de votre indignité vous porte à vous écrier avec une confiance filiale : « O Seigneur , si vous le voulez ,¹ vous pouvez me guérir , » et vos vœux seront accomplis.

Enfin , que l'amour éloigne la crainte ; la crainte est le sentiment des esclaves ; la confiance et l'amour font l'heureuse et habituelle disposition des enfants. Aimez donc , et vous jouirez sûrement des communications de celui qui s'appelle lui-même « l'amant des âmes qui est descendu du ciel » pour envoyer le feu de l'amour divin sur la terre , et dont le plus ardent désir est qu'il embrase le monde.

« De demander des âmes solidement pieuses et éclairées sur leurs devoirs , pour les admettre à la fréquente communion , qu'elles soient arrivées au plus haut point de la sainteté chrétienne ; de leur retrancher , pour quelques fragilités qui échappent aux plus justes , le céleste aliment qui les doit nourrir ; de leur tracer une idée de perfection , sinon impossible dans la pratique , au moins très rare et d'une extrême difficulté ; de les tenir dans un jeûne perpétuel jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce terme , et de leur faire envisager comme une vertu , comme un mérite de-

¹ Matth., VIII.

vant Dieu, ce qui les éloigne de Dieu, ce qui les affaiblit et les désarme : voilà de quoi je ne puis convenir et de quoi je ne conviendrai jamais. Je les exhorterai à tendre sans cesse vers cette perfection, à se proposer toujours cette perfection, à faire chaque jour de nouveaux efforts pour s'élever à cette perfection ; mais, après tout, si ces âmes n'y sont pas encore arrivées, si elles n'ont pas mis encore le comble à cette tour évangélique qu'elles ont entrepris de bâtir ; s'il leur reste encore, comme au prophète, du chemin avant que d'atteindre jusqu'au sommet de la montagne d'Oreb, je ne les traiterai pas avec la même rigueur que ce convié qui fut chassé du banquet nuptial parce qu'il s'y était ingéré témérairement ; je ne leur défendrai point de manger ; mais, par une maxime tout opposée, je leur dirai ce que l'ange dit à Élie : *Surge, comede ; grandis enim tibi restat via.*¹ Venez avec confiance, et prenez ce pain qui vous est offert, et qui vous donnera des forces pour aller au bout de la carrière que vous avez à fournir ; car je me souviendrai que ce n'est point pour des forts et pour des justes que Jésus-Christ est venu, mais pour des faibles et des pécheurs ; que ce n'est point pour les sacrements que

¹ III Reg., 19.

Dieu a formé les hommes , mais que c'est pour les hommes qu'il a institué les sacrements ; que ces hommes étant hommes , ils ne sont point , quelque parfaits qu'on les suppose , d'une nature angélique , et que , quoi qu'ils fassent , ils ne se trouveront jamais sans quelques imperfections ; que s'il fallait attendre qu'ils en fussent pleinement dégagés pour les recevoir à la table du Seigneur , et qu'il ne leur manquât rien de tout ce qu'exige d'eux une sévérité outrée pour leur accorder le bienfait de la communion , à peine les apôtres eux-mêmes , à peine les premiers chrétiens , à peine les plus grands saints auraient-ils pu y avoir part. Telles sont les règles générales que je suivrai ; je dis les règles générales , car je sais qu'il y en a de particulières pour certains états , pour certaines personnes , selon certaines conjonctures , dont le détail serait infini , et que je laisse à l'examen des pasteurs de l'Église et des directeurs auxquels il appartient d'en juger. ¹ »

¹ Bourdaloue , *Serm. sur la fréq. commun.*

IV.

Comment on peut juger des effets de la communion. —
Quels sont ces effets.

Il faut juger des fruits que produit en nous la communion, non par la sensibilité de la dévotion ou la tendresse des sentiments qu'on éprouve, mais par ce qu'elle nous inspire d'horreur pour le péché, de fidélité dans l'observation des commandements de Dieu et l'accomplissement des devoirs de notre état, de résolution pour exécuter la volonté de Dieu en toutes choses, d'amour pour lui au-dessus de toutes les créatures; en un mot, par toutes ces dispositions du cœur que le prophète-roi exprime si bien quand il dit : « Mon âme désire de soupirer après vos ordonnances en tout temps. ¹ »

Ne négligez rien pour entretenir en vous ces saintes dispositions; quand vous sentez que la nature commence à reprendre sur vous son empire, résistez-lui d'abord; soyez ferme, vous confiant

¹ Ps. CXVIII, 20.

dans le secours de Dieu , et l'ennemi , couvert de honte , prendra la fuite et vous laissera en paix.

C'est une très ancienne pratique dans l'Église catholique et que plusieurs conciles ont prescrite , de garder la sainte Eucharistie dans nos tabernacles , afin de pouvoir en tout temps la porter aux malades ; et le saint concile de Trente a décrété qu'un usage si nécessaire et si utile serait maintenu avec la plus grande exactitude. Sous la nouvelle alliance , lorsque les enfants de l'Église catholique sont au moment de soutenir leur dernier combat contre l'ennemi de notre salut , le Seigneur Dieu des armées vient sur le champ de bataille , afin de fortifier ceux « qu'il n'a pas tenu à deshonneur d'appeler ses frères. ¹ » Il s'incorpore avec eux , afin qu'ils puissent dire dans un sens plus littéral que le prophète : « Le Seigneur est avec moi un guerrier puissant ; ceux qui me poursuivent tomberont ; ils seront faibles , ils seront confondus. ² » Combien cette dernière visite du Seigneur est douce et salutaire pour ceux qui , réconciliés avec Dieu par l'application des mérites de la Passion , que notre Sauveur souffrit dans son corps mortel pour les rendre « saints , purs , irréprochables devant lui , ont persévéré , fermes

¹ Hébr., II, 11. — ² Jérém., 41.

et inébranlables dans la foi, immuablement attachés aux espérances de l'Évangile, ¹ » et qui néanmoins ont encore besoin de la plus puissante des grâces pour demeurer fidèles jusqu'à la fin !

L'Homme-Dieu qui va visiter les fidèles sur le lit de la maladie leur donne cette eau vivifiante dont il parla lui-même à la Samaritaine, cette eau « qui rassasiera pour toujours celui qui en boira, et qui deviendra dans lui une source jaillissante vers la vie éternelle. ² » Le ministre de l'Église, en entrant dans la chambre du malade, dit, au nom du Dieu de miséricorde qu'il porte dans ses mains : « Que la paix soit à cette maison. » Celui que nous voyons couché sur un lit de douleurs est un enfant de la paix, et la paix du Sauveur reposera sur lui ; car le Dieu qui a daigné le visiter n'a pour lui que des pensées de paix et des faveurs ; il lui donnera cette paix dont il favorisa ses apôtres, cette paix si différente de la paix trompeuse que le monde prétend donner à ses favoris, cette paix de Dieu qui surpasse toute pensée, et qui est un gage, un avant-goût de l'éternelle paix.

Oh ! si les mondains, si ceux qui ne connaissent pas ou qui rejettent la doctrine de l'Église pou-

¹ Col., I, 22, 23. — — ² S. Jean, IV, 10, 14.

vaient pénétrer dans le cœur ou concevoir une idée des sentiments du catholique pieux à ce moment solennel , que leurs pensées seraient différentes ! Au lieu de se figurer le prêtre répandant la terreur autour de lui , et le malade , frappé d'épouvante à sa vue , ils verraient celui-ci , non sans admiration , regarder l'homme de Dieu avec calme , les yeux brillants de joie , comme à l'arrivée d'un ami dont la visite a été longtemps attendue et désirée ; ils le verraient , oubliant toutes ses souffrances et rassemblant ce qui lui reste de forces pour offrir à son bienfaisant Seigneur l'hommage de son adoration , de sa reconnaissance et de son amour. S'ils pouvaient pénétrer dans son âme , ils l'entendraient s'écrier : « O Seigneur Dieu du ciel et de la terre , roi des siècles , immortel , invisible , qui habitez une lumière inaccessible , vous au nom duquel tout genou fléchit dans le ciel , sur la terre et dans les enfers ! doux Jésus , vous daignez entrer dans mon misérable réduit maintenant que mes infirmités et mes forces épuisées ne me permettent plus d'aller dans votre temple me prosterner au pied de vos saints autels pour implorer vos miséricordes ! Que vous rendrai-je pour tant de condescendance et de bonté ? quel autre que vous pourrait me secourir dans mon indigence , me soutenir et me fortifier dans ma faiblesse. Je reconnais

votre munificence, je loue votre bonté, je vous rends grâces de votre infinie charité; car c'est à votre miséricorde et non à mes mérites que je dois de mieux connaître votre bonté. ¹ a »

Cette admirable preuve de l'amour de notre bien-faisant Rédempteur à l'égard du malade, lui inspire une confiance et lui donne une consolation telles qu'il faut les avoir éprouvées pour pouvoir les exprimer même faiblement. Il est au milieu des ombres de la mort; mais son Sauveur, l'amour de son âme, est avec lui. « Le Seigneur est sa lumière et son salut, quels maux pourrait-il craindre? ² » Sa dernière heure est venue, mais il y est préparé; la grâce qui remplit son cœur l'a disposé à faire de sa vie un sacrifice volontaire à son créateur; il lui abandonne son corps entre les mains, dans la confiance que si ce corps retourne à la terre d'où il a été tiré, son âme sera mise dans le lieu de rafraîchissement et de paix, où seront pleinement satisfaits son ardent désir d'habiter la maison du Seigneur tous les jours de sa vie, et son espoir d'en goûter toutes les délices. Il voit sans inquiétude le moment de la dissolution de son corps approcher; « il sait que son Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour il se lèvera

¹ *Imit. de Jésus-Christ.* — ² Traduit. — ² Ps. XXII, 4.

de la terre, qu'il se revêtira de nouveau de sa chair, et que dans sa chair il verra son Dieu, qu'il le verra de ses yeux, lui-même et non point un autre. Cette espérance repose dans son sein ¹ » et en éloigne les craintes et les regrets. Jésus-Christ, content de ces dispositions, dont il est lui-même l'auteur, bannit de l'esprit du malade la pensée des choses temporelles, et n'y laisse entrer que celle de l'éternité bienheureuse; il rappelle à son souvenir cet article consolant de notre foi, que « si la maison terrestre que nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre demeure que la main de l'homme n'a point bâtie et qui sera éternelle. ² » Ainsi encouragé, et, si j'ose le dire, spiritualisé, le fidèle n'a plus d'autres désirs que de « quitter son corps, d'être présent au Seigneur, de se voir dégagé de ses liens et d'être avec Jésus-Christ au comble du bonheur. ³ »

Heureux ceux qui, sur le point de sortir de ce monde, sont animés de ces pieux sentiments! Heureux ceux qui, mourant de la mort des justes, peuvent espérer, par la miséricorde de Dieu et l'application des mérites de Jésus-Christ, d'être comptés parmi ses serviteurs fidèles dont il est

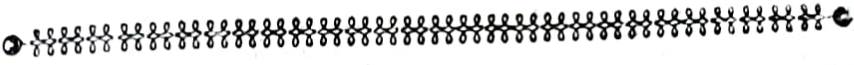
¹ Job, xix, 25, 26. — ² II Cor., v, 1. — ³ Phil., i, 25.

écrit « qu'ils lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin d'avoir droit de toucher à l'arbre de vie et d'entrer dans la cité sainte par ses portes! ¹ »

Je vous conjure de conserver toujours sans altération la foi des fruits heureux que l'on retire de la participation au corps et au sang de Jésus-Christ dans les divins mystères. Soyez constamment fidèle à remplir les obligations que cette foi nous impose ; par cette fidélité vous arriverez à la vie. Déplorez l'aveuglement et l'obstination de ceux qui rejettent cette ineffable faveur, ce secours si nécessaire à l'homme dans l'état d'épreuves et de tentations où il vit : hélas ! ils arriveront à la mort. Demeurez ferme dans cette foi, malgré les scandales dont vous pouvez être témoin. Marchez à la lumière de son flambeau, et que jamais des motifs humains ne vous détournent d'accomplir les préceptes de l'Église, ni d'obéir à la voix de votre conscience, puisque vous êtes assez heureuse « pour que les choses qui plaisent à Dieu vous aient été manifestées clairement. ² »

¹ Apoc., xxii, 14. — ² Bar., iv, 4.





LETTRE XXVI^e.

DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, ET DE
L'INTERCESSION DES SAINTS.



I.

Doctrine catholique sur la dévotion à la sainte Vierge et l'intercession des saints. — Le culte que nous leur rendons n'a rien d'injurieux à Jésus-Christ. — Outre les vœux que nous leur adressons, nous nous proposons d'imiter leurs vertus.

Mettez-vous sous la protection de la bienheureuse Vierge; suppliez-la de vous adopter pour son enfant, et d'intercéder pour vous auprès de son divin Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, duquel seul vous pouvez attendre votre salut et les moyens de l'opérer, et qui seul par sa grâce toute-puis-

sante, si de votre côté vous êtes fidèle à observer les divins commandements et à correspondre à ses saintes inspirations, peut vous faire persévérer et croître chaque jour en vertu et en mérites devant Dieu et devant les hommes. Mais comme la dévotion des catholiques à la sainte Vierge et leur confiance dans son intercession et celle des saints sont également mal comprises et mal représentées par les protestants, je vais mettre sous vos yeux quelques réflexions qui, je l'espère, vous confirmeront dans vos sentiments à l'égard de cette dévotion et vous rendront « capable de satisfaire quiconque vous demandera raison de cette espérance qui est en vous. ¹ »

Nous n'adorons qu'un seul Dieu, créateur, conservateur et dispensateur de toutes choses, et au nom duquel nous avons été sanctifiés par le sacrement de baptême. Nous reconnaissons dans lui seul un pouvoir tout-puissant, la souveraineté absolue, une bonté infinie, la réunion de toutes les perfections possibles et la plénitude de l'être. Comme nous n'avons qu'un Dieu, de même nous n'avons qu'un médiateur commun, Jésus-Christ, qui nous a sauvés par l'effusion de son sang, et c'est seulement en son nom que nous pouvons approcher de Dieu. C'est en son nom que nous prions

¹ I S. Pierre, III, 15.

pour nous-mêmes et pour tous les fidèles, et Dieu, qui aime la charité et la concorde entre les frères, nous écoute avec bienveillance. Nous honorons les saints comme les amis de Dieu; nous admirons en eux les miracles de son bras tout-puissant, la communication de sa grâce, la manifestation de sa gloire; nous admirons ce sentiment de dépendance humble et sans réserve qui les porte à se réjouir d'avoir reçu et de recevoir éternellement tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils possèdent de celui auquel seul se rapporte tout notre culte, comme au principe unique de tout bien, et qui est la seule fin vers laquelle doivent être dirigés tous nos désirs et toutes nos démarches.

Ne craignons point de déplaire à Dieu en recourant aux prières de la Mère de son divin Fils et à celles des saints. Par là nous honorons au contraire sa souveraine majesté en reconnaissant le grand besoin où nous sommes d'avoir des intercesseurs auprès de lui. Saint Paul se recommande lui-même aux prières des fidèles, et l'apôtre saint Jacques les exhorte à prier les uns pour les autres. Or, si nous ne déplaçons point à Jésus-Christ, si nous ne faisons rien d'injurieux à sa médiation, en réclamant l'assistance des prières de nos frères qui vivent encore dans un état d'épreuves et incertains de leurs destinées à venir, pourrions-

nous offenser ce Dieu sauveur en recourant à l'intercession des saints qu'il a déjà mis en possession de son royaume, d'un royaume préparé pour eux dès le commencement du monde? Nous sommes donc persuadés que la bienheureuse Vierge et les saints qui règnent avec elle dans les cieux sont pour nous auprès du Sauveur du genre humain des intercesseurs qu'il agrée; mais n'oubliez pas que, quels que soient les mots ou les phrases dont nous faisons usage, nous ne demandons jamais à la bienheureuse Vierge ni aux saints de nous accorder l'objet de nos supplications, nous les conjurons seulement de prier le suprême bienfaiteur de nous donner lui-même ses faveurs et ses grâces.

Tous les bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et, quoiqu'ils soient invisibles à des yeux mortels, nous les voyons par la foi comme s'ils étaient présents. Leur charité nous les rend favorables et les porte à unir leurs prières aux nôtres, afin de nous aider à obtenir l'accomplissement des vœux que la piété nous inspire de faire monter vers le trône de Dieu. Assurés maintenant de leur bonheur éternel, ils désirent avec une sollicitude affectueuse de nous le voir partager. Ayant vécu dans cette vallée de larmes, ils connaissent par leur propre expérience les dangers que nous y

trouvons, les pièges semés sous nos pas, les difficultés et les obstacles qu'il nous faut surmonter. Ils furent revêtus comme nous le sommes d'un corps fragile et mortel; ils savent quelle est la faiblesse de notre nature, et quelle est aussi la violence des assauts que nous livrent chaque jour les ennemis du salut. Cette connaissance expérimentale excite leur compassion et les presse de nous obtenir par leurs prières les faveurs, l'assistance et la miséricorde du Seigneur notre Dieu. Ainsi l'illustre guerrier qui combattit si glorieusement jusqu'à la mort pour la défense et la conservation de la loi de ses pères, Judas Maccabée, vit dans un songe le saint pontife Onias élevant ses mains et priant pour tout le peuple juif. Après cette vision, il lui apparut un autre homme, vénérable par son âge, tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté. Onias, en le montrant à Maccabée, dit : « C'est ici celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour la sainte cité, c'est Jérémie, le prophète de Dieu. ¹ »

Oh ! combien les voies du Seigneur à notre égard sont pleines de miséricorde et de condescendance ! Quels admirables moyens il a choisis pour encourager notre timidité, pour soutenir notre faiblesse.

¹ II Maccab., xv, 12, 13, 14.

Quel droit n'a-t-il pas à notre gratitude et à notre amour? La crainte, la terreur pourraient nous détourner de nous adresser au Père, à celui qui est le créateur, le très haut, un roi tout-puissant et redoutable, le Dieu de toute domination, dont les séraphins ne sauraient regarder les splendeurs terribles, et devant qui, au plus faible éclat de sa lumière, ils sont forcés de se couvrir la face de leurs ailes. ¹ Eh bien, le Père nous a donné pour médiateur son Fils, qui « s'est soumis comme nous le sommes à la tentation, en tout semblable à nous, le péché excepté, ² » et qui n'a point rougi de nous appeler ses frères. Nous pouvions craindre encore la majesté divine inséparablement unie à la nature humaine dans Jésus-Christ; ce miséricordieux Rédempteur nous a donné pour avocate auprès de lui sa sainte Mère, pure créature comme nous, et dans laquelle il n'y a pas d'autre nature que la nôtre. Elle est pour nous une seconde mère, son cœur maternel s'ouvre à la compassion pour tous nos besoins; nous regardant comme ses enfants, elle intercède pour nous; elle supplie son divin Fils d'accorder aux justes l'accroissement de la vertu et la persévérance finale, la plus précieuse des grâces; au pécheur un cœur pénitent et le

¹ Eccl., Is., VI, 2. — ² Hébr., II, 11; IV, 15.

pardon de ses iniquités. Ses prières seront toujours écoutées , parce que , comme le dit un saint Père , elle parle au cœur d'un fils que son amour pour elle dispose à ne jamais rejeter les demandes que sa charité lui inspire.

Mais ne nous trompons pas , notre dévotion et notre confiance en Marie nous seront inutiles si nous négligeons d'imiter ses vertus. Nos hommages ne peuvent lui être agréables , si dans l'état du péché nous sommes des objets de haine pour Dieu. Mais elle nous reconnaîtra pour ses enfants , elle agréera notre culte , elle priera pour nous , lorsqu'elle nous verra faire nos efforts pour accomplir la volonté de son divin Fils ; et nul doute en même temps que le Fils ne nous regarde avec complaisance , quand nous travaillerons à nous rendre semblables à celle qu'il a choisie pour sa mère. Soyons bien persuadés qu'une dévotion solide et éclairée pour la bienheureuse Vierge et les saints doit nous porter à marcher sur leurs pas , à suivre leurs exemples , et à ne chercher que le seul bien permanent et réel , notre salut , par la pratique de toutes les vertus chrétiennes dont ils nous ont offert , pendant leur vie , un modèle parfait. « Les solennités célébrées en l'honneur des martyrs , dit saint Augustin , sont une exhortation au martyre. Les martyrs , continue le même Père , n'aiment

point à prier pour nous , s'ils n'y découvrent quelques-unes de leurs vertus ou au moins un désir ardent de les imiter. » C'est pour nous porter à cette imitation que l'Église catholique a institué les fêtes des saints , comme elle le déclare nettement dans cette belle prière (Fête de saint Étienne) : « Accordez-nous , ô Seigneur , d'imiter celui dont nous célébrons la mémoire , etc. » C'est donc la doctrine invariable de l'Église catholique , et elle s'applique à la graver profondément dans l'esprit de ses enfants , que la partie la plus essentielle de la dévotion aux saints est l'imitation de leur sainteté. En vain nous célébrons la mémoire des martyrs , si nous ne cherchons pas à reproduire en nous leur patience et leur courage dans les épreuves les plus rudes. Les solennités des confesseurs doivent nous exciter vivement à les imiter dans leur esprit de mortification et de pénitence. Il nous faut être purs de cœur , humbles et modestes pour honorer les vierges et surtout la Reine des vierges. Il sera facile , par l'application de cette règle infailible , de distinguer la dévotion solide et approuvée envers la mère de Jésus-Christ et les saints , de ces dévotions vaines et fausses , injurieuses à la vraie piété , qu'on peut voir quelquefois pratiquer par des gens ignorants , contre l'enseignement le plus positif de l'Église.

II.

La sainte Vierge et les saints ne peuvent écouter des prières qui seraient injurieuses à Dieu, offensantes pour eux-mêmes, ou contraires à nos intérêts spirituels; — Et l'Église défend et abhorre de semblables prières.

Il faut convenir que des idées erronées ou sans fondement font quelquefois adresser à la sainte Vierge des demandes qu'elle ne peut ni écouter ni présenter à son divin Fils, parce qu'elles sont outrageantes pour Dieu, offensantes pour elle et pernicieuses pour nous-mêmes. Je dis outrageantes pour Dieu, parce que leur objet est incompatible avec l'ordre établi par sa providence, et qu'elles tendent à détruire toute l'économie de notre salut. En effet, c'est un principe qui doit nous diriger dans les exercices spirituels et les pratiques de dévotion, que notre salut dépend d'abord et principalement de Dieu, et de nous en second lieu seulement. Conformément à ce principe, Dieu nous commande, et il a dû nous commander de correspondre à sa grâce et de travailler avec ardeur pour l'obtenir; il nous permet, il est

vrai, de recourir à Marie pour demander d'être secourus dans nos efforts pieux; et telle est sa condescendante bonté, qu'il nous laisse espérer avec confiance qu'il jettera sur nous un regard propice et nous accordera ce que nous attendons de sa miséricorde en considération des prières de sa sainte Mère; mais c'est sous la condition que nous nous rendrons cette intercession profitable par un sincère esprit de pénitence, un soin assidu et une vigilance continuelle à éviter toutes les occasions du péché, une persévérance constante dans la pratique des bonnes œuvres et l'accomplissement de nos devoirs. Tel est l'ordre que Dieu a établi et duquel nulle dévotion ne doit s'écarter. Mais il se trouve quelquefois, très rarement pourtant, des gens assez ignorants ou assez insensés pour adopter dans la pratique des idées analogues à leurs inclinations corrompues. Parce qu'ils se sont mis sous la protection de la sainte Vierge, qu'ils font quelques exercices extérieurs de dévotion, qu'ils récitent exactement quelques prières à son honneur et qu'ils se reprocheraient d'omettre volontairement de temps en temps de dire leur chapelet, etc., etc., ils s'imaginent follement qu'ils n'ont plus rien à faire, qu'ils sont à l'abri des dangers du monde, des tentations intérieures dont nous avons chaque jour à soutenir les assauts,

de la possibilité d'une mort subite et prématurée et des terribles jugements de la justice divine. Dans cette confiance, ils s'exposent témérairement aux occasions du péché, s'abandonnent sans scrupule à la mauvaise humeur, à la vanité, etc., demeurent tranquillement dans un état de tiédeur, et sans faire aucun effort pour réformer leurs mœurs, sans s'exciter à la contrition ni chercher à expier par la pénitence leurs fautes journalières, ils croient néanmoins avec certitude que la seule intercession de Marie obtiendra leur réconciliation avec Dieu, et assurera leur bonheur éternel. Illusion absurde et criminelle dont on ne pourrait juger capable un chrétien qui n'a pas perdu l'usage de la raison, si les inconséquences les plus extravagantes n'étaient pas trop souvent la suite de notre faiblesse et de notre corruption.

Nous avons dit qu'il y a des demandes ou des prières que la sainte Vierge ne peut point présenter à son divin Fils, parce qu'elles sont offensantes pour la sainteté de la Mère de Dieu; car si elle les lui présentait, elle autoriserait par là le pécheur à enfreindre les lois les plus sacrées de la sagesse éternelle, éloignerait de son esprit la juste crainte des jugements de Dieu, l'empêcherait de prendre des mesures pour se les rendre favorables, l'encouragerait dans ses désordres et l'exposerait

au plus imminent danger de mourir impénitent.

C'est pour ces solides raisons que l'Église catholique ordonne si expressément à ses ministres de prémunir les fidèles confiés à leurs soins contre les idées fausses ou exagérées sur l'efficacité de l'intercession de la sainte Vierge. Au lieu de contribuer à leur conversion ou à leur avancement dans la vertu, ces idées tendraient à corrompre leurs mœurs, à les éloigner de Dieu, et pourraient devenir enfin la cause de leur perte éternelle.

Qu'il soit donc gravé dans votre mémoire en caractères ineffaçables, que sans la charité et l'observation des commandements de Dieu, sans l'accomplissement des devoirs de notre état, nous ne pouvons compter parmi les amis de Dieu, ni être admis dans son royaume; que nous ne pouvons rien obtenir dans l'ordre du salut que par la médiation de notre Sauveur Jésus-Christ; « que nous ne sommes pas capables de nous-mêmes de former une bonne pensée comme de nous-mêmes, mais que c'est Dieu qui nous en rend capables; ¹ » que nous ne devons pas nous adresser soit à Marie, soit aux saints, comme s'ils avaient d'eux-mêmes quelque pouvoir pour nous accorder nos demandes, puisque tout ce qu'ils peuvent faire en notre fa-

¹ II Cor., III, 5.

veur, c'est seulement de prier et d'intercéder pour nous, de telle sorte que, si nous retirons quelque fruit de leur intervention, nous le devons à l'application des mérites infinis de notre divin Rédempteur. « Invoquer les saints, suivant la pensée du concile de Trente, c'est recourir à leurs prières, pour obtenir les bienfaits de Dieu par Jésus-Christ. En effet, nous n'obtenons que par Jésus-Christ, et en son nom, ce que nous obtenons par l'entremise des saints.... L'Église catholique ne permet à ses enfants de reconnaître dans les plus grands saints aucun degré d'excellence qui ne vienne de Dieu, ni aucune considération devant ses yeux que par leurs vertus, ni aucune vertu qui ne soit un don de sa grâce, ni aucune connaissance des choses humaines que celle qu'il leur communique, ni aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières, ni enfin aucune félicité que par une soumission et une conformité parfaite à la volonté divine. ¹ »

¹ Bossuet, *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*.

III.

On peut demander, par l'entremise de la sainte Vierge et des saints, les biens de la grâce, et, conditionnellement, les biens de la terre. — Les pécheurs eux-mêmes peuvent utilement invoquer la sainte Vierge et les Saints.

Les faveurs que nous devons principalement demander à Dieu par l'intercession de la bienheureuse Vierge et des saints sont la grâce de les imiter et tous les secours spirituels dont nous avons besoin pour assurer notre salut éternel. Toutefois ne concluez pas de là qu'il soit défendu d'implorer leur assistance et leur protection pour des intérêts temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné à demander notre pain de chaque jour à son Père céleste. Nous lisons aussi dans l'Évangile que Marie, aux noces de Cana, en Galilée, ne pensa point que ce fût une indiscretion pour elle de représenter à son divin Fils que le vin y manquait, représentation qu'elle n'eût jamais faite si sa demande avait pu être contraire aux intentions du Sauveur qu'elle connaissait si bien. Nous sommes donc autorisés à nous adresser à Marie et aux saints pour obtenir par leurs prières notre pain

quotidien ; et par ces paroles il est permis d'entendre non-seulement les choses nécessaires à la vie, mais encore toutes celles dont nous avons besoin pour soutenir convenablement les forces de la nature.

Mais en présentant de semblables demandes, n'oublions pas que nous sommes chrétiens et destinés à une vie meilleure que celle qui passe si rapidement. Car, considérez, je vous prie, à quel rang, dans l'Oraison dominicale, se trouve placée la demande de notre pain de chaque jour ; c'est, comme le remarque un pieux et savant théologien, au milieu de sept demandes qui toutes, excepté elle, sont purement spirituelles. D'abord, nous demandons que « le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite. » Ensuite nous sollicitons le pardon de nos offenses, la protection de Dieu contre l'ennemi de notre salut, et la délivrance de tout mal. Il n'y a qu'une seule demande relative à nos besoins temporels, laquelle paraît entièrement absorbée par les autres dont l'objet sont les seuls intérêts impérissables du salut. Ainsi, comme je l'ai déjà dit, notre divin Sauveur, en nous permettant d'avoir recours, dans nos besoins temporels, à sa munificence et à sa bonté sans bornes, nous avertit en même temps de ne pas nous abandonner entièrement aux soins

de ce corps mortel et aux intérêts de ce monde ; mais d'être toujours et avant tout attentifs à nous assurer les félicités immortelles de la vie à venir, conformément à ce précepte : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. ¹ »

Malheureusement, il est trop ordinaire de ne recourir à l'intercession de Marie et des saints que pour des besoins temporels ou pour obtenir des faveurs passagères : l'excessive chaleur des prières que nous leur adressons alors accroît encore notre attachement aux biens de ce monde, au lieu de le diminuer. De là vient qu'après leur avoir présenté nos demandes, nous ne sommes pas plus résignés à la volonté de Dieu qu'auparavant. Il arrive même quelquefois que nous ne sommes que plus vifs, plus ardents dans nos désirs, et en proie à plus d'inquiétudes et de craintes. Aussi, est-on traversé dans ses desseins ou trompé dans son attente, on ne se borne pas à exprimer ces plaintes respectueuses qu'un cœur affligé et soumis dépose aux pieds de son Rédempteur, et dont les derniers accents se confondent avec ceux d'une humble et pieuse conformité à la volonté de Dieu ; on se livre aux murmures, à des paroles amères

¹ Ces observations sont tirées des Sermons de Bossuet.
(Note de l'Auteur.)

contre les décrets de la providence toujours sage et toujours miséricordieuse. Adressons-nous donc avec confiance à la sainte Vierge et aux saints pour nos intérêts temporels comme pour les spirituels : l'histoire de l'Église fournit de nombreux exemples de l'efficacité de leur intercession dans des circonstances où tout espoir humain de soulagement, d'assistance ou de salut, était entièrement perdu ; mais faisons-le en chrétien, c'est-à-dire avec une résignation parfaite et sans réserve à la volonté de Dieu, quoi qu'il lui plaise de permettre ou d'ordonner ; « car, nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, pour le prier comme il faut ; mais le Saint-Esprit lui-même prie pour nous par des gémissements ineffables, ... et nous savons aussi que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. ⁴ »

Les âmes vertueuses ont sans doute beaucoup plus de droit à la protection de la sainte Vierge et des saints que celles qui vivent dans le vice. Cependant ce serait priver les pécheurs d'une ressource solide et efficace dans leur triste état, que de leur faire croire que s'ils n'ont pas actuellement abandonné leurs coupables voies, rompu leurs liaisons criminelles, conçu une parfaite contrition

⁴ Rom., VIII, 25, 28.

de leurs fautes , c'est en vain que , pleins de confiance dans la compassion de la mère de Dieu , ils implorent son assistance. Car , quoiqu'ils ne soient point encore vraiment pénitents , ils peuvent , par son intercession , le devenir et obtenir la contrition du cœur. Quoiqu'ils n'aient pas encore le courage de résister à leurs inclinations corrompues , ils peuvent le demander à Dieu et se le voir accorder par l'efficacité des prières de Marie unies à leurs propres prières. Quoiqu'ils ne soient pas encore pénétrés , comme ils doivent l'être , de la crainte des jugements de Dieu , ils peuvent , par l'intercession de la sainte Vierge , recevoir de son divin Fils une grâce qui éclaire leurs ténèbres , qui les excite au repentir et fortifie leurs faibles et chancelantes résolutions. De l'abîme dans lequel ils se sont précipités et où ils vont périr , ils peuvent lever les mains vers elle en s'écriant dans l'angoisse de leurs cœurs : « O vous , Reine des anges et des hommes , vous la consolation des affligés ! ne m'abandonnez pas dans l'horrible état où je languis désespéré. A ma honte et pour mon malheur , je suis un pécheur , un pécheur aveuglé , faible , endurci , tombé sous le fardeau de mes iniquités et incapable , par mes seules forces , de me relever , de ressusciter à une vie sainte ; je ne mérite pas votre protection , ; mais vous êtes la mère de

celui qui « n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, ¹ » et vous êtes aussi ma mère : abaissez donc vos regards, avec pitié, sur votre enfant ; daignez être mon avocate et intercéder pour moi auprès de mon juge ; conjurez-le de me redonner la grâce que j'ai perdue ; sans vous je ne puis revenir à lui. « Priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Si les pécheurs demandent ainsi ou de toute autre manière l'assistance de Marie, pouvons-nous croire raisonnablement qu'elle soit sourde à leurs humbles et ferventes supplications, et qu'elle refuse d'employer en leur faveur son crédit tout-puissant auprès de son divin Fils ? Quoiqu'elle soit élevée au plus haut degré de perfection et de grandeur où la pure créature puisse atteindre, quoiqu'elle jouisse d'une félicité qu'il n'est pas au pouvoir de l'esprit humain de décrire, elle est néanmoins encore la mère des miséricordes et le refuge des pécheurs ; elle n'en rejette et n'en méprise aucun. Aussitôt qu'ils l'implorent avec un désir sincère de sortir de leurs misères, de leurs crimes et de se convertir, elle étend vers eux sa main maternelle pour les tirer du précipice où sans elle ils demeureraient peut-être perdus pour jamais.

¹ S. Matth., ix, 13.

Aux prières de Marie, Dieu s'apaise, il jette dans le cœur des pécheurs un rayon d'espérance qui les ranime, et cette bienheureuse Vierge ne cesse d'intercéder pour eux qu'elle n'ait obtenu leur parfaite réconciliation avec lui.

Ce que nous venons de dire sur les précieux effets et sur les conditions de la dévotion envers notre glorieuse Mère, doit s'appliquer dans une juste proportion à notre dévotion aux saints et à la confiance qu'ils nous inspirent.





LETTRE XXVII^e.

DE LA CORRECTION DE NOS DÉFAUTS.



I.

Il faut supporter ses propres défauts avec patience sans les aimer. — Se livrer au chagrin à la vue de ses imperfections et de ses fautes, est ordinairement un effet de l'amour-propre.

Notre fidélité dans le service de Dieu ne doit jamais diminuer; il faut au contraire qu'elle s'accroisse à mesure que nous avançons en âge. Mais que nous ne retombions plus dans quelque faute, c'est ce qu'on ne peut attendre de la faiblesse et de la fragilité de notre nature. Hélas! aussi longtemps que nous serons revêtus de ce corps mortel, nous verrons trop souvent dans le cas de dire :

« O Seigneur, pardonnez-nous nos offenses ! » Cette triste expérience ne doit ni nous surprendre, ni nous décourager. Pourvu que vous n'ayez pas rétracté votre résolution de corriger vos défauts et que vous soyez continuellement occupée à vous en affranchir, des chutes accidentelles ou des rechutes ne prouvent point que vos résolutions n'étaient pas sincères : elles montrent seulement que vous ne pouvez point compter sur vous-même pour le bien et que vous avez besoin chaque jour d'une nouvelle grâce pour réparer vos pertes journalières dans l'ordre spirituel, et persévérer dans la pratique de la vertu. Ceux qui commencent à servir Dieu ont un grand besoin de patience à l'égard d'eux-mêmes. Dans la première ferveur de leur conversion, ils sont exposés à se reposer trop sur leurs sentiments actuels et à croire qu'ils dureront toujours. Dans l'ardeur de leur dévotion, ils sont tentés de dire avec David : « J'ai dit dans mon abondance, rien ne sera plus capable de m'ébranler ; » mais bientôt ils se verront forcés d'ajouter avec le même roi-prophète : « Vous avez détourné de moi votre face, et j'ai été troublé. ⁴ » Ce dernier sentiment est, dans les desseins de Dieu, une nouvelle faveur qu'il leur accorde. En

⁴ Ps. xxix, 7, 8.

effet, les défauts dont les âmes pieuses ont sans cesse à gémir leur font sentir profondément leur faiblesse, et les préservent de l'orgueil et d'une vaine complaisance en elles-mêmes plus efficacement que ne le feraient les raisonnements les plus solides.

Pour parvenir à la perfection, il faut supporter avec patience ses propres imperfections. *Je dis supporter ses imperfections*, et non point les aimer ou être indifférent à leur correction : deux choses que les âmes scrupuleuses sont portées à confondre. Vous devez vous voir telle que vous êtes sans flatterie, mais aussi sans exagérer vos défauts ou perdre courage à leur vue. Ne soyez point surprise de n'être pas délivrée tout d'un coup des misères humaines, des pensées de vanité, des recherches de vous-mêmes, des mouvements accidentels de vanité ou de mauvaise humeur, etc. Pouvons-nous attendre d'un amour-propre si profondément enraciné dans notre nature, autre chose que des extravagances et des chutes ? Il n'est pas dans notre pouvoir de prévenir le premier mouvement, *motus primo primus* ; l'essentiel est d'arrêter le second, autrement le troisième sera plus fort. Une passion que l'on pourrait surmonter aisément à sa naissance, acquiert, si on lui cède, une force irrésistible. Avons-nous fait quelque faute,

mettons-nous en garde contre les influences de la vanité ; souvent le respect humain nous empêche de nous corriger ; nous nous refusons à faire l'humiliant aveu que nous avons tort. Écoutez avec reconnaissance l'esprit de Dieu , lorsqu'il vous reproche intérieurement vos infidélités et ne négligez rien pour les réparer ; mais ne vous consumez pas en réflexions tristes sur votre fragilité. Souvenez-vous que le repentir des péchés qu'on a commis et la résolution de s'amender doivent toujours être accompagnés de courage et d'une confiance sans bornes dans la bonté miséricordieuse de Dieu. Le regret amer que quelques âmes ressentent à la vue de leurs nombreux défauts , et les peintures vives et exagérées qu'elles en font , peuvent être l'effet d'un subtil amour-propre caché au fond de leur cœur ; car la contrition, lorsqu'elle est humble, n'admet ni les pensées ni les expressions du désespoir. Si votre conscience vous reproche des fautes réelles , condamnez-les intérieurement , aussitôt que vous les connaissez , et après cela tombez à genoux , pénétrée de sentiments d'humilité et de regret en disant : « O Seigneur, je suis dans une douleur extrême de vous avoir encore offensé ; j'accepte la juste humiliation qui m'en revient ; je prends avec votre grâce la ferme résolution de vous satisfaire , et j'espère de votre infinie misé-

ricorde que vous me pardonneriez. Mais je vous conjure, je vous supplie de ne m'abandonner point à moi-même; la nouvelle expérience que je viens de faire de ma faiblesse et de ma fragilité m'apprend plus que jamais que, sans votre secours, je serai toujours la même. »

Lorsque vous ne pouvez voir clairement si vous avez rempli avec exactitude quelqu'un de vos devoirs, ni former un jugement positif sur la nature de la faute que vous croyez avoir commise, si, après un examen sérieux, mais calme et sans exagération de votre conscience et de toutes les circonstances dans lesquelles vous étiez placée, des doutes continuent de vous tenir l'esprit en suspens, humiliez-vous alors devant le Dieu tout-puissant, lui demandant d'éclairer vos ténèbres et de vous pardonner tout le mal que vous avez fait en sa présence et que vous ne pouvez découvrir. Cherchez ensuite à oublier vos doutes jusqu'à ce que vous vous prépariez à votre prochaine confession. Que si vous vous reconnaissez coupable d'une faute grave, il est convenable alors de recourir au sacrement de pénitence avant le temps ordinaire. Après cela reprenez vos occupations habituelles sans perdre un temps précieux à examiner sans fin, et pernicieusement pour votre âme, des pensées, des sentiments ou des motifs

secrets dont vous n'avez aucun souvenir clair , ou dont vous ne pouvez vous rendre compte distinctement. Point de tristesse , point d'abattement d'esprit , point d'amertume contre vous-même : tout cela est inutile et ne peut plaire à Notre-Seigneur. Quel bien me reviendrait-il des inquiétudes et des troubles auxquels je m'abandonnerais ? Faites-vous à vous-même souvent cette question. Méditez beaucoup plus sur les ineffables miséricordes de Dieu que sur vos misères ; invoquez-le par Jésus-Christ. « Appliquez-vous , dit Bossuet , plutôt à plaire à Dieu qu'à savoir si vous lui plaisez : de cette manière votre conduite aura la simplicité pour compagne , la sagesse pour guide et la confiance pour soutien. ^a »

Une des principales causes de vos inquiétudes , vient du refus que vous faites de reconnaître qu'il y a encore en vous des dispositions vicieuses. Croyez-moi , tant que vous céderez aux susceptibilités de l'amour-propre , allassiez-vous vous cacher dans un désert afin d'y jouir de la paix , vous ne l'y trouveriez jamais , parce que vous porteriez partout avec vous cet amour-propre excessif , et que partout il serait pour vous une source inépuisable de troubles. Vous auriez d'ailleurs à essayer

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.

des reproches amers de votre conscience pour avoir désobéi à Dieu, et abandonné, pour satisfaire votre orgueil, la situation dans laquelle la Providence divine vous avait placée; car, comme le disent les saints Livres : « Celui qui résiste à Dieu, a-t-il jamais eu la paix? ⁴ » Supportez avec patience, je ne puis insister trop fortement sur ce point, la vue de vos misères intérieures, et même, comme vous le dites, les difformités que vous remarquez dans votre âme. « Il nous faut porter, dit saint Augustin, le joug de la confusion journalière de nos péchés. » Il nous importe infiniment de connaître combien serait grande, pour ne pas dire insurmontable, la difficulté de corriger nos défauts, si nous n'avions d'autres moyens que ceux de notre débile raison et de nos forces affaiblies. Ne négligeons rien pour mettre dans nos mœurs une réforme parfaite, quoique toujours convaincus de notre impuissance à réussir, puis demeurons en paix jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'opérer en nous. Abandonnons toutes nos imperfections à l'esprit de Dieu : il les consumera comme le feu consume la paille; mais avant de nous en délivrer, il les fera servir à nous affranchir de l'empire tyrannique de l'amour-propre et

⁴ Job., ix, 4.

de l'orgueil. Les personnes qui se règlent sur les principes d'une piété éclairée et dont les sentiments pour elles-mêmes sont ceux que la charité commande pour le prochain, supportent leurs propres imperfections, comme elles supporteraient les siennes. Elles savent tout ce qu'il faut corriger dans leurs inclinations, dans leur conduite, elles s'appliquent sincèrement et sans relâche à se réformer; mais elles le font avec la discrétion et la patience qu'elles auraient pour un ami dont elles voudraient, avec un zèle prudent, encourager et diriger sûrement les pas dans le service de Dieu. Elles sont persévérantes dans leurs efforts; mais elles ne se chargent point d'un fardeau trop pesant pour elles dans les circonstances où elles se trouvent, et ne s'abandonnent ni au désespoir, ni au découragement, à la vue de leur impuissance à triompher pleinement de leurs passions en un seul jour.

II.

La correction de nos défauts demande de nous de la modération , parce qu'elle doit se faire avec calme ; — De la constance , parce que c'est l'œuvre de toute notre vie ; — De la confiance en Dieu , parce qu'elle ne s'opère qu'avec le secours de la grâce ; — De l'humilité pour nous préserver du découragement.

Afin de préparer nos cœurs à recevoir les impressions de la grâce et de nous rendre capables de mettre en pratique les préceptes de l'Évangile , nous devons , avec un soin persévérant , travailler à extirper toutes nos répugnances et toutes nos inclinations corrompues ; mais cette œuvre si nécessaire et si belle , il faut l'entreprendre et la continuer avec constance , patience et modération. Appliquons-nous à laisser de côté les longs raisonnements , et faisons avec simplicité tout ce qui dépend de notre pouvoir. Quand vos actions sont bonnes en elles-mêmes , rejetez toute réflexion sur les motifs qui peuvent , peut-être à votre insu , avoir influé sur votre détermination jusqu'à un certain degré , à moins que vous ne reconnaissiez clairement que l'amour-propre y a eu part ; autrement

vos examens seront sans fin ; vous serez continuellement dans les tourments du doute et de l'anxiété , et vous perdrez en réflexions inutiles un temps qui vous était donné pour agir. La piété n'est pas une soumission triste à des devoirs pénibles et à des privations austères , elle consiste dans l'amour de Dieu. Si ce sentiment prédomine dans votre cœur , vous jouirez de la paix , de la liberté et du contentement ; mais si vous servez le Seigneur par une crainte servile , livrée constamment aux troubles , à l'agitation , aux soucis vous ne sentirez jamais la douceur de sa présence. Si nous ne sommes sur nos gardes , toute notre vie présente se passera inutilement à raisonner , à faire des recherches sur ce qui est le plus parfait , et nous n'en aurons pas sur la terre une seconde existence pour réduire en pratique nos beaux projets , nos belles résolutions : soyons bien convaincus que ces sublimes spéculations sont en général de grandes illusions. Au lieu de nous aider à mourir à nous-mêmes , elles entretiennent secrètement en nous la vie du vieil homme par l'aveugle confiance qu'elles nous inspirent dans nos vues et notre capacité personnelle.

Notre sanctification n'est pas l'œuvre d'un jour , mais celle de notre vie tout entière. Nous croisons et nous mourons peu à peu , et pour ainsi dire

par degrés : c'est ainsi qu'il nous faut travailler, sans interruption, à corriger nos défauts et nos imperfections. Chaque jour nous devons demander pardon de nos fautes journalières et nous efforcer chaque jour d'éviter la rechute. Chaque jour, il faut nous appliquer à faire le bien que nous pouvons opérer, et le jour suivant recommencer comme si nous n'avions rien fait encore ou que nous fussions au premier jour de notre conversion. Rien n'est plus efficace pour attirer sur nous les grâces de Dieu que ce courage humble et patient ; « car la vertu se perfectionne dans l'infirmité. »¹ De cette sorte, nos progrès dans la vertu, quoique lents en apparence, seront cependant rapides. Si chaque année, dit *l'Imitation*, nous déracinons un de nos vices, nous serions bientôt parfaits. Pour arriver à la perfection de la vie chrétienne, l'important n'est pas de marcher vite, mais de marcher bien et avec assurance. Si vous aviez commandé à l'un de vos serviteurs de faire un voyage, et qu'il ne s'occupât qu'à chercher comment il accomplira vos ordres sans néanmoins se mettre en peine de les exécuter, vous lui diriez sans doute : « Ne vous inquiétez pas tant ; suivez la route que je vous ai indiquée ; pourvu que vous

¹ II Cor., XII, 8.

ne reveniez point sur vos pas et que vous marchiez toujours, vous marcherez assez vite, et vous arriverez à temps au terme de votre course. » C'est précisément ce que Dieu vous dit et ce qu'il veut que vous fassiez ; car pour atteindre à la plus haute perfection, nous ne devons point avoir d'autre volonté que celle de nous conformer à la sienne. Occupez-vous du soin de jeter les fondements de l'édifice à une grande profondeur par une abnégation universelle de vous-même et une soumission sans réserve au dessein de la divine Providence sur vous. Alors Dieu bâtira sur ces fondements, selon son bon plaisir, ce qui sera le plus utile pour sa gloire et pour votre propre sanctification.

Se flatter que l'on sera tout d'un coup capable de subjuguier *tous* ses penchants, de corriger *tout* ce qui, dans nous, a besoin d'être corrigé, c'est ou ignorer quelle est la faiblesse humaine, ou avoir une grande présomption. Oh ! heureuses imperfections, dit saint François de Sales, qui nous forcent de reconnaître nos infirmités, notre néant, et qui nous exercent à la pratique de l'humilité et du mépris de nous-mêmes, qui nous donnent du courage, de la patience, de l'ardeur dans l'accomplissement de nos désirs pieux et de nos obligations. Contentons-nous, dit encore le même

saint, de pratiquer de petites vertus, des vertus proportionnées à notre faiblesse et à notre impuissance, telles que sont la patience à supporter nos défauts aussi bien que ceux des autres, l'humilité, la douceur, l'affabilité, la condescendance, la promptitude à obliger, etc., etc. Il est essentiel de se mettre en garde contre un vain désir d'une perfection imaginaire; ce désir, s'emparant de toutes nos pensées, nous empêche de travailler à atteindre celle qui doit être le but de tous nos efforts. J'appelle une perfection imaginaire celle où l'on se persuade que l'on pourrait facilement parvenir, si l'on était dans une autre situation que celle où l'on se trouve, celle dont l'idée et la poursuite inspirent de l'ennui, du dégoût dans l'accomplissement des devoirs actuels. Vous entendrez quelquefois des gens dire que s'ils étaient ici, et non point là, ils serviraient Dieu avec joie et ne seraient occupés que de leurs intérêts éternels. C'est une très dangereuse illusion; car, s'ils étaient dans une position différente, ils feraient ce qu'ils font aujourd'hui; ils feraient plus mal encore, parce qu'ils seraient alors privés des grâces qu'ils ont pour l'état où ils vivent. Dieu les accorde suivant les diverses circonstances dans lesquelles on est placé; à ceux, par exemple, qui habitent la cour par devoir, il a préparé des grâces

spéciales pour se sanctifier au milieu des pompes et des vanités du monde, grâces qu'il ne leur donnerait pas s'ils étaient dans une autre situation. Telle est aussi sa conduite à l'égard des magistrats, des hommes de guerre, des négociants, des personnes libres ou mariées de l'un et de l'autre sexe, etc., etc. J'appelle une perfection imaginaire celle qui porte à faire le bien qui n'est pas commandé, tandis qu'on néglige, qu'on omet celui qu'on est strictement obligé de faire. On paraît être animé de l'esprit du prophète royal et « dévoré du zèle de la maison de Dieu ;¹ » mais on néglige la réforme de ses mœurs ; on parle comme s'il n'y avait plus de vertu dans le monde, et, si l'on n'était retenu par une sorte de respect humain, on serait tenté de dire « qu'il n'y reste plus que soi-même de vertueux. » Oh ! appliquons-nous à corriger tout ce qu'il y a dans nous de répréhensible, persuadé que la correction d'un seul de nos défauts sera pour nous un acte plus méritoire devant Dieu que si nous corrigions tous les dérèglements des autres hommes.

Voici une autre règle de conduite non moins importante. Ne cédez jamais à la tentation de commettre une faute, quelque légère qu'elle vous

¹ Ps. LVIII, 10.

puisse paraître, lorsque votre conscience vous suggère intérieurement de lui résister, ou si, après que vous êtes tombée par suite de la fragilité humaine, elle vous presse de subir avec résignation l'humiliation qui résulte de votre faiblesse, soyez particulièrement attentive à écouter et à suivre l'avertissement intérieur qu'il plaît à l'Esprit saint de vous donner. Il faut déférer à ses inspirations, autrement il les retire, et cette perte est irréparable. Les fautes de pure fragilité, de précipitation, d'inadvertance, ne sont rien, comparées à celles qui suivent la surdité volontaire avec laquelle nous accueillons la voix de l'Esprit divin lorsqu'il parle intérieurement, et avec tant de douceur, à notre âme.

Quant aux fautes dont nous n'avons la conscience qu'après les avoir commises, nulle inquiétude, nulle irritation d'amour-propre, d'impatience, d'orgueil, ne pourraient les réparer. Le meilleur usage que nous puissions faire de semblables fautes, c'est d'en supporter l'humiliation en paix avec humilité, et non point malgré nous et avec dépit. Quand nous nous condamnons, sans chercher des excuses ou des palliatifs; quand nous nous soumettons sans irritation, sans découragement, à être devant Dieu couverts de honte, faisant alors servir la confusion à notre profit, nous

tirons du serpent même le remède propre à expulser de la blessure le venin mortel que sa morsure y a laissé. De cette sorte l'humiliation que fait éprouver à l'âme pieuse la connaissance de ses fautes lui devient un moyen puissant pour en obtenir le pardon, et un grand préservatif contre les rechutes.

III.

Que l'on doit travailler chaque jour à sa propre perfection sans s'inquiéter de ce qu'il faudra faire le lendemain. — Il faut craindre de se charger d'une multitude de pratiques extérieures qui ne vont pas directement à la réforme du cœur.

Ne soyez point inquiète du lendemain ; ne vous effrayez pas des tentations dont vous serez peut-être assaillie quelque jour, et que votre imagination, dans son effroi, vous représente comme des monstres qu'il ne vous sera jamais possible de vaincre. Ce qui vous apparaît au loin comme une armée nombreuse et formidable, vu de près et avec calme, n'est qu'une touffe d'arbres agités par le vent, et dont les balancements ne peuvent vous atteindre ; mais si vous les regardez avec

crainte et en tremblant , vous pourrez bien vous égarer et tomber dans un précipice. Formons une résolution ferme et générale de servir Dieu de tout notre cœur , aussi longtemps que nous vivrons ; après cela n'ayons aucune sollicitude pour le lendemain ; appliquons-nous seulement à faire un bon usage du jour présent. Le lendemain venu , efforçons-nous de tirer notre avantage spirituel de ce nouvel aujourd'hui. Sous ce rapport nous devons avoir la plus grande confiance , et une résignation illimitée aux desseins toujours *sages* , toujours miséricordieux de la Providence sur nous. C'est pourquoi , au lieu de tomber dans l'abattement à la vue de vos misères , élevez au contraire votre courage , et livrez-vous à l'espérance. Souvenez-vous que la confiance à laquelle je vous exhorte doit avoir pour fondement une humilité véritable , autrement elle dégénérerait en propre estime et en présomption ; mais n'oubliez pas en même temps que la vraie humilité a des sentiments élevés , qu'elle est calme , toujours exempte de découragement et de faillance de cœur. Conservez dans le service de Dieu une liberté filiale et pleine d'amour , rejetant , comme lui étant infiniment injurieuses , toutes les pensées qui porteraient dans votre âme l'anxiété , l'angoisse ; qu'une sainte joie brille toujours d'un éclat modeste et doux dans

votre air et dans toute la suite de votre conduite. Vous montrerez alors que le Dieu de paix habite dans votre cœur, et qu'il répand le plaisir et le contentement sur tout ce qui vous environne. Remettez-vous en à sa bonté pour votre persévérance dans son service. Il vous donnera les grâces nécessaires pour surmonter tous les obstacles que le monde ou l'ennemi de notre salut peut opposer à l'exécution de vos résolutions vertueuses. Ce que le bon pasteur a fait pour vous en vous ramenant dans son bercail est un présage heureux, un gage certain de toutes les grâces qu'il vous réserve pour l'avenir, et qu'il ne manquera pas de vous accorder quand vous en aurez besoin. Jamais, non jamais, ne vous défiez de sa miséricorde. Lorsque c'est une contrition sincère de nos péchés qui nous prosterne à ses pieds sacrés, nous avons les motifs les plus solides d'espérer qu'il écoutera nos humbles prières. Quand nous sommes revenus à lui sans détour, et que nous avons lavé nos iniquités dans les larmes de la pénitence, mille ans sont devant lui comme un seul jour, nous recevons une nouvelle existence à l'instant où nous recommençons à le servir, et toutes les prévarications de notre première vie sont effacées de son souvenir. Il est le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le père de l'enfant prodigue, le pasteur

de la brebis égarée, l'ami des Samaritains, le Rédempteur et le Sauveur des méchants et des scélérats. On dirait que toutes les consolations de la foi sont spécialement destinées au pécheur repentant et converti.

Il y a quelquefois des personnes pieuses qui échouent dans leurs efforts pour atteindre à la perfection, parce que dans la pratique de la vie intérieure leur âme est semblable à une mer sans cesse agitée par des tempêtes. Si nous en cherchons la cause, nous trouvons bientôt que ces tempêtes n'ont pour la plupart d'autre origine que l'amour-propre. Ces personnes sont tourmentées de différentes manières, parce qu'elles ont pour elles-mêmes un amour excessif et désordonné. Elles ressemblent à un malheureux qui souffre toutes les privations de la pauvreté, parce qu'au sein de l'abondance il soupire encore après de plus riches possessions, ou aux ambitieux qui, quoique ployant déjà sous le faix de la puissance et des dignités, sont cependant rongés d'envie et d'un noir chagrin, quand ils découvrent au-dessus d'eux un degré de pouvoir et d'élévation auquel ils ne sont point encore parvenus. Cet amour-propre, fléau de la paix intérieure, vient lui-même d'étroites et fausses notions du service de Dieu.

On adopte avec trop peu de discrétion beaucoup

de pratiques qui, quoique bonnes et édifiantes en elles-mêmes, ne sont cependant pas accompagnées de sentiments solides et durables de piété. On renferme la dévotion dans un cercle resserré de prières et de bonnes œuvres peu propres à nous convaincre de notre néant, et non moins impuissantes à élever notre esprit à la vraie connaissance de Dieu et de Jésus-Christ. On ne conçoit qu'une idée incomplète de l'admirable économie de la religion, et l'on ne comprend point jusqu'à quel degré d'abaissement l'homme a été réduit par le péché. On est si passionnément attaché à l'accomplissement des devoirs que l'on s'est faits ou choisis soi-même, que, si une occurrence imprévue ou un empêchement inattendu oblige d'en remplir d'autres réellement essentiels, mais moins agréables, on le fait de mauvaise grâce, avec humeur, en murmurant, perdant ainsi le mérite que l'on eût acquis en agissant avec calme et dans des dispositions plus généreuses. Lorsqu'on lit la vie des saints, sans réfléchir sur les caractères particuliers de leur sainteté, sur la mesure de grâces qu'ils avaient reçue, sur les talents dont le Ciel les avait enrichis, sur les lumières surnaturelles qui les dirigeaient, on se met en devoir de les imiter dans celles de leurs actions qui sont le moins imitables, et pour lesquelles on n'a au-

cune vocation. Et comme, faute de vocation on s'engage alors dans des tentatives imprudentes, on tombe bientôt dans le découragement et la tristesse, on va jusqu'à s'affranchir des obligations et des pratiques les plus indispensables, comme de la prière, du silence, de la mortification intérieure, de l'étude de la vie de Jésus-Christ et des préceptes de l'Évangile, dans l'accomplissement desquels tous les saints ont excellé, et où, quels que puissent être les circonstances et l'état de notre vie, nous pouvons les imiter utilement et avec sûreté. Je dois vous dire avec toute la liberté qu'autorise une intime amitié, répondait saint François de Sales à une dame qui l'avait consulté, que si l'on a un désir sincère de servir Dieu et d'éviter le péché, il ne faut point se tourmenter par la crainte des jugements de Dieu. Car quoiqu'ils soient redoutables, la crainte que nous en avons ne doit point aller jusqu'à bouleverser l'âme, l'effrayer et l'accabler; il faut que cette crainte soit si heureusement mêlée de confiance dans la bonté de notre Créateur, qu'elle puisse devenir douce et consolante pour le cœur.

IV.

Les répugnances de la nature pour le bien, le sentiment de notre faiblesse, la violence de nos inclinations vers le mal ne doivent pas nous décourager dans le travail de notre perfection. — Dieu nous fera surmonter tous ces obstacles.

Ne croyez pas que vous ne puissiez plus vous confier en Dieu parce que vous sentez quelquefois de la répugnance pour remplir vos devoirs, une faiblesse extraordinaire ou peu de fermeté dans vos résolutions, et que, de temps en temps, il vous paraît que si un grand sacrifice vous était demandé, il vous serait impossible de l'offrir au Seigneur. Que nous ne puissions pas répondre de nous-mêmes pour le lendemain, que notre persévérance dans la vertu demeure toujours incertaine ici-bas, cela ne peut être mis en question. Si nous étions assurés de pouvoir résister, dans le moment de l'épreuve, à toutes les tentations possibles, les divins écrits nous auraient trompés, puisqu'ils déclarent formellement que nous ne

saurons jamais en ce monde avec certitude si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et que nous devons travailler à notre salut avec crainte et en tremblant. Le Sauveur, dans l'admirable prière qu'il nous a commandé d'adresser à Dieu, ne veut-il pas que nous demandions de n'être point *induit en tentation*? N'ordonne-t-il pas à ceux qui sont persécutés dans une ville de fuir dans une autre? Il est évident, par ces deux passages, que nous devons craindre notre faiblesse, et qu'on se flatterait vainement d'être dans une parfaite sécurité pendant notre pèlerinage sur la terre. La défiance de nos propres forces, et le sentiment de notre fragilité, ne sont donc point un signe de l'instabilité de nos résolutions, ni une preuve que l'amour de Dieu ne domine pas dans nos cœurs; ils ne sont que l'aveu juste et plein de candeur de notre faiblesse et de notre penchant naturel vers le mal. Il est, du reste, plus sûr pour nous de vivre dans la défiance de nous-mêmes, que de compter sur notre courage et sur nos moyens d'action, pourvu que nous attendions de la grâce ce qu'il nous faudrait désespérer à jamais de pouvoir exécuter sans elle. On a vu beaucoup de personnes qui s'étaient flattées, avant le jour du combat, de faire des merveilles pour le Seigneur, prendre la fuite honteusement à la pre-

mière attaque, tandis que d'autres qui redoutaient de marcher à l'ennemi, et à qui la nouvelle de son approche faisait tomber même les armes des mains, s'avançaient à sa rencontre avec résolution, combattaient avec intrépidité, remportaient la victoire : c'est que le sentiment de leur faiblesse remplissait ceux-ci d'humilité, les excitait à redoubler de prières, de vigilance, et faisait descendre du ciel sur eux une énergie, une force surnaturelle capables de résister à tous les efforts des ennemis, force et énergie qu'ils eussent cherchées en eux-mêmes sans les y trouver jamais.

Conformément aux règles infailibles de son infiniment sage providence, le Dieu tout-puissant ne donne jamais des grâces particulières, quand elles ne sont pas nécessaires; mais en avons-nous besoin, il ne manque pas alors de nous les accorder, si nous avons soin de les demander. « Demandez, et vous recevrez; frappez, et l'on vous ouvrira, » dit Notre-Seigneur. Nous devons donc toujours espérer qu'il écoutera nos prières, et qu'il sera lui-même notre lumière, notre soutien, notre force. Reposez-vous dans tous les temps sur ces paroles des saintes Écritures : « Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme, et pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu. Quand toutes les

forces de l'enfer devraient se soulever contre moi, je ne craindrais point, parce que vous êtes avec moi. » Ainsi donc, puisque vous désirez sincèrement de servir Dieu avec fidélité, pourquoi craindriez-vous si fort votre faiblesse ? Dieu n'est-il pas assez puissant pour vous fortifier ? Et l'espérance qu'on met en lui fut-elle jamais confondue ?

Je terminerai cette lettre par les réflexions suivantes de saint François de Sales : « Dieu nous a commandé, dit-il, de faire tout ce qui dépend de nous pour acquérir la vertu. C'est par conséquent un de nos devoirs de ne rien négliger pour nous assurer le succès d'une entreprise si importante et si nécessaire. Mais après avoir semé et arrosé, n'oublions pas que Dieu seul peut donner l'accroissement et la maturité au fruit de nos bons desseins. C'est donc de la divine Providence seule que nous pouvons attendre l'accomplissement de nos vœux et le succès de nos travaux. Si vous n'apercevez pas que vous fassiez dans la piété autant de progrès que vous le désirez, demeurez en paix, et que le calme n'en règne pas moins dans votre âme.

« Le laboureur n'est point repris pour n'avoir pas obtenu une récolte abondante, mais pour n'avoir point cultivé et ensemencé son champ conve-

nablement.... Mais, direz-vous, si je suis pleinement convaincue que le peu de progrès que je fais vient de ma propre faute, comment pourrai-je m'empêcher de m'abandonner au chagrin et à l'inquiétude? Je vous l'ai dit souvent, et je ne puis trop le répéter, nous devons nous repentir et concevoir du regret des fautes que nous avons commises. Ce regret et ce repentir doivent être sincères, vifs et persévérants, mais calmes et exempts de trouble, d'inquiétude, de découragement. Êtes-vous assurée que vous avez été coupable, humiliez-vous devant Dieu, avouez votre faute, jetez-vous aux pieds de notre Sauveur, implorez sa miséricorde et votre pardon, et, s'il est nécessaire, allez déclarer à votre confesseur vos péchés et en recevoir l'absolution. Cela fait, et après avoir détesté votre faute du fond de votre cœur, acceptez avec joie l'humiliation qui en est la suite nécessaire.... Un péché mortel, commis par une âme pieuse, dit le même saint évêque, dans un autre endroit (malheur qui, je l'espère de la miséricorde de Dieu, ne vous arrivera jamais), n'est pas une preuve que cette âme n'a point fait de progrès dans la dévotion, lorsque ce péché n'a pas été le résultat de la préméditation et que l'âme n'a point l'intention d'y persévérer, et de se livrer à quelque habitude criminelle. Ce péché la prive, il est vrai,

de l'amitié de Dieu ; mais aussitôt qu'elle revient à lui avec la résolution sincère et ferme de s'amender, elle recouvre immédiatement tout ce qu'elle avait perdu par son péché. ^a »

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.



LETTRE XXVIII^e.

SUR LES SCRUPULES.

I.

Les scrupules sont un vrai malheur. — Différence entre une âme scrupuleuse et une âme timorée.

Je vois par votre dernière lettre que la vivacité de votre imagination, et la délicatesse excessive de votre conscience, jointes au désir ardent que vous avez de servir Dieu avec la plus grande perfection, ont rempli votre esprit de doutes et d'inquiétudes, et que, sans vous en rendre compte, vous tendez insensiblement au scrupule. Comme cette disposition, quand on la favorise, est un des plus grands obstacles à la pratique de la vertu,

pour ceux qui comme vous aspirent à être solidement vertueux, je vous prie de donner la plus sérieuse attention aux réflexions qui suivent. Ces réflexions ne sont pas seulement le résultat de mon expérience personnelle pendant cinquante années, elles sont encore fondées sur la doctrine des saints, sur les décisions des auteurs spirituels les plus éclairés et les plus pieux, et sur la pratique constante des directeurs d'une expérience consommée dans la conduite des âmes. Les scrupules font souffrir à ceux qui obéissent à leur influence un martyre intérieur qui, s'accroissant chaque jour, les expose fréquemment à perdre l'usage de leur raison dans ce qui regarde la conscience, quoique dans d'autres temps et sur d'autres sujets, ils soient d'un bon sens et d'une sagesse remarquables. Mais comme une conscience timorée et une conscience scrupuleuse peuvent se prendre aisément l'une pour l'autre, il est bien nécessaire de savoir ce qu'il faut entendre par une âme timorée et une âme scrupuleuse.

L'âme timorée craint sur toutes choses d'offenser le Dieu tout-puissant; elle veille incessamment sur ses sens, son imagination, ses pensées, ses sentiments, afin d'éviter tout ce qui peut lui déplaire. Lorsqu'elle a commis une faute, elle en est sincèrement affligée; elle se hâte de la réparer

par les moyens en son pouvoir, et de se réconcilier avec son divin Créateur. Le pardon qu'elle espère avoir obtenu au sacrement de pénitence, par l'application des mérites infinis de Jésus-Christ, est pour elle un nouveau motif de se tenir sur ses gardes de plus en plus. Aussi elle recueille de l'expérience journalière de sa fragilité, des preuves réitérées de la patience du Seigneur et des effets de ses miséricordes sans limites, un regret plus profond de ses moindres fautes, un désir plus ardent de se corriger de ses imperfections et de lui témoigner sa reconnaissance et son amour par des efforts continuels pour s'avancer chaque jour dans la vertu. Tels sont les traits caractéristiques de l'âme timorée, que le monde, c'est-à-dire un juge aveugle et tout à fait incompetent en matière de spiritualité, appelle une âme *scrupuleuse*. Mais en ceci comme en tout ce qui regarde la dévotion, le monde vit dans des ténèbres profondes.

L'âme scrupuleuse non-seulement craint d'offenser Dieu, mais elle s'imagine qu'elle l'offense toujours. C'est une âme constamment livrée à des troubles, des doutes, des perplexités qui l'accablent, épuisant ses forces à combattre des chimères, sondant avec ardeur et sans fin les plus secrètes profondeurs de sa conscience, examinant en tremblant d'effroi ses actions, ses paroles et

particulièrement ses intentions. C'est une âme dominée par la crainte, que toute chose effraye, et à qui son imagination, comme celle d'enfants qu'ont épouvantés des histoires de revenants, montre à chaque pas qu'elle fait, des fantômes, des monstres auxquels il lui paraît impossible de résister. C'est une âme qui trouve des préceptes d'une obligation rigoureuse dans les choses les plus indifférentes, et qui croit voir des transgressions volontaires ou tout au moins des motifs dignes de blâme dans ses actions les plus innocentes ou même les plus indispensables. C'est une âme étrangère au sentiment de la confiance, qui se défie presque autant de la bonté de Dieu que d'elle-même, et qui, ingénieuse à découvrir un côté répréhensible dans tout ce qu'elle fait, pense ou ressent, se tourmente sans raison; une âme pour laquelle l'accomplissement d'un devoir est un sujet de doutes, d'appréhensions, de remords; qui se persuade, en dépit de la plus claire évidence, que, soit dans l'intégrité de ses confessions, soit dans la sincérité de sa douleur, soit dans la fermeté de ses résolutions, il y a toujours quelque chose d'essentiellement défectueux, et que par conséquent Dieu ne peut et ne doit point lui pardonner. De là, pour elle, la pusillanimité, le découragement, la mélan-

colie, les terreurs, quelquefois même le désespoir, ou la tentation d'abandonner le service de Dieu et de lâcher la bride à toutes ses passions.

L'âme timorée est ainsi appelée, parce qu'elle craint vivement de déplaire à Dieu : l'âme scrupuleuse est aussi pénétrée de la même crainte ; mais dans l'une cette crainte, quoique forte, est cependant modérée par une grande confiance dans la grâce et la miséricorde de Dieu ; tandis que dans l'autre elle est excessive et nullement tempérée par des considérations propres à consoler et à donner de l'espérance. Cette crainte porte l'âme timorée à redoubler de vigilance ; mais cette vigilance est exempte des alarmes et des terreurs qui mettent l'âme scrupuleuse dans une horrible torture. L'une craint d'offenser Dieu, tandis que l'autre est préoccupée d'une imaginaire assurance, de l'avoir offensé ; car il est certain que les scrupuleux sont beaucoup plus sous l'influence de l'imagination que sous toute autre influence. L'âme timorée est circonspecte, elle agit toujours avec maturité et prudence ; l'âme scrupuleuse, égarée par ses perplexités continuelles, est incapable de réfléchir, souvent même de penser. Elle est toujours enfermée dans un nuage épais qui l'empêche de distinguer les objets autour d'elle, ou, comme si elle était au milieu d'une tempête, elle ne voit

qu'à la lueur des éclairs, elle n'entend que les éclats épouvantables de la foudre qui retentissent au dedans d'elle-même, aveugle et sourde qu'elle est pour tout le reste.

Ces deux âmes veulent également servir Dieu. L'âme timorée, poussée par une crainte filiale, mais soutenue par une douce confiance, se sent animée, encouragée dans tout ce qu'elle fait pour parvenir à la perfection ; l'âme scrupuleuse, convaincue d'avance de l'inutilité prétendue de tous ses efforts pour atteindre à ce but heureux, fatiguée, épuisée, par ses combats continuels, perd courage et s'affaiblit chaque jour de plus en plus. Ainsi, abattue sous le poids d'imaginaires infidélités, d'un endurcissement également imaginaire et d'un défaut supposé de correspondance aux grâces de Dieu, elle devient réellement incapable de recevoir un seul rayon de lumière pour guider ses pas chancelants dans la carrière de la vertu. Enfin, si l'âme timorée a le malheur d'offenser Dieu, bien que pénétrée d'une douleur profonde et de la crainte de la justice divine, elle n'est pourtant point dépourvue de consolation ; ses larmes sont douces, ses regrets accompagnés d'espérance. Une confiance tendre et sans réserve dans les miséricordes de Dieu la ranime et lui rend la paix que le péché lui avait fait perdre. L'âme

scrupuleuse se repent aussi de ses fautes ; mais elle s'imagine faussement qu'elle est sans repentir, ou bien sa douleur lui paraît tellement mêlée de motifs humains, intéressés, criminels, qu'elle croit sortir du saint tribunal plus coupable qu'elle n'y était entrée. Au lieu d'être rassurée et soutenue par les paroles encourageantes de son guide spirituel, elle se figure qu'elle le trompe ou qu'elle ne se fait point comprendre ; et, quoique forcée de convenir que ses avis et ses observations sont bien fondés, elle persiste néanmoins à penser qu'ils ne sont point applicables au cas où elle se trouve. Ainsi son obstination dans ses idées insensées devient un état permanent, peu s'en faut que ce ne soit de la folie. La cause principale de la différence qui distingue si fort deux âmes pénétrées en apparence des mêmes sentiments, c'est que l'âme scrupuleuse tient opiniâtrément à ses pensées, à son propre jugement, et qu'elle voudrait être assurée de la sainteté de ses affections et de ses œuvres ; tandis que l'âme timorée, toujours disposée à se soumettre aux décisions de ses supérieurs ecclésiastiques, se laisse conduire par leur conseils, et, sans chercher une sécurité qu'il est impossible d'avoir dans cette vie passagère, s'abandonne avec confiance à la miséricorde de son Rédempteur crucifié.

II.

Autres causes des scrupules. — Ils ne viennent jamais de l'inspiration de la grâce.

Dans quelques personnes les scrupules sont l'effet de la faiblesse de l'esprit, d'une intelligence bornée, d'une sorte d'impuissance à prêter l'oreille à la voix de la raison, et, conséquemment, à comprendre l'esprit de l'Évangile. Avec ces personnes comme avec celles qui sont sous l'influence de quelque maladie mentale incurable, une tendre compassion, une patience à toute épreuve, des avis ou des instructions modérées quand elles paraissent en état de les recevoir, sont les seuls remèdes que l'on puisse appliquer. Il faut en avoir grandement pitié, et espérer avec confiance que les fautes qui sont la suite de leurs scrupules, n'étant point volontaires, ne seront pas mises sur le compte de leur responsabilité. Dans les autres, les scrupules sont presque toujours une tentation de l'ennemi du salut qui veut les détourner de la pratique de la vertu, en la changeant pour elles en un joug fatigant, en un accablant fardeau.

N'oubliez pas que les scrupules ne viennent point de l'influence de la grâce. La grâce rend la conscience timorée, mais jamais scrupuleuse. Quand la grâce descend dans une âme, la paix y entre avec elle; la contrition qu'elle excite, quelque grande qu'elle puisse être, produit toujours une onction intérieure qui rassure cette âme et l'encourage, tandis que le scrupule la remplit de désolation, de confusion et de trouble. La grâce nous porte et nous anime à la pratique de la vertu; les scrupules nous en détournent par les dégoûts, les inquiétudes dont ils sont nécessairement une source inépuisable. La grâce rend la vertu douce, aimable, attrayante; les scrupules la rendent fâcheuse, rebutante, insociable. Une âme que préoccupent et dominent les scrupules, omet très souvent des devoirs essentiels sans remords; ses soins inquiets dans la recherche et l'appréciation rigoureuse de fautes imaginaires, l'aveuglent sur ses transgressions véritables. Sévère et injuste pour les autres comme pour elle-même, elle condamne indistinctement leurs actions, non suivant les principes de la saine raison et d'une justice exacte, mais selon qu'elle est affectée. Son imagination, remplie de fantômes qui l'épouvantent, est dans un égarement et un effroi continuel. Ne croyant jamais avoir rempli, comme il faut, le

devoir de la prière , elle répète et répète encore ses prières , jusqu'à ce qu'épuisée par cette déraisonnable répétition , elle ne sait plus ce qu'elle dit , ni même ce qu'elle pense. Il en est de même pour ses confessions ; elles ne finissent point , et elles ne lui apportent aucun repos , parce qu'elle ne peut prendre sur elle d'obéir avec simplicité. Ainsi , de ses exercices de piété , qui devraient être pour elle un principe de consolation et de paix , elle ne recueille qu'un malaise , une mélancolie , une sombre tristesse , qui font pour elle de l'existence une torture continuelle et une croix de chaque jour pour son mari , ses serviteurs , ses enfants et ses amis ; elle fait ainsi , sans le vouloir , un grand tort à la religion , parce que les inconséquences de sa conduite , l'inégalité de son humeur , sont regardées trop souvent comme des suites nécessaires de la dévotion. La grâce porte la douceur dans le cœur , et inspire l'amour du devoir et de l'obéissance ; les scrupules rendent sec , dur , obstiné , insensible aux impressions de la grâce même. La grâce captive , ou du moins calme l'imagination ; les scrupules provoquent , laissent libres et sans répression toutes ses extravagances. La grâce éclaire l'intelligence ; les scrupules la remplissent de nuages , de ténèbres : il est donc évident , encore une fois , que les scrupules

ne peuvent être l'effet de la grâce, et qu'ils sont au contraire un très grand obstacle à son opération.

Le scrupule peut être dans quelques personnes une tentation que Dieu permet, dans un dessein plein de sagesse, pour éprouver leur fidélité et purifier leurs cœurs. Quand il en est ainsi, la persévérance à remplir toutes ses obligations, nonobstant les difficultés, la répugnance, le dégoût, l'opposition que l'on y trouve; une docilité fondée sur le renoncement au jugement propre; une obéissance prompte, sans réserve et *implicite* aux décisions du guide spirituel, sont le remède le plus efficace et le préservatif le plus sûr contre les funestes effets du scrupule. Mais une âme scrupuleuse qui tient à ses opinions, et qui refuse opiniâtrement de se laisser juger et conduire, quoi qu'elle puisse dire pour justifier sa désobéissance, est dans un état très dangereux; on peut la regarder comme une personne atteinte d'un mal incurable et presque mortel.

III.

Les scrupules ne sont pas le consentement au péché ni des doutes véritables. — Conséquences.

Vous me dites que vous vous trouvez dans le plus grand embarras , quand il s'agit de discerner le consentement et l'adhésion délibérée au péché , des impressions involontaires , des sentiments , des doutes , des scrupules.

C'est un principe admis comme incontestable par tous les théologiens , qu'on ne peut commettre un péché sans la volonté réfléchie et délibérée de le commettre : cette volonté peut être plus ou moins réfléchie et délibérée ; mais qu'elle le soit plus ou moins , on ne peut pécher que par elle. Pour pécher , il faut la liberté ; or , il n'y a pas de liberté là où il y a impossibilité de réfléchir ou de délibérer. Il est toutefois de la plus haute importance d'observer qu'en parlant de la nécessité de la *volontariété et de la délibération* , nous excluons les péchés qui sont le résultat d'une ignorance coupable , de principes relâchés , de notions fausses sur la justice , la bonté , la miséricorde de Dieu , ou de mauvaises habitudes , contractées volonta-

rement et délibérément obéies ; lesquelles enfantent des péchés réels , des péchés graves , quoique souvent commis sans réflexion , sans l'intention positive , et même sans la pensée actuelle d'offenser Dieu. ^a Hélas ! trop de gens dans le monde vérifient par leur conduite la parole du sage : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme , et dont la fin conduit néanmoins à la mort. » Ceux-là sont vraiment coupables aux yeux de Dieu , bien qu'ils se flattent eux-mêmes de ne mériter aucun reproche. Cette distinction faite , on peut considérer comme n'étant point des péchés toutes les extravagances indélibérées et combattues de l'imagination , les fantômes et les distractions non consenties dans lesquelles l'âme est seulement passive , toutes les premières émotions auxquelles on n'a point donné occasion et que l'on s'estimerait heureux

^a C'est ce que les théologiens appellent péchés volontaires dans leur cause. Si cependant la pénitence avait expié cette cause coupable , si cette faute-mère avait été pardonnée au repentir , elle serait alors détruite moralement , ou plutôt sa fécondité morale serait épuisée et n'enfanterait plus des actions dignes de blâme. Elle pourrait encore subsister et agir comme cause physique ; mais alors elle ne donnerait d'elle-même aucun caractère moral à ses effets. Ils ne deviendraient condamnables que par les mauvaises intentions particulières qui les auraient motivées , qu'en raison de leur actualité et de leurs circonstances.

(Note du Traducteur.)

de ne pas ressentir, enfin tous les doutes, toutes les perplexités que produit la crainte d'une adhésion dont la conscience n'a cependant pas la connaissance intime.

Pour ne pas donner dans l'illusion ou dans des troubles de conscience inutiles, faites une distinction nécessaire entre le doute et la crainte. Quand on doute *réellement* si une chose est permise ou ne l'est pas, agir serait alors une présomption coupable. Mais la crainte, une *crainte* même *excessive* n'est pas un doute *réel*. En général, il ne faut pas se persuader aisément qu'on est obligé de faire une chose lorsque l'obligation en paraît douteuse ; mais quand on est convaincu que l'obligation existe, ou quand la probabilité est telle, que l'on puisse ou que l'on doive agir comme si l'obligation était certaine, il n'y a point dans ce cas à balancer ; il faut se déterminer sans perdre un temps précieux à examiner si l'omission serait un péché mortel ou véniel. Pour être en droit de faire une chose, il suffit d'avoir des raisons solides de croire qu'en la faisant on accomplit la volonté de Dieu. Voulez-vous conserver la paix du cœur, jugez de vos sentiments par les principes que tous les auteurs spirituels ont reconnus incontestables, par exemple, qu'une âme qui n'est point dans l'habitude du péché, qui, au contraire, est

habituellement déterminée à n'y jamais consentir et à n'en commettre aucun avec délibération, n'a pas lieu de se laisser troubler par les doutes qui de temps en temps offusquent son intelligence, ou que l'Esprit de ténèbres prend plaisir à jeter dans son imagination. Tant qu'elle persévère dans cette heureuse disposition, à moins d'une certitude évidente qu'elle a été volontairement coupable de péché, elle ne doit pas regarder comme des transgressions graves des fautes échappées à la faiblesse de notre nature, ni se condamner elle-même pour cela avec une sévérité pleine de rigueur. Qu'elle se prosterne alors spirituellement aux pieds de notre miséricordieux Rédempteur, et que, se reposant avec une humble confiance sur son infinie bonté, elle lui confesse ses infidélités avec un cœur repentant; qu'elle compte sur sa clémence, chasse sans un plus long examen toutes réflexions capables de l'inquiéter et qu'elle demeure en paix. « Il faut surtout, dit saint François de Sales, se procurer la tranquillité, non point parce qu'elle est mère du contentement, mais parce qu'elle est fille de l'amour de Dieu et de la résignation de notre propre volonté. »

Le retour de pensées importunes et mauvaises, de pensées qui peuvent frapper l'imagination, y rester longtemps inaperçues, et même peut-être faire quel-

que impression sur les sens , n'est pas toujours le signe d'un consentement volontaire , d'un acquiescement réfléchi à ces mêmes pensées. L'horreur que vous en avez , quand elles se présentent , est une preuve évidente qu'elles ont une autre source que votre volonté. Ce qui peut faire impression sur nous malgré nous-mêmes , ce que nous avons de justes raisons de croire opposé à notre volonté , n'est point un péché , ni même une imperfection. Les pensées , les sensations ne sont , par elles-mêmes , ni des vices , ni des vertus. Leur *moralité* dépend entièrement de la part que la volonté prend , soit à leur production , soit à l'omission des précautions nécessaires pour les prévenir , soit au consentement subséquent qu'on leur donne , quand on s'aperçoit de leur nature ou de leur tendance. Ainsi ne craignez point d'avoir commis un péché que vous haïssez sincèrement , et auquel vous avez fortement résolu de ne consentir jamais. « Croyez certainement , dit saint François de Sales , que toutes les tentations de l'enfer ne sauraient souiller un esprit qui ne les aime pas. » Dans ces cas , *mépriser* , c'est en général *la meilleure manière de combattre*. Dieu demande ce qui dépend de notre volonté , et rien de plus. Les sentiments n'obéissent pas toujours à l'empire de la volonté ; nous ne pouvons les avoir ou en être délivrés

quand il nous plaît. Il est arrivé quelquefois que les pécheurs les plus endurcis ont eu , malgré eux , des remords de conscience et des pensées de conversion. De même les plus grands saints se sont vus de temps en temps assaillis des plus honteuses tentations , tout en les détestant avec une profonde horreur. Or , ni les remords de ceux-là , ni les tentations de ceux-ci ne les ont rendus , les premiers agréables à Dieu , les seconds criminels à ses yeux , parce que leur volonté , seule chose qui dépendît d'eux , désavouait leurs sentiments et les rejetait. Pour juger sagement de ce qui se passe au dedans de vous , suivez donc le principe de saint François de Sales : Ce n'est pas le *senti-*
ment , mais le *consentement* qui peut sanctifier ou souiller l'âme.

IV.

Le scrupuleux doit méditer sans cesse sur la bonté de Dieu ;
— Éviter d'examiner quelles sont ses dispositions tant que dure l'agitation des scrupules ; — Agir hardiment tant qu'il n'a pas la certitude que son action est défendue.

Marchez dans les voies de la vertu avec une ardeur pleine de joie et avec une humble assu-

rance. Pourquoi toutes ces inquiétudes? pourquoi cette défiance et cette pusillanimité? n'êtes-vous pas sous la main paternelle de Dieu, qui, comme le dit l'Écriture, « ferme les yeux sur les péchés de l'homme, » à cause de son repentir? N'êtes-vous pas conduite et protégée par ce bon pasteur, qui abandonne au désert ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller à la recherche d'une seule qui s'était égarée, et qui, après l'avoir retrouvée, la charge sur ses épaules et la rapporte avec allégresse au bercail? Si, emportée par la violence de la tentation, ou séduite par les charmes décevants du monde, après avoir quitté la maison paternelle, vous avez été réduite à souffrir la faim et la nudité, avez-vous cessé d'être pour cela l'enfant d'un père indulgent et tendre? d'un père qui n'a besoin que de voir les premiers pas de votre retour vers lui pour accourir au-devant de vous, vous embrasser, vous presser avec affection contre son cœur, vous rendre son amitié et tous les avantages que vous aviez si justement perdus en consentant au péché? Ne savez-vous pas que l'amour doit chasser la crainte? Quand nous voyons, dit saint François de Sales en parlant de ceux qui se laissent dominer par les scrupules ou par des craintes excessives, quand nous voyons la tristesse qui les accable, la terreur dont ils sont

frappés à chacun de leurs mouvements, et souvent en faisant des actions méritoires ; nous serions tentés de les prendre plutôt pour des esclaves infortunés, gémissant sous la tyrannie d'un maître cruel, que pour des enfants heureux de vivre sous la douce autorité d'un père tendre, d'un Dieu bienfaisant et miséricordieux. Pourquoi, continue le même saint, pourquoi ce noir chagrin, ces yeux abattus, cet air triste en présence du meilleur des pères ? O vous qui désirez sincèrement de servir Dieu en esprit et en vérité, éloignez de vous ces craintes chimériques, portez vers le ciel des regards d'espoir et de confiance ; votre défiance et votre tristesse outragent la bonté de votre Créateur, offensent celui qui vous comble chaque jour de ses bienfaits, et vous sont grandement nuisibles. Le culte que Dieu commande, et qu'il attend de nous, doit procéder d'un principe noble, généreux, qui laisse à l'âme toute sa liberté et ne lui interdise aucun sentiment innocent. Il rejette un hommage servile et tremblant qui rétrécit l'esprit et abaisse le cœur. O vous, âmes faibles et pusillanimes, ranimez vos courages languissants ; c'est Dieu lui-même qui ordonne à ses ministres de relever vos esprits abattus. « Dites aux pusillanimes : Prenez courage, et ne craignez point ; réjouissez-vous dans le Seigneur, je le

pète, réjouissez-vous dans le Seigneur (saint Paul). ^a

Dans les moments de trouble, n'examinez jamais, n'essayez pas même d'examiner quelles sont vos dispositions réelles ; votre imagination frappée pourrait exagérer des fragilités excusables, ou même dénaturer des actions innocentes, jusqu'au point de les représenter comme des crimes horribles. Tant que l'agitation dure, ne cherchez point à découvrir comment est venue la tentation, ni quel consentement vous pouvez y avoir donné ; attendez avec patience que la tempête soit apaisée, le calme revenu. Comme un pilote inexpérimenté qui, dans un violent orage, abandonne le gouvernail pour examiner des yeux comment son vaisseau a été poussé par les vents au milieu des rochers, se brisera contre eux, et fera inévitablement naufrage, de même le scupuleux qui se laisse dominer et conduire par des craintes immodérées ou sans motifs et qui se livre à un examen intempestif de sa conscience, s'expose prochainement au danger de tomber dans le péché même qu'il désire si vivement éviter, ou qu'il craint sans raison d'avoir commis.

Toutes les fois que vous n'avez pas une certitude entière que ce que vous voulez faire, dire

^a Traduit.

ou omettre est un péché, vous devez mépriser tous les doutes qui peuvent s'élever dans votre esprit et agir comme si vous n'en aviez aucun,^a vous décidant, dans ces occurrences, non d'après votre opinion ou votre jugement personnel, mais sur la décision même de votre confesseur, qui vous a prescrit cette règle de conduite. Supposé qu'en ne tenant ainsi aucun compte de vos doutes, vous vous fussiez méprise, votre erreur ne vous serait point imputée, votre obéissance dans ce cas vous exempterait du reproche d'irréflexion ou de témérité, et ferait, jusqu'à un certain point, de vos méprises mêmes des actes de vertu, parce qu'elles seraient l'effet d'une juste défiance de vous-même, la suite d'un véritable esprit d'abnégation et de soumission à la volonté de Dieu, à vous manifestée par l'organe de son ministre.

Pour prévenir, autant que possible, toute inquiétude sur ce sujet, chaque jour, dans votre prière du matin, proposez-vous formellement l'intention de vous conduire et de vous décider dans tous vos doutes suivant la règle ci-dessus. Cette intention persévérera *virtuellement* dans toutes les occurrences, quoique souvent elle ne soit pas *actuellement* présente à votre pensée au moment

^a Il faut se souvenir que l'auteur parle pour les scrupuleux. (Note du Traducteur.)

où vous prenez une détermination. Un voyageur qui part avec la volonté de se rendre dans un lieu désigné continue de marcher dans la même intention et arrive au terme, quoiqu'il ait pu s'arrêter dans sa route, et oublier le but de son voyage, en s'occupant d'autres objets. La même chose vous arrivera : chaque jour toutes vos actions subiront l'influence de votre détermination du matin. Croyez-moi, une âme pieuse qui a eu le malheur d'offenser Dieu réellement n'éprouve pas seulement des doutes ou des inquiétudes, elle a une connaissance distincte et positive de sa faute, elle se sent pénétrée d'un regret et d'un chagrin profond. C'est pourquoi, lorsque vous n'avez que des doutes ou des inquiétudes, vous pouvez conclure que vous n'êtes point coupable, ou tout au plus que votre péché n'est que véniel. En un mot, dans tous vos doutes, dans tous vos scrupules, réglez toujours votre jugement sur ces deux maximes de saint François de Sales :

« 1° Une âme vraiment obéissante ne se perdra jamais ;

» 2° Il faut se contenter de savoir de son père spirituel que l'on marche dans la voie droite, sans demander comment. ^a »

^a Traduit.

LETTRE XXIX^e.

SUR LES TENTATIONS.



I.

Nul âge, nul état, nul degré de vertu ou de sainteté n'a le privilège d'être exempt de tentations. — Origine de nos tentations. — La plupart nous viennent de notre faute.

Tant que nous vivrons dans ce monde, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, nous ne pouvons être sans tribulations et sans tentations. Tous les saints ont passé par beaucoup de tentations et d'épreuves, et ils en ont fait leur profit.... Il n'y a pas d'ordre si saint ni de lieu si retiré où l'on ne trouve des tentations et des adversités. Quelques-uns ont les tentations les plus fâcheuses au commencement de leur conversion, d'autres les

éprouvent à la fin ; il y en a qui en sont troublés durant toute leur vie. Quelques-uns ne sont que légèrement tentés, selon l'ordre de la justice et de la sagesse de Dieu, lequel pèse l'état et les mérites de l'homme, et qui a tout disposé pour le salut de ses élus. ¹ » « Tout est piège pour l'homme, tant qu'il demeure revêtu de sa forme mortelle, » dit saint Jérôme, et souvent les plus grandes tentations lui viennent des grâces les plus signalées. L'âme trouve des pièges et des occasions de tentations dans les plus nobles plaisirs de l'esprit comme dans les plus grossières satisfactions des sens. Quelquefois, au milieu des joies et des consolations spirituelles, des épreuves sont nécessaires pour entretenir en elle l'esprit d'humilité, et la préserver des illusions de l'orgueil. « De peur que la grandeur de mes révélations ne m'élève, dit saint Paul, il m'a été donné l'aiguillon de ma chair et l'ange de Satan pour me souffleter ; c'est pourquoi j'ai demandé trois fois au Seigneur que cet ennemi s'éloignât de moi, et il m'a été dit : Ma grâce vous suffit, car la force se perfectionne dans l'infirmité. ² »

La divine Providence a voulu donner aux uns une paix plus longue et une exemption de peines

¹ *Imit.*, liv. 1, chap. 13. — ² *II Cor.*, XII, 7.

plus durable qu'aux autres. Mais comme le terme où cela doit finir est caché, ce serait sans raisons solides qu'on se livrerait à l'espoir de le voir se prolonger longtemps. Il est indubitable qu'à une époque quelconque votre calme sera troublé, des nuages sombres s'élèveront; quand cette époque doit arriver, vous l'ignorez. Vous serez éprouvée, tenez-le pour certain, dans votre santé, dans vos biens, dans vos proches, dans vos amis; car la vie des hommes ne peut être longtemps sans tribulations. Tous sont sujets à faillir, tous sont exposés à la peine. Comme l'homme le plus vertueux est celui qui a le moins péché, de même la vie la plus heureuse est celle qui éprouve le moins d'afflictions; en chercher une exemption complète, c'est courir après une chimère. Notre divin Sauveur, pour nous encourager par son exemple et nous montrer qu'il peut secourir ceux qui sont tentés, permit au démon de le solliciter à commettre l'abominable crime de se prosterner à ses pieds et de l'adorer. Ne nous livrons donc point au désespoir dans la tentation, mais prions Dieu avec ferveur de daigner nous secourir dans toutes nos épreuves, et alors, n'en doutons pas, « il nous fera, comme dit saint Paul, tirer avantage de la tentation même, afin que nous puissions persévérer. »¹ « Quoiqu'il

¹ 1 Cor., x, 13.

soit, non pas seulement de conseil, mais d'une obligation stricte, de répandre nos cœurs en pieuses effusions devant le Tout-Puissant, dans nos maux spirituels comme dans les temporels, et de supplier son infinie bonté « de ne point nous induire en tentation, mais de nous délivrer du mal, » il faut néanmoins éviter de le faire avec une ardeur inquiète et excessive. La prière la plus fervente doit être accompagnée d'une soumission sans réserve à la volonté de Dieu, et d'une résignation parfaite à souffrir aussi longtemps et de la manière qu'il lui plaira de l'ordonner « O mon Père céleste ! devons-nous lui dire, si ce calice ne peut passer loin de moi, s'il faut que je le boive, que votre volonté s'accomplisse.¹ » Ne soyez donc pas surprise, si le feu de la tribulation vous éprouve ; ce qui vous arrive n'est point une chose nouvelle, les mêmes afflictions sont le partage de vos frères dans ce monde. « Vous serez dans une grande joie, dit saint Pierre, si maintenant vous avez à souffrir pour peu de temps diverses tentations, afin que votre foi, ainsi éprouvée, étant beaucoup plus précieuse que l'or (qui est éprouvé par le feu), se trouve digne de louange, d'honneur et de gloire à l'avènement de Jésus-Christ.² »

¹ S. Matth., xxvi, 42. — ² S. Pierre, i, 6, 7.

Pour savoir ce qu'il faut faire dans les tentations, il importe grandement de rechercher à quelles causes elles doivent leur origine ; si elles viennent de notre volonté, si elles sont l'effet de notre négligence ; ou si, étant les suites inévitables de l'état de vie dans lequel la Providence nous a placés et d'où il ne nous est pas libre de sortir, nous pouvons les regarder raisonnablement comme des épreuves que Dieu permet pour purifier nos âmes, ainsi que l'or se purifie dans le creuset, et nous rendre plus agréables à ses yeux. Si les tentations sont la suite de notre témérité, de notre négligence à employer les précautions commandées par la religion, du mépris des avertissements et des secrètes inspirations de notre conscience, attendre alors du ciel une assistance surnaturelle et se flatter qu'on sera capable de leur résister, de les vaincre, serait le comble de la présomption, une illusion palpable ; car quoique Dieu soit fidèle à sa parole et « ne veuille pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, ¹ » il n'a jamais promis de nous délivrer des périls où nous aurait jeté le dédain de ses avertissements les plus solennels, le mépris de ses menaces les plus terribles ; il a déclaré positive-

¹ I Cor., x, 15.

ment au contraire « que celui qui aime le danger périra dans le danger. ¹ ».

Si l'on s'examine sur cette règle infaillible, je crains bien que beaucoup de personnes qui se plaignent amèrement de la violence de leurs passions et d'une prétendue insurmontable difficulté de les subjuguier, ne découvrent, à leur grande confusion, que tout cela ne peut et ne doit être attribué qu'à elles-mêmes. Quelle merveille, par exemple, si ceux qui lisent des livres impies, ou qui prêtent une oreille complaisante aux discours des incrédules, quoique l'Église par ses décrets, et ses ministres par leurs exhortations l'aient constamment défendu, sont assaillis de tentations contre la foi? Est-il étonnant que des personnes qui vivent dans la mollesse, qui accordent à leurs penchants tout ce qu'ils demandent, ² » bien qu'éclairées par les maximes de l'Évangile et par les instructions qu'elles ont reçues dès leur bas âge, elles sachent qu'une telle vie est incompatible avec la vertu et le salut, est-il étonnant qu'elles trouvent le combat contre les tentations de la chair difficile, et que trop souvent elles y succombent? « Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus-Christ, qu'il se renonce. ³ »

¹ Eccl., III, 27. — ² Tim., VI, 17. — ³ Luc, IX, 25.

Que penser de ces chrétiens qui , connaissant combien le monde est rempli de dangers , et qu'il est d'une extrême difficulté d'y tenir son innocence à l'abri de la contagion , ne craignent point cependant avec une imagination vive , une âme disposée à recevoir toutes les impressions , de se trouver indistinctement dans toutes les sociétés du monde , de prendre part à tous ses plaisirs , de fréquenter les théâtres sans réfléchir sur leur faiblesse , sans la moindre crainte des périls dont ils sont environnés , s'exposant ainsi à la ruine d'une vertu qui , même dans la solitude ou dans la compagnie de personnes sages et de gens de bien , aurait de la peine à se conserver entière ? De ces considérations , dont la vérité n'est pas contestable , on peut inférer avec certitude que , pour les personnes de ce caractère , la seule ressource qui leur est laissée dans les tentations , c'est la fuite. Qu'elles se le persuadent bien ; elles sont menacées d'une perte immédiate et sans remède si elles hésitent un moment à rompre leurs liaisons dangereuses , parce qu'elles sont responsables de toutes les fautes qui résultent des circonstances où elles se sont volontairement placées. Cependant , comme il peut arriver que les personnes les plus sincèrement converties à Dieu , soient , après leur conversion , assaillies des mêmes

tentations auxquelles elle avaient d'abord donné lieu par leur témérité ou par une délibération réfléchie , il faut leur dire , pour leur encouragement et pour les rassurer , que ces tentations , n'étant plus le résultat de leur choix , ni la suite ou d'une négligence coupable dans l'emploi des moyens propres à les éloigner , ou de l'omission de précautions indispensables , puisque leurs dispositions sont changées et qu'un désir ardent , une résolution ferme d'y résister prédomine dans leurs cœurs , elles sont en droit d'espérer que notre miséricordieux Sauveur ne permettra pas qu'elles soient tentées au-dessus de leurs forces , que sa grâce toute-puissante soutiendra leur faiblesse et leur fera remporter la victoire. Elles doivent souffrir avec patience le retour de ces tentations , les acceptant avec soumission comme un châtiment pénitentiel et une expiation du consentement sans remords qu'elles leur ont donné dans une première vie , ainsi qu'on l'exprime si bien dans l'hymne de l'office de sainte Marie d'Égypte : *In pœnam scelerum sæpe recursant importuna malæ gaudia vitæ , sed versans animo debita noxis tot tormenta , graves comprimit æstus.*

II.

Dans les tentations involontaires, il faut, règle générale, se confier en Dieu, les supporter avec patience, leur résister avec calme.

Quant aux tentations dont on n'est point la cause ou l'occasion volontaire, il est des règles générales qui, si l'on est fidèle à les suivre, contribueront puissamment à nous y faire conserver une innocence sans tache avec une paix de conscience inaltérée.

1° Ne craignons point les tentations avec anxiété et terreur, ne désirons pas avec une ardeur impatiente d'en être délivrés; cette crainte excessive, ce désir trop ardent nous tiendraient dans des alarmes continuelles dont l'effet inévitable serait de rendre la tentation toujours présente à notre esprit, de nous affaiblir, d'enhardir ainsi l'ennemi à nous attaquer, et de lui donner sur nous un avantage immense. Le Dieu que nous adorons et que nous servons veut plus sincèrement notre bonheur que le père le plus affectionné et la mère la plus tendre ne peuvent désirer celui

de leurs enfants. *Nemo tam pater, ut Deus*, dit Tertullien. Ainsi au milieu des épreuves les plus rudes et dans quelque situation que sa Providence, toujours sage, puisse nous mettre, nous sommes assurés de son secours. S'il prolonge la durée des tentations, c'est pour notre plus grand bien. Il sait que, souffertes dans un esprit de conformité à sa volonté, elles produisent toujours des fruits salutaires dans les âmes fidèles; qu'elles accroissent leurs sentiments d'humilité, excitent leur vigilance, exercent leur patience et leur courage, entretiennent leur ferveur, et leur apprennent à compatir aux épreuves et aux peines des autres. En un mot, on ne peut douter qu'elles n'aient été préordonnées ou permises pour leur faire mériter et obtenir une couronne plus brillante dans le ciel. Ainsi, au lieu de se laisser aller dans les tentations ou par la crainte de les éprouver, à des pensées sombres, à des pressentiments inquiétants, il faut s'animer à combattre par ces passages des saintes Écritures : « Vous qui craignez le Seigneur, espérez en lui, et la miséricorde viendra vous réjouir. Celui qui adore avec joie sera agréable, et sa prière approchera les nuées. Réjouissez-vous dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur. La joie du cœur est la vie de l'homme, c'est un trésor qui ne

manque jamais à la sainteté. Au contraire, la tristesse est une peste universelle. Ne livrez donc point votre âme à la tristesse, et ne vous affligez pas vous-même dans votre propre être. Ayez pitié de votre âme, en plaisant à Dieu. Recueillez votre cœur dans sa sainteté, et chassez loin de vous la tristesse; car la tristesse en a tué plusieurs, et l'on ne peut tirer d'elle aucun profit. ¹ »

2° Soyons bien persuadés que la patience et l'humilité nous rendront plus forts que tous nos ennemis, et que nous les vaincrons plus sûrement peu à peu avec la grâce, dans une résignation calme, que par des efforts opiniâtres et violents où la nature aurait une grande part. Les âmes les plus pieuses, celles même qui, dès leur plus tendres années, ont cru, sans l'ombre du doute, tous les dogmes de notre sainte religion, sont quelquefois assaillies de tentations terribles contre la foi. Mais personne n'y est plus souvent exposé que ceux qui reçurent dans leur jeunesse des principes erronés. Ces principes grandissent à mesure qu'ils avancent en âge, et deviennent en eux une seconde nature. Quoique leur conversion ait été le résultat d'études et de recherches longues, sérieuses, assidues, exactes; quoiqu'elle ait été

¹ Eccl., *Passim*.

produite par une pleine conviction de la vérité des preuves sur lesquelles repose la doctrine catholique, cependant leurs anciens préjugés semblent en certains temps, se ranimer avec une force nouvelle, et de là, sans qu'ils puissent s'en rendre raison, des difficultés qui les tourmentent et qu'ils s'imaginent être insolubles. Oh ! qu'ils ne s'alarment point, c'est un stratagème de l'ennemi du salut pour ébranler leurs bonnes résolutions et les écarter des voies de la vérité et de la vertu. En remplissant ainsi leurs cœurs de troubles et d'inquiétudes, le tentateur se flatte de les voir revenir sous son empire, dans l'espoir de retrouver la paix de l'âme. Mais qu'ils se gardent bien, si la pensée leur en était suggérée, d'examiner de nouveau, sous prétexte de se tranquilliser, l'article de foi sur lequel ils se voient troublés. Loin que ce fût un moyen d'éclaircir leurs difficultés ou de les résoudre, leur état d'agitation les rendrait incapables d'une investigation calme, impartiale, et les exposerait au danger presque inévitable de transformer des arguments insignifiants ou évidemment faux en objections insolubles. Une profession explicite de quelques articles de notre foi, dit Bossuet, est nécessaire, mais non pas dans tous les temps. Très souvent il vaut mieux se contenter d'un simple acte de soumission

à toutes les décisions de l'Église, et c'est surtout ce qu'il faut faire dans les tentations et les troubles. S'appliquer avec de violents efforts à faire des actes contraires à la tentation que l'on éprouve, c'est se fatiguer la tête et se tourmenter en pure perte. Un simple regard ou aspiration du cœur vers Dieu, en laissant passer la tentation, en lui donnant le moins d'attention possible, est ce qu'il y a de mieux à faire. ^a »

III.

Ce qu'il faut faire dans les tentations contre la foi ; — Dans les tentations contre l'espérance.

Quant aux personnes sincèrement pieuses, élevées chrétiennement et solidement instruites, leurs tentations contre la foi ne peuvent être considérées que comme des épreuves et non comme des péchés. La prière, la patience, une confiance illimitée dans la bonté de Dieu et dans les secours de sa grâce sont les moyens les plus efficaces pour s'en préserver et pour les vaincre. La meilleure preuve que vous

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.

puissiez donner à Dieu de votre gratitude pour toutes les faveurs qu'il vous a faites , c'est de vous abandonner aveuglément à sa miséricorde infinie. Si malgré vos sentiments de foi et vos répugnances pour l'erreur, vous êtes agitée de tentations violentes, élevez alors la voix jusqu'à Dieu, et, dans l'angoisse de votre cœur, dites-lui, en empruntant les paroles de l'Évangile : « Augmentez ma foi, Seigneur. Je crois, mais, ô Seigneur, aidez mon incrédulité. »¹ Soyez assurée qu'il ne permettra pas que votre âme périsse.

Si, l'esprit parfaitement calme, vous rencontrez dans vos lectures ou ailleurs des difficultés qui vous embarrassent, ne vous en troublez point, exposez-les seulement à votre confesseur quand vous le voyez ou à quelque autre prêtre instruit. En attendant, demeurez en repos, persuadée d'avance qu'un examen impartial les fera disparaître comme vous l'avez déjà expérimenté sur d'autres points qu'au premier coup d'œil vous aviez jugés impossibles à éclaircir.

La foi est le fondement de l'espérance. Plus nous croyons fortement à l'amour de Dieu pour nous, à la puissance de sa grâce, à l'efficacité des mérites de Jésus-Christ que les sacrements bien reçus nous appliquent, plus aussi nous sommes assurés de

¹ Marc, ix, 25.

jouir de la paix et des consolations de la vie intérieure. Mais ces sentiments ne dominent pas toujours sensiblement dans nos âmes ; ils sont quelquefois contre-balancés et comme anéantis par la pensée de l'incertitude de notre prédestination , par l'idée de l'insondable profondeur des jugements de Dieu et de la sévérité de sa justice. Ces vérités terribles, trop souvent approfondies , peuvent devenir une occasion de grandes peines et de tentations dangereuses. Pour découvrir si elles produisent cet effet, il suffit d'observer quelles impressions elles laissent dans nos âmes. Si les réflexions qu'elles nous inspirent nous portent au découragement , il faut cesser entièrement de s'en occuper ; autrement elles conduiraient peu à peu au dégoût des devoirs de la religion et de ceux de la vie sociale , à leur inaccomplissement, et peut-être au désespoir.

Saint François de Sales et tous les auteurs spirituels conseillent à ceux qui éprouvent de pareilles tentations de rejeter avec soin toute pensée triste , toute conjecture sur leurs destinées à venir ou leur prédestination. Au lieu de vous tourmenter et de perdre votre temps en de vaines et pénibles recherches , faites aujourd'hui , leur disent-ils , ce que vous feriez si vous aviez la certitude de votre salut ; vous serez alors plus sûre d'y parvenir que si un ange vous avait donné cette assurance. Ne

vous laissez point aller aux égarements et aux frayeurs de votre imagination. C'est une faute, c'est un péché de chercher à connaître, contrairement à la volonté de Dieu, ce qu'il lui plaît de nous tenir caché. Adorons plutôt avec respect et une parfaite soumission les impénétrables desseins des voies toujours saintes, toujours miséricordieuses de sa providence. Jouissons, plutôt, des consolations de sa divine présence, uniquement occupés de l'accomplissement de sa loi. « Grégoria, une des femmes de confiance de l'impératrice, était troublée... par des scrupules. Elle écrivit à saint Grégoire-le-Grand qu'elle ne serait tranquille que lorsqu'il lui aurait obtenu de Dieu, par révélation, l'assurance que ses péchés étaient pardonnés. « Vous demandez, répondit le saint et savant pontife, une chose à la fois difficile et inutile : difficile, parce que je suis indigne de recevoir une révélation ; inutile, parce qu'une assurance absolue de votre pardon ne convient point à votre état. Tant que vous pourrez pleurer sur vos péchés, vous devez craindre, trembler et vous efforcer d'en effacer chaque jour la souillure par vos larmes... La sécurité est la mère de la négligence. ⁴ »

Ne vous permettez jamais, dit saint François

⁴ Ep., xxv.

de Sales , de chercher avec curiosité si vous serez du nombre des élus ou des réprouvés. Tenez vos regards fixés sur Dieu ! vous découvrirez alors des misères innombrables dans votre âme , et dans Dieu une source inépuisable de bonté ; vous verrez que toutes vos misères sont l'objet de sa miséricorde infinie. Dieu abaisse ses regards sur vous avec amour , vous ne pouvez en douter , puisqu'il daigne le faire à l'égard des plus grands pécheurs , aussitôt qu'ils montrent un désir sincère de se convertir à lui. N'avez-vous pas l'intention de le servir , et de lui être constamment attachée ? Qui vous a inspiré cette intention ? n'est-ce pas lui-même par amour pour vous ? N'entretenez donc jamais volontairement des pensées contraires à cette vérité incontestable et consolante ; lorsqu'elles se présentent , n'y faites aucune attention , détournez-en vos regards , elles sont mauvaises. Tournez-vous du côté de Dieu avec une humilité courageuse et parlez-lui de sa bonté , de cette bonté qui le porte à nous aimer quoique pauvres , délaissés , infirmes , dignes de mépris et misérables comme nous le sommes... Élargissez votre cœur , dilatez votre âme , et renouvelez la protestation que vous lui avez faites de l'aimer et de le servir jusqu'à la fin de votre vie. Une personne , en proie à de vives anxiétés , flottait entre l'espé-

rance et la crainte. Un jour accablée sous le poids de ses noires pensées, elle s'était prosternée devant un autel pour prier. Occupée intérieurement de ses peines, elle disait : « Si au moins je savais que je dusse persévérer jusqu'à la fin ? » A l'instant elle s'entendit répondre de la part de Dieu : « Et si vous le saviez, que feriez-vous ? faites maintenant ce que vous feriez alors, et vous serez en sûreté ! » Rassurée sur-le-champ et fortifiée par ces paroles, elle s'abandonna dès lors à la volonté de Dieu, et ses irrésolutions cessèrent. Elle n'eut plus la pensée de chercher curieusement à connaître ce qui lui arriverait plus tard ; elle ne s'occupa plus désormais qu'à savoir ce que Dieu voulait, ce qui était agréable et parfait à ses yeux, pour commencer et accomplir toute bonne œuvre.¹ »

« Nous pouvons, nous devons même croire fermement, dit Bossuet, que nous sommes du nombre de ceux pour qui Jésus-Christ a accompli tous ses mystères. Le baptême et les autres sacrements que sa grâce nous a fait recevoir avec les dispositions convenables sont un gage certain de sa bonne volonté à notre égard. Pour la prédestination, c'est et ce sera toujours, durant cette vie, un secret impénétrable pour nous. Un doute

¹ Traduit de l'anglais de l'auteur.

habituel et inquiet sur notre éternité ferait de la vie un joug insupportable, si nous n'étions pas invités à remettre notre salut entre les mains de Dieu et à nous reposer plus sur lui que sur nous-mêmes. Nous sommes certains que nos supplications seront exaucées, pourvu que nous attendions tout de sa bonté. De tous les motifs qui doivent nous porter à prier, le plus puissant est l'assurance que l'ineffable miséricorde de Dieu nous accorde toujours ce qui nous manque et au-delà de nos mérites. Quoique nous soyons tenus strictement de remplir toutes les conditions requises pour lui rendre nos prières agréables, et d'être persuadés qu'elles sont toujours défectueuses, nous devons cependant toujours espérer avec confiance que Dieu ne jugera pas avec rigueur, mais qu'il se laissera plutôt apaiser, si nous avons un regret sincère de nos péchés. Si Jésus-Christ, continue le même vénérable et savant évêque, avait répandu son précieux sang seulement pour les élus, comment pourrait-on croire et dire qu'il est mort pour chacun de nous? Si quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste; il est la victime de propitiation pour tous nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. ¹ Tous

¹ S. Jean, II, 1, 2, 3.

ceux qui ont été baptisés et qui reçoivent les autres sacrements avec de bonnes dispositions (cette condition est indispensable) sont par cela même assurés , autant qu'on peut l'être dans cet état d'épreuves , que Jésus-Christ est mort pour eux , et que ses mérites surabondants leur ont été ou leur sont actuellement appliqués. Mais la marque la moins équivoque que nous puissions avoir que Jésus-Christ est mort pour nous en particulier, est de faire tout ce qui lui plaît , de tout attendre de l'influence de sa grâce , et de nous abandonner sans réserve à son infinie bonté. Tous les doutes , toutes les recherches sur la prédestination doivent toujours se terminer à cet abandon total et à la pleine conviction que notre salut est plus en sûreté entre ses mains qu'entre les nôtres. Il faut nous perdre dans les grandeurs et les abîmes de sa sagesse et de ses infinies perfections.^a Mais il faut aussi se rappeler avec soin que cet abandon de nous-même , aveugle et plein de confiance , si fortement recommandé par les auteurs spirituels , n'autorise aucunement à négliger les moyens et les précautions que la religion commande pour éviter le péché et persévérer dans la pratique de la vertu. Une conduite si chrétienne et si sage ,

^a Traduit de l'anglais de l'auteur.

si elle est la nôtre, ne nous permet pas de craindre que Dieu, fidèle à ses promesses, nous abandonne jamais. C'est là tout ce que nous pouvons savoir, en cette vie, sur le mystère de la prédestination. Les pensées, les réflexions, les conjectures et les craintes qui vont au-delà, en un mot tout le reste est dénué de fondement, est dangereux. Ainsi, nous pouvons nous reposer en paix, non sur nos œuvres, mais sur la bonté plus que paternelle du Tout-Puissant pour l'ouvrage de ses mains. Avoir une entière certitude de la pureté de notre conscience, nous ne pouvons l'espérer et nous ne devons point chercher avec réflexion à y parvenir. Quand Dieu se plaît à favoriser de la paix intérieure une âme humble, pieuse, et lui donner ainsi un gage de son amour, qu'elle reçoive ce don précieux avec la plus vive reconnaissance, et qu'elle redouble ses efforts pour correspondre avec une parfaite fidélité à ses grâces, marchant avec simplicité à l'ombre de ses ailes. Pour ceux qui restent dans une nuit totale sur leurs dispositions intérieures, leurs ténèbres montrent que Dieu veut qu'ils soient entièrement étrangers à toutes les consolations humaines, morts à eux-mêmes, sans appui, sans ressources que sa puissance et sa miséricorde infinie. Je répète donc, et je désire que vous le graviez dans

vosre esprit en caractères ineffaçables , qu'il n'y a ni joie , ni paix , ni adoration véritable que dans cet abandon parfait à la suprême , à l'inaltérable bonté de Dieu. « Un seul est bon , c'est Dieu , » dit Jésus-Christ ; c'est sur lui seul que nous pouvons compter pour le temps et pour l'éternité.

IV.

Des tentations de découragement suggérées par la vue de nos misères. — Des autres épreuves de ce genre.

« Vous me demandez , dit saint François de Sales , si une âme profondément pénétrée du sentiment de ses misères peut s'adresser à Dieu avec confiance. Je vous réponds , oui. Et j'ajoute que sa confiance serait mal fondée , si elle ne connaissait pas ses misères ; car c'est la connaissance et l'aveu de nos misères qui nous introduit auprès de Dieu. La miséricorde ne peut s'exercer qu'à l'égard des misérables. Il est sans doute très-utile et très-nécessaire d'être rempli de confusion à la vue et au sentiment de ses misères ; mais il ne faut pas s'arrêter là et donner lieu à la tentation

du découragement. Il faut au contraire s'animer d'une sainte hardiesse, et placer en Dieu exclusivement à soi une confiance inébranlable. Tandis que chaque jour nous pouvons céder aux penchants de la nature, ou changer au gré de notre inconstance, Dieu demeure immuable. Il est bon et miséricordieux, quand nous sommes faibles et imparfaits, comme alors que nous sommes parfaits et forts. Il est bon, il est juste de se défier de soi-même ; mais à quoi servirait cette défiance, si ce n'était à nous exciter à la confiance en Dieu et à nous faire tout attendre de sa bonté ? Quoique vous n'ayez pas le sentiment de cette confiance, ne manquez pas d'en faire des actes. Dites à Dieu : « O Seigneur, je me sens dépourvue de confiance en vous, mais je sais que vous êtes mon Dieu, et que je suis tout à vous ; je n'espère que dans votre bonté ; je m'abandonne entièrement à vous. Il peut arriver que ces actes soient faits sans goût, sans aucun sentiment de satisfaction ; mais gardez-vous de vous en alarmer, puisque cette privation du goût sensible est alors selon le bon plaisir du Seigneur. Ne dites pas que vous prononcez ces actes de la bouche et des lèvres seulement ; car si votre cœur ne vous inspirait pas la volonté de les produire, vous garderiez le silence. J'ai coutume de dire que notre misère est le

trône de la miséricorde de Dieu ; ainsi donc plus notre misère est grande, plus grande aussi doit être notre confiance. ¹ » Quand votre âme s'affaiblit et que le courage vous abandonne, ne vous laissez point abattre par vos frayeurs. Serait-ce un motif d'omettre vos exercices pieux « comme s'ils étaient inutiles ? » Supposé que votre faiblesse et vos infidélités soient plus grandes qu'elles ne le sont en effet, anéantissent-elles la puissance et la miséricorde de Dieu ? Jetez-vous donc aveuglément aux pieds de notre Rédempteur, conjurez-le de laisser tomber une goutte, une seule goutte de son précieux sang dans votre âme, elle sera purifiée de toutes ses souillures. Quelques lecteurs m'accuseront peut-être d'avoir trop insisté sur les tentations d'une crainte excessive touchant nos destinées à venir. Mais je demande la permission de leur faire observer que les âmes soumises à ces tentations, ont droit aux sympathies les plus compatissantes, et que leur besoin est grand d'être instruites et rassurées. J'ai donc regardé comme un devoir pour moi de faire connaître à ceux qui marcheraient dans cette pénible voie les moyens dont mes lectures et mon expérience m'ont montré l'efficacité pour aider à con-

¹ S. François de Sales. Traduit de l'anglais de l'auteur.

server, ou à recouvrer la paix de l'âme dans ces terribles épreuves.

Nos pensées ne sont pas toujours soumises à l'empire de notre volonté, ni produites par notre bon plaisir. Souvent elles sont l'effet de l'impression des objets qui nous environnent. Souvent aussi elles s'élancent d'elles-mêmes dans notre esprit sans aucun principe d'introduction que nous puissions observer. Comme le vent souffle où il veut, sans que vous puissiez dire d'où il vient, ni où il va, la pensée est de même insaisissable dans sa naissance et dans ses progrès. Suivant dans sa marche une chaîne de conséquences trop déliées pour être aperçues, elle déconcerte tous les efforts qui veulent explorer ses voies ou arrêter ses pas. De là des idées vaines, des conceptions fantastiques qui fondent soudainement sur les imaginations les plus calmes, et qui troublent les esprits les plus pieux dans leurs pratiques de dévotion. De là les hideux fantômes, les représentations repoussantes qui fatiguent quelquefois les âmes les plus pures. Ne pouvant toujours distinguer ce qu'elles ne font que subir, de ce qu'elles entretiennent avec complaisance, elles sont effrayées de leurs pensées et de leurs sentiments comme si elles étaient coupables, et, par une conséquence nécessaire, elles se reprochent

les péchés dont elles ont le plus d'horreur, et qu'en effet elles n'ont pas commis. Il faut attribuer les faits de cette nature à la fragilité humaine ou aux suggestions « du démon, notre ennemi, qui, comme un lion rugissant, rôde, cherchant quelqu'un à dévorer. ¹ » Ce sont là des tentations contre lesquelles il faut se mettre en garde, et non des crimes qui méritent d'être condamnés. Le Seigneur connaît la faiblesse de notre nature; il sait que « l'imagination et les pensées de l'homme sont inclinées vers le mal dès sa jeunesse; ² » il ne reprendra pas sévèrement des erreurs involontaires, des égarements d'esprit indélébiles.

Ne vous alarmez donc pas si vous êtes destinée à passer par ces tristes épreuves. Tant que, désirant d'être délivrée de toute pensée, de tout sentiment coupables, vous les combattrez intérieurement en les détestant, quels qu'ils puissent être, votre cœur ne sera point souillé. Les anxiétés et les troubles que l'âme pieuse ressent durant ce combat, sa crainte d'avoir consenti à de mauvaises suggestions, sont une preuve que sa volonté n'est pour rien dans ses pensées, ni dans ses impressions, et qu'elle a été, comme les enfants des Hébreux, conservée saine et sauve dans

¹ S. Pierre, v, 8. — ² Gen., viii, 21.

la fournaise ardente. Il est rapporté dans la Vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle eut à soutenir les assauts des plus violentes tentations contre la vertu de pureté; « ce qui, dit saint François de Sales, dura fort longuement, jusqu'à tant qu'un jour Notre-Seigneur lui apparut, et elle lui dit : « Où étiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur était plein de tant de ténèbres et d'ordures? » A quoi il répondit : « J'étais dedans ton cœur, ma fille. — Et comment, répliqua-t-elle, habitiez-vous dedans mon cœur, dans lequel il y avait tant de vilénies? Habitez-vous donc dans des lieux si déshonnêtes? » Et Notre-Seigneur lui dit : « Dis-moy, ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnoient-elles plaisir ou tristesse, amertume ou délectation? » Et elle dit : « Extrême amertume et tristesse. » Et il lui répliqua : « Qui estoit icelui qui mettoit cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moy, qui demeurois caché dedans le milieu de ton âme? Crois, ma fille, que si je n'eusse pas esté présent, ces pensées qui estoient autour de ta volonté et ne pouvoient l'expugner, l'eussent sans doute surmontée et seroient entrées dedans, et eussent esté reçues avec plaisir par ton libéral arbitre, et ainsi eussent donné la mort à ton âme. Mais parce que j'étois dedans, je mettois ce dé-

plaisir et cette résistance en ton cœur, par laquelle il se refusoit tant qu'il pouvoit à la tentation, et ne pouvant pas tant qu'il vouloit, il en sentoit un plus grand déplaisir et une plus grande haine contre icelle et contre soi-même, et ainsi, ses peines estoient un grand mérite et un grand gain pour toy, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force. ¹ »

V.

Moyens généraux pour combattre les tentations.

Dans les combats entre la nature et la grâce, le vieil homme et l'homme nouveau, par exemple, entre l'imagination et les sens, l'intelligence et la volonté, une vigilance exacte mais toujours calme, une humilité profonde, une défiance sincère de vous-même, une confiance sans bornes dans la bonté de Dieu et les mérites de Jésus-Christ, la fréquente réception des sacrements seront votre

¹ S. François de Sales, *Introduction à la Vie dévote*, part. IV, ch. 4.

sauvegarde et votre défense. Avec des secours si puissants vous pourrez toujours résister et remporter la victoire. « Rassurez-vous, disait un pieux et savant évêque à des personnes éprouvées par des troubles d'esprit, rassurez-vous : Dieu ne vous défend point d'être attaquées et poursuivies ; il vous défend seulement de vous laisser vaincre. Il ne dépend pas de vous d'être exemptes de tentations ; mais avec l'assistance de la grâce que Dieu ne manquera jamais de vous accorder, si vous la demandez avec ferveur, il dépend de vous de les surmonter. Cessez donc de perdre courage et de vous désoler au milieu des épreuves. C'est dans elles, c'est par elles que la piété brille d'un plus grand éclat. N'y être point soumis, c'est un bonheur, dit saint Cyprien ; en sortir victorieux, c'est le triomphe de la vertu.

Mais n'allez pas croire, en conséquence de ces réflexions, que nous n'avons donc rien à faire pour le bon gouvernement de notre intelligence. Nous sommes responsables de nos pensées comme de nos actions dans plusieurs cas : 1^o lorsque leur naissance est notre œuvre volontaire, soit que nous ayons porté notre attention sur des objets, ou éveillé des passions, ou exercé des emplois que nous savions en devoir être une cause particulière ; 2^o lorsque nos pensées, quelque acciden-

telle qu'ait été leur origine, sont écoutées avec faveur, consenties avec délibération. Dans ce dernier cas, l'esprit, ayant été passif en les recevant, n'a point été d'abord digne de blâme; mais s'il est la cause active de leur permanence, il devient coupable; ses pensées sont alors son ouvrage. Elles peuvent s'être introduites comme des hôtes importuns qu'on n'avait pas conviés; mais si une fois entrées, elles sont accueillies et traitées avec bienveillance, c'est comme si on les avait invitées tout d'abord.

Aussitôt que vous apercevez qu'une tentation vous arrive, recourez à Dieu, dit saint François de Sales, réclamant avec ardeur son assistance et sa miséricorde. Ne regardez point la tentation en face, regardez seulement Notre-Seigneur : car, si vous regardez la tentation, surtout quand elle est forte, votre courage pourrait en être ébranlé. Détournez donc votre esprit, en l'appliquant à quelque chose de louable. Bientôt le cœur s'intéressera aux préoccupations de l'esprit, et les mauvaises suggestions finiront par s'éloigner.

De plus, le meilleur remède contre les tentations grandes ou petites, c'est d'ouvrir notre cœur au guide de notre âme, de lui faire part simplement et avec candeur, de la nature, de la cause de nos tentations et des sentiments qui en sont la suite,

puis de s'en tenir à sa décision et de suivre ses avis. Si après cela la tentation continue obstinément à fatiguer, à tourmenter l'imagination, on n'a rien de plus à faire qu'à persévérer dans la résolution de n'y jamais consentir. « Ne vous laissez donc troubler par aucune image étrangère, quelle qu'en soit la nature et l'objet, dit *l'Imitation*. Soyez ferme dans votre résolution et tenez votre intention dirigée vers Dieu. Ce n'est point une illusion, si quelquefois vous êtes subitement ravi en extase, et si, à l'instant même, vous retombez dans vos faiblesses ordinaires; vous les souffrez plutôt que vous ne les procurez, et tant qu'elles vous déplaisent et que vous leur résistez, vous méritez et ne vous perdez point. Ne disputez point avec l'ennemi, ne lui répondez pas un seul mot, sinon celui par lequel notre Sauveur le confondit et le força de s'éloigner : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » Combattez comme un vaillant soldat; et si quelquefois vous tombez par faiblesse, relevez-vous avec une force plus grande qu'auparavant, espérant de moi, dit Jésus-Christ, des grâces plus abondantes. Mais gardez-vous de consentir à quelque sentiment de vaine complaisance ou d'orgueil. C'est ce qui en fait tomber plusieurs dans l'erreur ou dans un incurable

aveuglement. Que la chute des superbes, qui se reposaient follement sur leurs forces, vous serve de leçon et vous tienne toujours dans l'humilité. ¹ »

Les conséquences pratiques à tirer des réflexions et des règles qui précèdent sont : 1^o de veiller et de prier afin de n'être point *induit en tentation* ; 2^o de ne pas s'exposer délibérément et avec témérité au danger de la tentation. Quant aux tentations qui ne sont pas de notre choix, qu'on ne peut éviter et que Dieu permet dans les desseins de son infailible sagesse et de sa providence toujours miséricordieuse, la troisième conséquence, c'est de n'en être ni alarmé ni découragé, de ne point surtout interrompre à cause d'elles ses exercices ordinaires de piété, ni le cours de ses bonnes œuvres, mais d'en soutenir les épreuves avec patience et avec courage, bien convaincu que Dieu, qui connaît mieux que nous ne le connaissons jamais ce qui nous est avantageux, les fera servir efficacement à notre avancement dans la vertu et à notre salut éternel.

¹ *Imit.*, liv. III, ch. 6. (Édit. de Valart.)

VI.

Pensées contre l'Église excitées dans l'esprit d'une personne nouvellement convertie, à la vue du peu de foi et des scandales qui règnent parmi les catholiques. — Ce qu'il faut faire pour repousser cette tentation.

Comme vous allez partir pour voyager dans différents pays catholiques, je vous demande la permission de mettre sous vos yeux quelques considérations qui, je le pense, pourront servir à vous prémunir contre une tentation dangereuse pour une personne nouvellement convertie. Je veux parler de la conduite de beaucoup de catholiques qui, bien qu'ils n'aient pas abjuré leur foi, vivent cependant d'une vie directement opposée aux préceptes de la religion dont ils font profession. Comme catholiques nous possédons la pure doctrine de Jésus-Christ, et néanmoins, sujets à une infinité de défauts, de faiblesses, de chutes, nous sommes, hélas ! bien éloignés de la perfection.

Nous regrettons d'être obligés d'en faire l'aveu ; il faut cependant le dire, vous entendrez parler

quelquefois de grands scandales parmi nous. Mais sachez en même temps que nous les déplorons, que nous les réprouvons, que nous conjurons le Père des miséricordes de les faire cesser. L'antiquité la plus pure, les temps mêmes des apôtres virent des scandales, et de grands scandales. Est-il étonnant qu'ils soient nombreux dans notre âge dégénéré et corrompu ? Réfléchissez sur ce mot de notre divin Sauveur : « Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales, ¹ » et nos désordres cesseront d'exciter votre surprise. Nous l'avouons à notre grande honte et avec des larmes amères : il y a des catholiques que l'on pourrait appeler justement les ennemis de la croix de Jésus-Christ, comme saint Paul le disait de quelques chrétiens de son temps : « Il y en a plusieurs dont je vous ai déjà parlé souvent, et dont je vous parle encore en pleurant, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, et qui auront pour fin la damnation. ² » Ces chrétiens font toujours partie du corps de l'Eglise catholique, mais ils en sont les membres gangrenés. Si elle ne les rejette pas de son sein tant qu'ils ne commettent point le crime odieux de repousser ouver-

¹ S. Luc, XVII, 1. — ² Phil., III, 18.

tement sa doctrine ; si, quoiqu'elle condamne avec la plus grande sévérité leurs prévarications et qu'elle les menace des châtimens éternels, elle ne cesse cependant point de les supporter ; si elle continue d'adresser au trône du souverain juge les plus ardentes prières pour leur conversion ; si elle espère toujours, même contre toute raison d'espérer, c'est parce qu'elle a pour ses enfans rebelles et obstinés le cœur le plus tendre, le plus maternel, et qu'elle sait que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ; elle sait que tant qu'une étincelle de vie anime nos frères, quelque méchants qu'ils puissent être, on ne doit pas désespérer de leur salut ; et que Jésus-Christ peut daigner souffrir, avec une patience extrême, des vases de colère, préparés pour la destruction, afin de montrer les richesses de sa gloire sur les vases de sa miséricorde. ¹

Ainsi, quels que soient les lieux où vous portiez vos pas, que les désordres et les scandales dont vous pourrez entendre parler ou être témoin n'ébranlent point votre foi, comme s'ils étaient, sinon approuvés, du moins dissimulés par l'Eglise. Jésus-Christ lui-même a prédit qu'il y aurait dans tous les temps des scandales parmi les fi-

¹ Rom., IX, 22, 23.

dèles. « L'ivraie, a-t-il dit, demeurera mêlée avec le bon grain jusqu'à la fin de la moisson ; » et ailleurs : « Le royaume de Dieu est semblable à un filet jeté dans la mer et dans lequel se prennent toutes sortes de poissons. Quand il est rempli, on le tire dehors, on s'assied sur le rivage ; on en choisit alors les bon poissons que l'on met dans des vases, on jette dehors les mauvais. Ainsi, en sera-t-il à la fin du monde. Les anges viendront et sépareront les méchants du milieu des justes. ¹ » Il est évident que sous cette ingénieuse allégorie, si on la rapproche des paroles que notre Sauveur adresse à saint Pierre et à saint André : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes, » Jésus-Christ a voulu représenter l'état de l'Église sur la terre, le mélange des bons et des méchants confondus ensemble durant cette vie, enfin le discernement et l'irrévocable séparation qui aura lieu à la fin du monde, alors que le Fils de l'homme, environné des légions angéliques, « viendra sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté » pour juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres.

Mais si je ne vous ai point caché que dans

¹ S. Matth., XIII, 47, 48, 49.

l'immense nombre de fidèles qui composent l'Eglise, beaucoup ne sont catholiques que de nom, je manquerais d'une manière insigne à la vérité et à la justice, si je ne vous assurais en même temps qu'on y trouve aussi beaucoup d'âmes exemptes, non-seulement de vices choquants et de péchés graves, mais encore de fautes et d'imperfections; qui, au milieu de l'embarras des affaires, du tourbillon du monde, des soucis et des sollicitudes inévitables dans le gouvernement d'une grande famille, ou chargées de l'administration des affaires publiques, mènent une vie vraiment spirituelle, « dont la conversation est dans le ciel, ¹ » et qui « usent de ce monde comme n'en usant pas. ² »

Du principe fondamental de la Réforme, savoir, que les saintes Écritures sont la seule règle de la foi et que chaque individu a le droit incontestable de les interpréter comme il l'entend, les théologiens catholiques ont prévu que dans la suite des temps il y aurait parmi les protestants autant de professions de foi que d'Églises particulières ou de *congrégations*. Cela est arrivé du vivant même de Luther et de Calvin, et plus visiblement encore de nos jours. Les protestants d'Allemagne

¹ Phil., III, 20. — ² Cor., VI, 31.

n'ont aucune ressemblance avec ceux de Genève et de la Suisse, ni ceux-ci avec les protestants de Pologne, de Suède, de Danemark. Il y a plus, sous le même gouvernement, les évêques, en Angleterre, ont des doctrines toutes différentes de celles des presbytériens d'Écosse, de celles des Églises nombreuses des Quakers, des Anabaptistes, des Unitaires, et des diverses espèces de Méthodistes, etc., etc., tous divisés entre eux en mille sectes dont les unes rejettent ce que les autres adoptent, excepté leurs préjugés et leurs préventions contre le catholicisme, dans lesquels ils sont unanimes. Parmi les protestants de toutes les dénominations, vous ne trouverez pas *aujourd'hui* une seule secte qui ait la même manière de penser sur les articles de foi dont leurs fondateurs jugèrent la croyance d'une nécessité indispensable pour le salut. Il n'est même pas rare de voir, parmi les membres ou les prosélytes de chacune de ces sectes des personnes qui diffèrent d'opinions avec leurs ministres, et c'est un fait qu'*aujourd'hui* beaucoup de membres du clergé de l'*Église établie* ne croient pas plusieurs des *trente-neuf* articles. Si, de nos jours, on a vu dans quelques contrées d'Allemagne des Luthériens et des Calvinistes réunis en une même église, quoique s'en tenant

toujours les uns et les autres aux points de doctrine qui les distinguent, quelle conséquence en peut-on tirer, sinon qu'ils n'attachent plus aucune importance aux points de foi pour lesquels ils s'anathématisèrent réciproquement pendant tant d'années, et qu'ils sont tombés dans l'indifférentisme, c'est-à-dire dans un pur *déisme*, sous les noms spécieux de liberté, de tolérance, de charité, de progrès de la raison, de christianisme plus éclairé ?

C'est dans l'Église catholique seulement que vous trouverez l'uniformité dans la doctrine et dans les règles des mœurs. Quelle que soit la partie du globe où vous fassiez votre résidence, vous n'y serez jamais étrangère sous le rapport de la religion, si le catholicisme y a pénétré. Sous son empire, au soleil brûlant de l'Afrique et des Indes, comme au milieu des frimas et des neiges du pôle glacé, on enseigne et l'on croit les mêmes mystères, on récite le même symbole, on offre le même sacrifice, on administre les mêmes sacrements, on commande la pratique des mêmes vertus, on observe le même culte extérieur qu'en France, où vous avez reçu vos premières instructions. J'affirmerai même, sans craindre qu'on m'oppose aucun argument solide, aucun exemple de quelque valeur pour démontrer le contraire,

que c'est seulement dans l'Église catholique qu'on a constamment enseigné et qu'on enseigne encore la doctrine de Jésus-Christ dans toute son intégrité, et qu'on observe ses préceptes de morale dans ce qu'ils ont de plus parfait, d'héroïque même. C'est seulement parmi les fidèles élevés dans son sein, formés, instruits par ses leçons, que, dans tous les siècles et sous tous les climats, on a vu, on voit encore des âmes privilégiées, qui, renonçant entièrement aux biens et aux plaisirs de la terre, et s'élevant par la sainteté de leur vie jusqu'à la pratique des conseils évangéliques, présentent sur cette terre de misères et de vices le ravissant spectacle d'une chasteté sans tache, de cette chasteté qui nous rendra semblables aux anges, lorsque, dépouillés de ce corps mortel qui nous assujettit à la tyrannie des sens, nous serons revêtus d'un corps spirituel et unis à l'éternelle, à l'inépuisable source de tout bien, de toutes perfections.



LETTRE XXX^e.

SUR LES CROIX ET LES AFFLICTIONS.

I.

Les croix et les afflictions sont inévitables dans cette vie.
— Elles sont pour nous un moyen de faire pénitence. —
La grâce et non la nature nous les fait porter vertueusement.

« Disposez et réglez toutes choses selon vos désirs et vos vues, vous n'y rencontrerez qu'un engagement à souffrir, soit que vous le vouliez ou non; et ainsi vous trouverez toujours la croix. Mieux vous vous disposez à souffrir, plus vous agissez avec sagesse, plus vous acquerez de mérite, plus vous souffrirez aisément, parce que votre âme y sera préparée et accoutumée. Soyez

donc toujours prêt à combattre ; si vous désirez remporter la victoire , combattez en homme courageux , et souffrez avec patience. On n'arrive au repos que par le travail , à la victoire que par les combats. ¹ »

Les croix se rencontrent dans toutes les conditions de la vie. Elles prennent leur origine dans les infirmités de notre corps , dans les passions de notre âme , dans nos propres imperfections ou dans celles des personnes avec lesquelles nous sommes en société. Ce n'est pas Dieu , c'est nous-mêmes qui en rendons le fardeau pesant et insupportable ; résignons-nous et alors elles deviendront plus légères. Dieu , par les consolations qu'il répandra dans nos âmes , nous aidera à les porter avec courage. Sa grâce , en modérant la violence de nos passions et l'excès de notre sensibilité , causes principales de presque toutes nos souffrances , diminuera le nombre de nos croix , et adoucira l'amertume de celles qui resteront. Si l'amour de Dieu dominait dans nos cœurs , en détachant nos affections des objets que nous craignons de perdre ou que nous désirons obtenir , il mettrait fin à toutes nos inquiétudes , à toutes nos peines , et nous jouirions d'une paix

¹ *Imit.*, liv. II, 42 et ailleurs.

tranquille. Plus les croix sont pesantes, plus il faut éviter d'en augmenter le poids par sa propre faute; c'est néanmoins ce que nous faisons malheureusement trop souvent par des tentatives contraires à la volonté de Dieu pour nous en délivrer, ou par des efforts non moins violents qu'inutiles pour étouffer en nous la sensibilité de la nature. Nous devons être immobiles sous la croix, et vouloir la porter aussi longtemps que Dieu trouvera bon de nous l'imposer, sans désirer avec impatience de la jeter loin de nous, et résignés à subir l'humiliation de la porter si mal. Les croix cesseraient d'être des croix, si dans notre amour-propre nous pouvions nous flatter de les soutenir avec courage; nous souffririons alors, non comme des chrétiens, mais comme des stoïciens orgueilleux. Pour que nos croix soient utiles à notre salut, il faut que nous sentions combien notre faiblesse est extrême, que nous ne trouvions en nous aucune ressource, et que, l'amour-propre étant ainsi réduit au désespoir, nous soyons forcés de dire comme Jésus-Christ sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »¹ Oh! que précieuse serait alors la soumission de notre volonté aux yeux de celui

¹ Matth., xxxii, 46.

qui l'inspire. Puisque le Seigneur veut que nous sentions combien cette disposition est désirable, pénétrez-vous de la vérité de ces paroles de saint Augustin, et dites avec ce père : « Que rien de moi ne soit laissé dans moi, pas même le pouvoir de me regarder avec complaisance : *Nihil in me relinquatur mei, nec quo respiciam ad me- ipsum.* » Ne prêtez point l'oreille aux murmures de votre imagination, ni aux réflexions de l'humaine sagesse. Anéantissez tout ce qui est humain, autant qu'il est possible, pour demeurer résignée et calme entre les mains du bien-aimé.

Nous devons encore considérer les croix comme des moyens de faire pénitence de nos péchés, et comme un exercice de cette mort spirituelle à nous mêmes, qui conduit à la perfection. Si nous étions exempts de croix, nous serions bientôt livrés à l'enivrement de l'amour-propre, à une vie lâche et efféminée. « Croyez-vous donc pouvoir fuir ce qu'aucun homme n'a pu éviter? Qui, d'entre les saints, s'est jamais vu dans ce monde sans afflictions et sans croix? Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même n'a pas été une seule heure de sa vie sans souffrir. « Il fallait, dit-il, que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'ainsi il entrât dans sa gloire. » Comment donc cherchez-vous un autre chemin

que le chemin royal, qui est celui de la sainte-croix ? Si vous portez la croix de bon cœur, elle vous portera et vous conduira au terme désiré, où vous trouverez la fin de ces peines qui ne finissent point ici-bas ; si vous la portez à regret, vous vous en faites un fardeau plus lourd, qu'il vous faudra néanmoins porter ; si vous évitez une croix, vous en trouverez indubitablement une autre, et peut-être une plus pesante. Nous devons donc regarder les croix comme des remèdes utiles et nécessaires. ¹ »

Dans la peine, la nature n'inspire qu'un courage d'orgueil, toujours accompagné du mépris des autres, et d'un sentiment d'irritation. La grâce, au contraire, apprend au chrétien pieux à souffrir avec une force d'âme douce, humble et paisible, et l'en rend capable. C'est par les croix que nous devenons dignes de Dieu et semblables à son Fils.² Elles sont une portion de notre pain quotidien. C'est à Dieu d'en fixer la mesure et la durée sur nos besoins, qu'il connaît si parfaitement et que nous connaissons si peu. Qu'il fasse donc ce qui lui plaît. Enfants que nous sommes de la Providence, soyons sans trouble et sans pensées inquiètes sur l'avenir. « Ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien. ² »

¹ *Imit.*, liv. II, ch. 42. — ² Ps. XXXIII, 40.

La Providence ferait pour nous des prodiges , mais nos inquiétudes l'en empêchent. Par nos soins , nos sollicitudes , notre industrie , nos vaines prévoyances , nous nous créons une providence de notre façon dans laquelle nous mettons notre confiance : illusion ! Cette providence est aussi incertaine , aussi inconstante que celle de Dieu est sage , ferme , immuable. Les personnes pieuses sont exposées à souffrir les mêmes choses que les gens du monde , l'ennui , la fatigue , des mécomptes , des oppositions de caractère , les infirmités corporelles , des contrariétés avec elles-mêmes , des contrariétés avec les autres , en un mot toutes sortes de peines. Mais si la plupart de leurs croix ressemblent extérieurement à celles des gens du monde , les motifs et les moyens de résignation sont totalement différents. Les personnes pieuses , éclairées des lumières que l'Esprit saint répand dans leurs âmes , connaissent la valeur et l'efficacité de la croix ; elles savent que la croix les renouvelle et les purifie. Elles voient tout en Dieu , et jamais cette vue n'est pour elles plus claire et plus profitable que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu ; plus elle détruit efficacement en nous le vieil homme , plus elle étend puissamment le règne de Jésus-Christ dans nos cœurs.

II.

Il faut se préparer à porter sa croix, mais se garder d'en être l'auteur. — Des croix imprévues. — Pourquoi les justes sont affligés aussi bien que les pécheurs. — La piété rend les croix plus légères.

Soyons prêts à porter notre croix, mais prenons garde d'en être nous-mêmes les auteurs. Les croix qui naissent d'une curiosité déraisonnable sur les événements futurs ne viennent pas de Dieu ; elles sont notre ouvrage. Nous tentons le ciel en mettant notre confiance dans les courtes vues de notre faible sagesse, et nous n'en recueillons qu'un fruit amer ; Dieu le permet pour nous punir lorsque nous sommes assez insensés, assez présomptueux pour nous soustraire à sa paternelle protection.

Les événements à venir ne sont pas en notre pouvoir ; ceux que nous prévoyons peuvent n'arriver jamais, ou s'ils arrivent, se passer tout autrement que nous l'avions imaginé. N'entreprenons donc jamais de sonder les secrets de la di-

vine Providence avec l'intention de découvrir ce que Dieu tient caché dans ses inscrutables décrets : adorons-les sans les connaître et demeurons dans le silence et la paix. Les croix du jour présent sont toujours accompagnées d'une grâce particulière proportionnée à nos besoins actuels ; la main de Dieu s'y montre à nous , et cette vue nous fortifie et nous console ; mais les croix que , contrairement à sa volonté , nous cherchons à prévoir , sont dépourvues de la grâce puissante qui , autrement , nous eût aidés à les porter. Notre infidélité à cet égard va même jusqu'à nous priver de toute assistance spirituelle ; alors tout est amer et insupportable dans les afflictions ; on n'y voit plus rien que de triste , de sombre , qu'un mal sans remède. Ainsi l'âme qui par curiosité cède à la tentation de manger du fruit défendu , y trouve la révolte et la mort , au lieu de la consolation dont elle s'attendait à jouir : tel est le résultat malheureux de la défiance de Dieu et de la présomption qui veut connaître ses décrets.

« A chaque jour suffit son mal , » dit Jésus-Christ. Le mal du jour devient un bien quand on l'abandonne à Dieu. Dans les tribulations extraordinaires , qui oserait dire au Seigneur : « Pourquoi avez-vous fait ceci ou cela ? » Il est le Seigneur, cela doit nous suffire ; il est le Sei-

gneur, qu'il fasse tout ce qui est bien à ses yeux ; qu'il élève ou qu'il abaisse, qu'il frappe ou qu'il console, qu'il blesse ou qu'il guérisse, qu'il donne la mort ou qu'il conserve la vie, il est toujours le Seigneur, et nous, l'ouvrage de ses mains, nous dépendons en tout temps de sa puissance. Quoiqu'il puisse arriver, que nous importe, pourvu « que Dieu soit glorifié, et que son adorable et toujours miséricordieuse volonté s'accomplisse en nous ? » Laissons-là tout intérêt personnel, tout amour-propre ; et la volonté de Dieu se développant à chaque instant du jour, chaque instant nous apportera lumière, force, consolation. Les contradictions des hommes, leurs caprices, leur inconstance, leur ingratitude, leurs injustices même les plus criantes nous paraîtront les effets de la sagesse, de la justice et de la bienfaisance incessante du Très-Haut. Sous les faiblesses et les désordres des hommes aveugles et corrompus, nous verrons toujours un Dieu infiniment bon et bienfaisant. Ainsi la figure de ce monde, laquelle passe comme une vaine et frivole décoration de théâtre, deviendra pour nous une leçon instructive. Les hommes, quelque élevés qu'ils puissent être par le rang, la fortune, le génie, ne sont rien par eux-mêmes ; mais Dieu sait à quel usage il veut les employer pour l'exécution de ses sages et

admirables desseins. Il fait servir les extravagances, l'orgueil insensé, la vanité, la dissimulation, enfin les passions mêmes les plus brutales des hommes à l'accomplissement de ses conseils éternels sur ses élus. Il veut que la corruption des uns purifie les autres; il tourne à notre avantage l'excès de notre sensibilité; il met en mouvement, à notre insu, le ciel et la terre pour nous rendre dignes de lui et pour assurer notre sanctification. Réjouissons-nous donc, au lieu de nous livrer au chagrin quand notre Père céleste trouve bon de nous éprouver par des croix extérieures ou par les peines de l'âme; réjouissons-nous parce que notre foi, ce bien plus précieux que l'or, se purifie dans les souffrances; réjouissons-nous de pouvoir ainsi, par notre propre expérience, nous convaincre du néant et de la fausseté de tout ce qui n'est pas Dieu. C'est par cette expérience crucifiante qu'on se dépouille de soi-même, qu'on se désabuse de toutes les vanités et des plaisirs faux et passagers de ce monde.

Les empires et les générations, comme de vaines ombres, disparaissent successivement de la face de la terre; mais Dieu subsiste et subsistera toujours. Oh! combien cette vérité est consolante pour une âme affligée: « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me le-

verai de la terre ! ¹ » Oui, ô mon Dieu ! je suis assuré de vous trouver en tout temps. Si les hommes m'abandonnent, vous serez toujours mon refuge et mon asile. Que puis-je craindre, si vous êtes avec moi ? Un autre principe de consolation, et le plus encourageant de tous parce qu'il s'étend à toutes les circonstances de la vie et à toutes les conditions, est le dogme que le Seigneur est le père des orphelins, le protecteur des veuves, le soutien des abandonnés, la consolation des affligés, « qu'il exauce le désir des pauvres, et que son oreille est attentive à la préparation de leurs cœurs. ² » On est quelquefois dans une impossibilité absolue de se trouver à l'assemblée des fidèles pour prier Dieu ; mais cette impossibilité n'est point un obstacle à nos communications avec Dieu. Il n'y a ni lieu, ni distance, ni situation qui nous empêche de tourner nos cœurs vers lui et de former le désir de lui plaire. Il entend ce désir, et cela suffit pour exciter sa compassion et le porter à nous accorder ses faveurs. Cette conviction est comme la vie de l'âme ; c'est un principe de conformité à l'adorable volonté de Dieu, qui contribue d'une manière puissante à la consolation, à la joie, à la paix du juste dans les maux les plus accablants.

¹ Job, xix, 25. — ² Ps. x, 17.

Comment, dira-t-on peut-être, les justes seraient-ils contents sous les croix les plus rudes et dans les plus grandes afflictions? L'état de justice les dépouille-t-il de la nature et de sa sensibilité? Non, certainement, et s'ils ne sentaient rien, s'ils ne souffraient pas, quel serait donc leur mérite? Mais animés qu'ils sont d'une grande foi et d'une espérance ferme dans les récompenses qui les attendent après le trépas, leurs maux disparaissent, non quant aux sentiments, car la douleur et les tribulations sont toujours senties et accompagnées de *peine*, mais quant à l'amertume, aux troubles, à l'impatience et aux murmures qui, dans un trop grand nombre de personnes, sont les effets ordinaires de la souffrance et du malheur. En se reposant ainsi sur les promesses infaillibles de Dieu, les justes pleinement convaincus que son pouvoir égale son infinie bonté, sont soutenus et consolés par l'attente des ineffables joies réservées à leur patience et à leur résignation. Il arrive même quelquefois que leurs espérances les élèvent si haut au-dessus de la faiblesse humaine, qu'ils aiment leurs souffrances et trouvent dans leurs épreuves une source de jouissance délicieuses. Tel fut saint Paul, tels furent un grand nombre de saints. « Je surabonde

de joie , disait l'apôtre , dans toutes mes tribulations. ¹ » .

Quand la piété ne ferait que diminuer le nombre de nos peines en diminuant le nombre de nos passions et de nos attachements ; que nous rendre moins sensibles à nos pertes , en nous dégageant peu à peu d'un amour désordonné pour des objets qui peuvent nous être enlevés à chaque minute ; que préparer nos cœurs à souffrir , en nous entretenant dans une soumission sans réserve aux desseins de Dieu : quand , dis-je , la piété ne nous offrirait pas d'autre avantage ni d'autre consolation , pourrions-nous raisonnablement nous plaindre de la contrainte et des privations que la pratique de ses devoirs nous impose quelquefois ? Qu'est-il en effet de plus désirable que la piété pour cette misérable vie dont tous les jours sont marqués par quelque mécompte ou quelque malheur ? Nos parents , nos protecteurs , nos amis tombent à côté de nous , à chaque instant ; notre fortune dépend d'une multitude d'accidents qu'il nous est impossible de prévoir ou de prévenir ; notre santé , notre vie même sont exposées à mille dangers , que nulle prudence humaine ne saurait détourner : quoi donc , encore

¹ II Cor., VII, 4.

une fois, de plus désirable que la piété? D'elle naissent la constance, le calme, le repos au milieu de l'agitation et des vicissitudes extérieures de ce monde; elle est comme un port assuré dans les tempêtes qui portent partout parmi les habitants de la terre la désolation et la mort. Quand le cœur souffre d'une perte ou d'un malheur, il n'est pas de remèdes comparables à ceux que présente la religion, pour adoucir sa peine et guérir ses blessures. La piété éclaire les heures les plus ténébreuses, console les plus grandes afflictions, soutient dans les peines les plus pénétrantes. L'espoir de l'immortalité bienheureuse ranime un esprit abattu, et donne aux âmes souffrantes un courage surnaturel qui leur fait porter avec paix le poids des plus grandes calamités.



LETTRE XXXI^e.

DES MALADIES.

Que dans les maladies , il faut obéir avec docilité aux prescriptions des médecins ; — Supporter avec patience son mal , les privations qu'il impose , les inattentions des gardes-malades , etc. ; — Faire de fréquentes aspirations pieuses.

Faites usage de la maladie dont il plaît à Dieu de vous visiter , pour apprendre à dépendre de lui seul et à renoncer à votre volonté. Obéissez sans scrupule aux prescriptions des médecins. Agir autrement , ce serait contrarier l'ordre de la Providence. « Honorez le médecin à cause de la nécessité , car la médecine vient de Dieu. ¹ » Quand

¹ Eccl. , xxxviii , 1 , 2.

vos infirmités vous retiennent à la maison , ne vous attristez pas de ne pouvoir aller à l'église , et ne vous opiniâtrez point à faire abstinence quand le médecin en ordonne autrement. Quand votre esprit est incapable d'une application sérieuse , ne vous exercez point avec effort à faire vos prières mentales : une telle application fatiguerait votre tête et mettrait obstacle à votre guérison. Contentez-vous de vous remettre souvent en la présence de Dieu et d'élever vers lui votre cœur par des aspirations courtes et ferventes. Cette tendance habituelle de vos affections vers Dieu et cette résignation à sa volonté sainte ne vous épuiseront point et vous obtiendront du ciel des grâces de force et des consolations. Supportez avec courage les privations qui sont la suite de votre maladie et de votre faiblesse. Souffrez avec une patience pleine de douceur les méprises , la négligence , les imperfections de vos serviteurs. Dans nos maladies , nous devons regarder notre docilité aux ordonnances des médecins , comme un acte d'obéissance à la volonté de Dieu , que dans sa bonté il daignera bénir.

C'est une croix plus pénible qu'on ne le pense généralement que d'être dans la nécessité de prendre des remèdes dégoûtants, de se soumettre à des opérations douloureuses , de vivre longtemps sous

le régime d'une diète sévère , en dépit des cris continuels de la nature. Rien n'est si ordinaire , dans ces cas, que de perdre patience et d'être tenté de s'accorder des choses pernicieuses pour la santé. Une piété éclairée nous apprend à profiter spirituellement des moyens prescrits dans le but de nous guérir , et à faire servir ainsi les remèdes employés pour rendre au corps sa santé première et sa vigueur, à mortifier les passions et à tenir les sens sous le joug de la raison et de la religion. Oh ! que nous sommes heureux , si Dieu daigne accepter comme une partie des satisfactions dont nos péchés nous imposent la loi , les incommodités et les souffrances qui accompagnent la maladie ! Considérons toujours nos maladies comme des faveurs cachées , et comme un signe que Dieu veut nous attirer plus près de lui , en nous montrant la fragilité de notre vie mortelle.

Tel sont les trésors précieux que l'on trouve dans la maladie lorsqu'on la souffre avec esprit de religion. Prenez donc tout le repos qui vous est nécessaire pour réparer vos forces ; mais que ce soit dans les bras et sur le cœur de Dieu, l'éternel ami de votre âme. Souffrir à regret et sans résignation , c'est rendre des souffrances passagères semblables en quelque sorte à celles des réprouvés , que nul espoir d'adoucissement

ne console, tandis que l'âme résignée change ses douleurs en des bénédictions d'un prix inestimable et éternel. Pourquoi disons-nous tous les jours: « Notre Père qui êtes dans les cieux, » si nous ne nous abandonnons pas à Dieu avec confiance dans la maladie, aussi bien que dans la santé, comme des enfants dociles, respectueux, affectionnés? Celui qui a compté tous les cheveux de notre tête et qui ne permet pas qu'un seul tombe, sinon dans un dessein plein de sagesse, mais à nous inconnu, regarde nos maladies avec un œil de compassion; il en a fixé la durée, dont le terme vient toujours dans son temps; il ne manque jamais de nous donner ce qu'il sait être nécessaire pour notre soulagement et pour notre sanctification. Prenez donc votre croix avec courage et avec amour. Par cette maladie si peu attendue, vous apprendrez à souffrir. C'est la plus désirable des sciences. Celui qui la possède, sait tout ce qu'il faut savoir pour assurer son salut éternel. Ceux qui n'ont point été mis à l'épreuve des souffrances ou des maladies ne connaissent ni l'infinie bonté de Dieu, ni l'excès de leur faiblesse.

Quand votre fièvre est tombée, quand la douleur commence à vous laisser quelque relâche, répandez votre cœur devant Dieu; dites-lui de temps en temps, et par des aspirations intérieures :

« Je désire, ô mon très miséricordieux Rédempteur, de souffrir en paix et avec résignation, conformément à votre volonté. Faites revivre ou augmentez ma foi, et donnez à mon âme la patience des saints. « Mes yeux sont tournés vers vous, mon Sauveur; vers vous, l'auteur et le consommateur de ma foi; vers vous, qui, pouvant jouir d'une vie heureuse, avez porté la croix, en méprisant l'ignominie. ¹ » Ayez pitié de moi. Si quelque impatience m'échappe, puisse-je m'en humilier sur-le-champ et la réparer par une contrition sincère. Je m'unis à vous, ô Jésus, à vous qui, dans votre cruelle agonie, avez offert à votre Père céleste vos prières et celles de vos membres souffrants. J'accepte cette maladie comme venant de votre main bienfaisante. Je crois que vous l'avez envoyée pour me donner quelque ressemblance avec vous, et m'aider ainsi à opérer plus sûrement ma sanctification. Mais, ô Seigneur, vous avez promis de ne nous soumettre jamais à des épreuves que nous ne pourrions supporter, et vous êtes toujours fidèle à vos promesses. Je vous conjure donc humblement et avec ferveur de me donner la force et le courage qui me manquent, ou d'avoir pitié de ma

¹ Héb., xii, 2.

faiblesse. O Jésus, mon Sauveur ! Jésus, nom de grâce et de miséricorde ! je répète du fond de mon cœur la prière que vous adressâtes à votre Père céleste, au jardin des douleurs : « S'il est possible, éloignez de moi ce calice ; mais si je dois le boire, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. »



LETTRE XXXII^e.

SUR LA MORT DES PARENTS ET DES AMIS.

Considérations qui doivent nous consoler à la mort de nos parents et de nos amis : — Nous ne nous séparons d'eux que pour un moment ; — La mort les délivre des dangers du monde ; — Elle les met en possession du bonheur céleste. — Réflexions sur notre mort.

Quand nous perdons nos amis ou nos parents , le chagrin que nous cause leur mort doit être modéré par les consolations de la religion. « Ne vous attristez pas comme les Gentils qui n'ont point d'espérance. ¹ » On voit , par ces paroles , que l'Apôtre ne blâme ni ne défend la tristesse ;

¹ I Thess. , IV , 12.

il veut seulement qu'on ne s'y livre pas à la manière des Gentils. Pour eux, la mort est une séparation absolue, éternelle d'avec ceux qu'on aime ; pour les chrétiens, elle n'est qu'une absence de courte durée. Nous nous quittons, comme en partant pour un voyage, avec l'espérance de nous revoir bientôt. Dans peu de jours nous nous réunirons à ceux que nous avons perdus ; chaque instant nous pousse vers le lieu qu'ils habitent. Encore un peu de temps, et le deuil et les pleurs auront cessé. Nous sommes tous des mourants ; ceux dont nous regrettons la mort vivent de la vie la plus heureuse, affranchis à jamais de la loi du trépas. Nous le croyons, mais d'une foi bien imparfaite ; si cette foi était ce qu'elle devrait être, nous serions, à la mort de nos plus intimes amis, dans les sentiments que Jésus-Christ voulait inspirer à ses disciples par rapport à lui, lorsque, leur annonçant qu'il les quitterait bientôt pour monter au ciel, il leur disait : « Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie, parce que je vais à mon Père. » C'est nous-mêmes souvent que nous pleurons, quand nous versons des larmes sur la mort de ceux que nous aimons. Quelque rudes que soient les coups

¹ S. Jean, xiv, 28.

dont nous sommes frappés, tenons nos regards attachés sur la main paternelle de Dieu qui nous les porte, et voyons-y quelque dessein secret de miséricorde sur nous. « Il se hâte quelquefois de tirer des chrétiens bien disposés du milieu des jouissances trompeuses du monde, dans la crainte que s'ils y demeureraient plus longtemps, l'ensorcellement des bagatelles n'obscurcît leurs pensées, et que des apparences décevantes ne corrompissent leurs âmes.¹ » Oh ! que de prodiges admirables de miséricorde et de bonté nous découvrirons dans la vie à venir, qui sont dans celle-ci cachés sous un voile impénétrable ! Nous chanterons alors des cantiques d'actions de grâces pour les mêmes événements qui nous font maintenant répandre des pleurs. Dans les ténèbres qui nous environnent de toutes parts, il nous est impossible de discerner ce qui est un bien et ce qui est un mal. Si Dieu acquiesçait à toutes nos demandes, souvent elles entraîneraient notre malheur pour le temps et notre perte pour l'éternité ; mais il nous sauve, en brisant des liaisons qu'il sait devoir être préjudiciables à notre bonheur à venir. Quand il sépare deux personnes unies par les liens d'une amitié pure, il accorde à l'une et à l'autre une faveur précieuse ; il met l'une en possession de l'éternelle

¹ Sagesse, iv, 11 et suiv.

félicité, et, par sa mort, il instruit l'autre à dégager son cœur de l'amour purement humain des créatures. En perdant les objets de nos affections, nous apprenons combien peu il faut s'appuyer sur ce qui passe avec tant de rapidité. Gardons-nous toutefois de penser que le dégagement du cœur, produit par l'influence de la grâce, affaiblisse les liens d'une amitié sainte : il n'en est point ainsi, il les fortifie, au contraire, et les rend plus purs en nous montrant à aimer nos amis, comme Dieu nous aime, c'est-à-dire à les aimer en lui et pour lui.

D'ailleurs, que devons-nous souhaiter pour nos meilleurs amis dans ce monde frivole, passager et corrompu ? Si l'amour de Dieu était le sentiment dominant dans nos cœurs, pourrions-nous nous plaindre de ce que Dieu fait par amour pour l'homme juste ? Si la foi était la règle de nos jugements, pourrions-nous pleurer avec amertume quand il a soustrait à la tentation et au danger de pécher ceux qui nous sont chers ? Nous fait-il quelque tort quand sa bonté abrège leurs jours de peines, de douleurs, de séduction, de misères ? Que regrettons-nous pour eux ? Est-ce la cessation des périls, des tentations, de ces épreuves où les élus mêmes, si j'ose le dire, pourraient à peine demeurer fidèles ? Aveugles,

insensés que nous sommes ! nous soupignons après les vaines jouissances de ce monde ; elles ne peuvent cependant nous satisfaire qu'un moment , et telles sont leurs funestes suites , qu'elles nous font oublier dans la terre d'exil les hautes destinées , les plaisirs ineffables réservés pour nous dans la patrie céleste. Dieu retire de nos lèvres la coupe empoisonnée , et nous pleurons comme un enfant de la main duquel une mère affectionnée arrache un poignard , qu'imprudemment il va se plonger dans le sein. Dans ces pertes irréparables et qui nous paraissent un juste motif d'un chagrin éternel , mettons en pratique le conseil que saint Augustin donnait à son troupeau : « Les chrétiens , disait-il , peuvent verser des larmes à la mort de leurs amis , mais que ces larmes se laissent bientôt sécher par les consolations et les joies de la foi : *Fundant christiani consolabiles lacrymas , quas cito reprimat fidei gaudium.*¹

Je reconnais avec vous que votre vie est tout à fait incertaine et précaire. Quoique vous jouissiez d'une bonne santé, et que vous soyez encore jeune, il est vrai qu'il vous est impossible de répondre du lendemain , et que vous pouvez être appelée de ce monde au moment même où je vous

¹ Ps. xxxv, 44.

parle ; mais cette vérité incontestable ne doit pas jeter sur votre visage un air sombre, ni remplir votre esprit de terreur. « Fixez vos pensées , dit saint François de Sales , sur la bonté et la miséricorde avec laquelle notre Sauveur reçoit les fidèles au moment de leur mort , lorsque , durant cette vie , ils ont mis leur confiance en lui , et qu'ils se sont appliqués à l'aimer, à le servir avec ferveur dans la vocation où ils étaient respectivement appelés. « Il est infiniment bon pour ceux qui ont le cœur droit. ¹ » Animez fréquemment votre cœur d'une humble et sainte confiance dans notre doux Rédempteur, lui disant : O Seigneur, je suis pauvre et misérable ; mais vous recevrez ma misère dans le sein de votre miséricorde. Votre main paternelle me tirera de ce monde méchant pour me mettre en possession de votre héritage. Je suis abjecte et méprisable , mais dans ce jour terrible vous laisserez agir dans toute sa puissance votre amour pour moi , parce que j'ai toujours espéré en vous , et toujours désiré sincèrement d'être à vous.

« Jetez toutes vos inquiétudes dans l'abîme de son infinie bonté. Il prendra soin de vous , et il étendra sa main bienfaisante pour vous aider et vous soutenir ! Durant le jour , et spécialement lorsque vous aurez le bonheur de recevoir la sainte

¹ Ps. xxxv, 11.

Eucharistie , élevez fréquemment votre cœur vers Jésus-Christ par des actes courts et fervents d'espérance et d'amour , tels que ceux-ci : O Seigneur , vous êtes mon Dieu , mon père , mon ami , l'époux de mon âme , le bien-aimé de mon cœur. O doux Jésus ! vous êtes et vous serez toujours mon secours , mon refuge , mon soutien au jour de la tribulation et de la peine.

« Excitez dans votre âme , autant que vous le pouvez , l'amour du royaume des cieux et de ses ineffables délices , et méditez souvent sur ce consolant sujet ; car plus vous estimerez et aimerez sincèrement la félicité de notre céleste patrie , moins vous craindrez votre départ de ce monde périssable. Adorez , louez , et bénissez la très-sainte et très-précieuse mort de notre Sauveur crucifié ; cachez-vous dans ses plaies ; placez votre confiance dans ses mérites infinis , par lesquels vous avez toutes raisons d'espérer une heureuse mort. Rappelez souvent à votre esprit que vous êtes maintenant l'enfant de la sainte Église catholique ; réjouissez-vous d'être l'objet de ses soins maternels , et reposez-vous sur son cœur affectionné ; car les enfants de cette tendre mère , qui font ce qu'ils peuvent pour vivre conformément à ses lois saintes et à ses conseils , meurent toujours de la mort des justes. Et comme le dit

sainte Thérèse : « A l'heure de notre mort , c'est toujours une grande consolation d'être un enfant de notre mère la sainte Église catholique.¹ »

Bannissez donc les pleurs excessifs et inutiles ; occupez-vous au contraire des encourageantes réflexions que ce grand saint et ce directeur expérimenté vous suggère ; continuez à vivre d'une vie sainte , et vous aurez une heureuse mort. Alors , soit que vous deviez attendre un âge avancé , ou être délivrée plus tôt des tentations inévitables dans cette vallée de larmes , la crainte de la mort ne vous ôtera jamais la paix de l'âme , et ne vous empêchera point de remplir , avec une fidélité douce , aimable et pleine de gaiété , les devoirs que la religion et la société vous imposent. Votre mort peut être soudaine ou la suite d'une longue maladie , mais elle ne sera jamais inattendue , elle ne vous trouvera point impréparée ; vous serez toujours prête à remettre votre âme entre les mains de votre Créateur , dans l'espérance d'être éternellement avec le Seigneur. « Consolez-vous , je le répète , dans ces paroles.² »

¹ Traduit de l'anglais de l'auteur. — ² I Thess., IV, 17.



LETTRE XXXIII^e.

CONCLUSION.

Utilité des règles exposées dans les lettres précédentes. —

Récapitulation de ces règles. — Qu'il faut se consacrer sans réserve au service de Dieu ; — Mais discerner avec soin les attraites de la grâce des illusions de la nature. — Paroles de saint Paul.

Je suis heureux de savoir que les règles de conduite renfermées dans ces lettres ont obtenu votre approbation, et que vous êtes résolue de les suivre avec fidélité. Je vous assure d'avance qu'elles contribueront efficacement à vous faire parvenir au but de vos désirs, votre avancement journalier dans la perfection chrétienne, et à vous procurer le peu de consolations et de félicité

compatibles avec notre état d'épreuves ici-bas. Un philosophe du dernier siècle a remarqué que l'accomplissement des préceptes de l'Évangile, qui paraissent à un observateur superficiel ne tendre qu'à nous assurer un bonheur éternel dans le monde à venir, sont en même temps le meilleur moyen, et, je puis dire avec vérité, le seul moyen de rendre notre vie agréable et heureuse ; c'est ce que saint Paul exprime si nettement par ces paroles : « La piété est utile à tous, et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis ¹. »

En effet, en nous dévouant au service de Dieu, quel risque courons-nous ? à quels inconvénients sommes-nous exposés ? Si nous suivons déjà une ligne de conduite honnête et vertueuse, nous n'aurons rien à changer, il nous suffira d'ajouter à nos actions ordinaires les motifs religieux qui les sanctifient. Nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir, et vraisemblablement les mêmes difficultés à surmonter, les mêmes mécomptes et les mêmes injustices à supporter que les partisans du monde ; mais, ce qui n'est pas leur partage, nous jouirons de l'ineffable consolation d'aimer le seul objet digne d'être aimé sans

¹ Tim., VI, 8.

réserve. Dans toutes nos entreprises, dans toutes nos peines, nous aurons l'assurance de plaire au seul vrai et parfait ami qui tient compte de tout ce que l'on fait pour lui, et qui récompense au centuple, même dès cette vie, par la paix inaltérable qu'il répand et conserve dans l'âme; en un mot, nous aurons toujours devant les yeux l'heureuse et immortelle vie, en comparaison de laquelle la vie présente n'est qu'une longue mort.

Quoi que nous puissions avoir à souffrir, en nous attachant fidèlement aux préceptes de l'Évangile, nous trouverons l'immense avantage de puiser dans la grâce du Seigneur la force de supporter volontairement nos épreuves et celle de renoncer au désir des jouissances dont nous sommes privés. J'en appelle à votre propre expérience, le monde offre-t-il de semblables consolations, des avantages semblables à ceux qui suivent ses maximes? Ses plus grands favoris sont-ils toujours satisfaits de ce qu'ils possèdent, et ne désirent-ils jamais ce qu'ils ne peuvent point obtenir? Sont-ils toujours mus dans leurs actions par des sentiments d'amour?

De grâce, donc, que pouvons-nous craindre dans le service de Dieu? est-ce de quitter sans regret ce qui doit de soi-même nous abandonner, ce qui nous échappe à chaque instant, ce qui ne peut

remplir la capacité de notre cœur, ce qui est toujours accompagné d'anxiété, suivi d'une tristesse mortelle, souvent de remords, et qui, en réalité, n'est qu'un pur néant, alors même qu'il éblouit les yeux, qu'il enivre les âmes? Que pouvons-nous craindre? l'obligation de pratiquer une vertu plus pure et plus élevée, d'aimer un Dieu tout miséricordieux et tout aimable, un attrait irrésistible et suave qui nous entraîne vers le souverain bien, en nous inspirant du dégoût pour les vanités du monde? Craindrions-nous de devenir à l'excès humbles, patients, chastes, raisonnables, indulgents, charitables, reconnaissants à l'égard de notre Père céleste, de notre éternel bienfaiteur? Ah! ne craignons rien autant que cette injuste crainte, autant que cette sagesse humaine qui hésite et demeure en suspens entre Dieu et le monde, le vice et la vertu, la vie et la mort.

Quand, après une mûre délibération et des avis sages, vous vous croirez obligée de prendre des précautions particulières contre des dangers imprévus, fortifiez votre faiblesse, agissez avec courage, et ne rougissez jamais de conformer votre conduite aux maximes de l'Évangile. Dans tout le reste, faites comme font les personnes vertueuses de votre âge et de votre condition. « Que

chacun demeure dans l'état où il était quand Dieu l'a appelé. ¹ » Observez en toutes choses, même dans les meilleures, la modération, la prudence, la discrétion, la sobriété et la sagesse si fortement recommandées par saint Paul. « Il ne faut pas être plus sage qu'il ne convient d'être sage, mais l'être avec sobriété. ² » L'esprit de Dieu vous enseignera cette modération, si essentielle dans la pratique de la vertu, aussi bien que la simplicité naïve qui la rend aimable. De cette sorte, exacte et chrétienne dans toute votre conduite, vous serez encore exempte de perplexités et de scrupules; vous serez sociable, indulgente, facile à contenter, toujours prête à excuser et à pardonner; vous aurez, dans les choses du salut, une liberté d'esprit, une perspicacité d'intelligence, à l'aide desquelles vous découvrirez sans efforts les souillures les plus légères de votre âme, de là une délicatesse de conscience qui vous tiendra dans une vigilance continuelle, qui vous empêchera d'offenser Dieu avec délibération, et de franchir les bornes du devoir, de la raison et des convenances.

La religion consacre à Dieu l'homme tout entier. Elle nous représente le suprême régulateur de

¹ I Cor. , VII, 20. — ² Rom. XII, 3.

toutes choses sous les traits les plus aimables, comme le plus tendre, le plus indulgent des pères. Elle nous commande de l'aimer de tout notre cœur à cause de ses perfections infinies et des biens innombrables que chaque jour il nous accorde. Cependant pour accommoder ses préceptes à notre faiblesse, et préparer nos âmes à se laisser dominer par ce divin sentiment, la religion leur inspire une crainte révérentielle et filiale de la souveraine majesté, de l'infailible justice. C'est pourquoi, outre le commandement d'aimer Dieu plus que toutes choses, elle nous ordonne strictement de croire à sa parole, de mettre notre confiance dans sa sagesse et sa providence, de vénérer son pouvoir souverain, de craindre la sévérité de ses jugements, de lui sacrifier les lumières de notre faible raison, en adorant avec une humble soumission les vérités qu'il nous a révélées, quoique durant notre existence terrestre nous soyons incapables d'en sonder l'impénétrable profondeur. La religion n'attend pas que ses enfants se soient blessés mortellement pour leur arracher le poignard de la main, elle les empêche de s'en saisir. Elle nous accoutume dès les plus tendres années à dominer nos passions et à mortifier nos sens, ces trop habiles séducteurs de notre raison, ces guides pervers qui ne conduisent qu'au vice et à

l'erreur. Elle se hâte d'éteindre l'étincelle qui, développée, causerait un effroyable incendie. Elle étouffe les mouvements de la colère, à la première excitation, dans la crainte qu'entretenus ils ne dégénèrent en une haine implacable ; elle entoure nos yeux d'une garde de circonspection, de peur qu'un regard indiscret ne souille la pureté de nos cœurs. En un mot, la religion ferme toutes les avenues de notre âme à l'entrée du vice et du péché.

Tels sont les préceptes de la religion, préceptes que nous sommes obligés d'observer fidèlement, préceptes que nous pouvons accomplir chaque jour sans rien faire d'extraordinaire, et en nous renfermant dans le cercle de nos devoirs respectifs.

Je finis en vous exhortant à faire avec courage ce que ces lettres ont eu pour but d'imprimer profondément dans votre âme, savoir, à servir Dieu d'un cœur noble, généreux, et avec la simplicité d'un enfant, laissant de côté les vains scrupules, et ne déviant jamais de la route que vos guides spirituels vous ont montrée. Cependant, à vos devoirs indispensables, vous êtes libre d'ajouter les pratiques pieuses de surérogation qui auraient pour vous un attrait particulier, pourvu que ces pratiques soient approuvées par l'autorité

ecclésiastique, et qu'elles ne soient pas incompatibles avec vos obligations journalières et chrétiennes, comme femme, comme mère, comme maîtresse de maison. Négliger une seule de ces obligations sous le prétexte spécieux de tendre à une perfection plus haute, serait une grande illusion. Ainsi « par vos bonnes œuvres vous assurerez votre vocation et votre élection. ¹ » « Car c'est la volonté de Dieu que par votre bonne vie vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés, afin qu'au lieu qu'ils médisent des catholiques comme s'ils étaient des méchants, ou une race superstitieuse, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu au jour de sa visite. ² »

Comme je vous ai parlé d'*attrait* dans cette lettre, je veux vous donner une règle facile qui vous fera distinguer sans peine, dans tous les temps, les inspirations de la grâce des illusions d'une imagination vive ou exaltée.

Tout attrait qui tendrait à vous faire négliger quelqu'un des commandements de Dieu ou de l'Église, quelqu'un des devoirs de votre état, ou à vous faire préférer votre manière de penser à la décision de votre guide spirituel, ne peut jamais

¹ II S. Pierre, 1, 10. — ² II Pet. II, 12, 13,

être une inspiration de l'Esprit saint. Il faut le rejeter comme une tentation subtile et dangereuse de l'amour-propre , ou comme un stratagème de l'ennemi du salut pour vous tromper et vous faire sortir du droit chemin par une fausse apparence de perfection.

Mais quand intérieurement vous vous sentez du penchant pour une pratique particulière de dévotion , qui ne vous élève point dans votre propre estime , qui ne vous porte à aucune singularité , qui vous remplit, au contraire , du sentiment de votre néant, de vos misères , et qui contribue à vous faire mourir à vous-même ; si vous êtes décidée à ne pas adopter cette pratique avant d'avoir demandé des conseils sages et bien résolue de les suivre exactement, fussent-ils contraires à vos désirs, à votre inclination, vous pouvez considérer cet attrait comme une impulsion de la grâce, comme le mouvement d'une conscience vertueuse et droite.

Permettez-moi d'emprunter, pour terminer cette lettre, ces paroles du grand apôtre : « O vous , mes très-chers et très-aimés frères, disait-il, vous qui êtes ma joie et ma couronne , demeurez fermes dans le Seigneur , je vous en conjure..... Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le répète , réjouissez-vous. Que votre modestie soit connue de

tous les hommes.... Soyez sans inquiétude; qu'en toutes choses, vos demandes montent jusqu'à Dieu, ainsi que vos prières, vos supplications, vos actions de grâces. Que la paix de Dieu, qui surpasse tout entendement, garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ.

» ... Marchez avec circonspection, non comme des imprudents, mais comme des hommes sages, sachant discerner quelle est la volonté de Dieu, rachetant le temps parce que les jours sont mauvais... Remplissez-vous de l'Eprit saint, vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant, du fond de vos cœurs, à la gloire du Seigneur, rendant grâces pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, et vous soumettant les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ. Nous avons une humble confiance que celui qui a commencé le bien en vous ne cessera de le perfectionner jusqu'au jour de Jésus-Christ. Il est juste que j'aie ce sentiment de vous, parce que je vous ai dans mon cœur... Dieu m'est témoin que je vous aime avec tendresse dans les entrailles de Jésus-Christ. Et ce que je lui demande, c'est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et toute intelligence, afin que vous puissiez discerner ce qui est le meilleur, et que votre conduite soit

sincère et innocente jusqu'au jour de Jésus-Christ... Que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est d'édification, tout ce qui est vertueux, tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs, que tout cela, comme vous l'avez appris, reçu et entendu de moi, soit l'entretien de vos pensées..... Pratiquez ces choses, et, en les pratiquant, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite, et vous serez remplis de fruits de justice par Jésus-Christ, pour la gloire et l'honneur de Dieu et pour le salut de vos âmes. ¹ »

¹ Eph., v. Philipp., iv. Matth., vii.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



LETTRE XVI^e.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

I.

La charité embrasse tous les hommes. — Elle se manifeste ,
non-seulement par des paroles , mais encore par des œu-
vres. 1

II.

La charité inspire des sentiments de bienveillance , de dou-
ceur , de support , à l'égard de ceux qui s'égarent dans les
voies de l'erreur et du vice. 7

III.

La charité fait pratiquer les vertus sociales , l'humilité , l'af-
fabilité , la condescendance , la longanimité , l'égalité
d'humeur. 12

IV.

La charité n'est point téméraire dans ses jugements. 17

V.

La charité ne se scandalise point. — Elle est indulgente. 25

VI.

La charité est patiente ; — Elle ne se venge point ; — Elle n'est point railleuse ; — Elle n'est point médisante. 27

VII.

La charité s'applique à rendre utiles les visites , les conversations , etc. 35

VIII.

La charité est simple dans ses paroles , dans ses actions , dans toute sa conduite. 45

LETTRE XVII^e.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

I.

La charité est-elle compatible avec la défiance du prochain ? — Est-il permis de penser quelquefois de lui défavorablement ? — Peut-on , dans certains cas , mal parler du prochain ? 51

II.

Ce que la charité commande quand on entend médire de ceux qui gouvernent , ou blâmer les auteurs et les fauteurs des calamités publiques. 57

LETTRE XVIII^e.

SUR L'AMITIÉ.

I.

Motifs ordinaires des amitiés mondaines : l'inclination , la cupidité , la vanité. — Conduite à tenir à l'égard des amis

équivoques ou d'un caractère inconstant. — Comment il faut se comporter avec les amis véritables et solides. 66

II.

Les réflexions précédentes confirmées par l'autorité de saint François de Sales. 72

LETTRE XIX^e.

SUR LES AMUSEMENTS, LES RÉCRÉATIONS ET LES JEUX.

I.

Quels motifs on doit se proposer dans les récréations et les jeux. — Ce qu'il faut y éviter. — Des jeux de cartes et de hasard. 77

II.

Des danses, des bals, des concerts. 84

LETTRE XX^e.

SUR LES SPECTACLES.

I.

Les spectacles sont opposés aux maximes des livres saints. 91

II.

Les Pères de l'Église et la raison condamnent aussi les spectacles. 99

III.

Objections. — Les lois civiles permettent les spectacles. — On peut n'éprouver au spectacle aucune mauvaise impression. 106

IV.

Suite des objections. — Les spectacles n'excitent les passions qu'indirectement; — Ils ne les excitent pas plus que

ne le fait l'histoire ; — Ils rendent le cœur compatissant. 115

V.

Autre objection. — La représentation de l'amour profane est dépouillée, sur le théâtre, de tout ce qui pourrait la rendre coupable ou dangereuse. 120

VI.

En fréquentant les spectacles, on enfreint le précepte de la charité, parce qu'on autorise dans les comédiens une profession dégradante et dangereuse pour les acteurs, et qui, pour les spectateurs, est une continuelle occasion prochaine de péché. 128

VII.

Ce qu'il faut penser des drames joués en famille ou dans des maisons particulières. 159

LETTRE XXI^e.

SUR LA NÉCESSITÉ D'UN PLAN DE VIE RÉGULIER POUR BIEN EMPLOYER LE TEMPS.

I.

Nous rendrons compte à Dieu de l'emploi du temps. — Moyens généraux pour bien employer le temps, la prière, une vie dépendante de l'esprit de Dieu, la soumission aux desseins de la Providence. 144

II.

Nécessité d'un plan de vie qui embrasse toutes les occupations du jour. — Deux tentations à combattre, la lâcheté, le découragement. 150

III.

De l'heure du lever. — Du lever. — De la prière vocale le matin. 155

IV.

Du soin d'offrir à Dieu les petites choses. — Nécessité de les prévoir dès le matin. — Prière pour demander à Dieu l'assistance de la grâce dans les besoins du jour. 160

V.

De l'oraison mentale. — Quelle méthode il y faut suivre. 170

VI.

Causes de l'inefficacité de nos prières. — Une prière bien faite n'est jamais sans effet. 174

VII.

De la lecture spirituelle. — De l'examen de conscience à la fin du jour. 179

LETTRE XXII^e.

SUR L'ASSISTANCE AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

SUR LE JEUNE ET L'ABSTINENCE.

I.

Présence réelle. — Motifs pour assister souvent à la messe : elle est un sacrifice d'adoration et de propitiation. 185

II.

Dans quel sens la messe est un sacrifice de propitiation , utile même aux justes décédés. 191

III.

Suite des motifs d'assister fréquemment à la messe : c'est un sacrifice d'actions de grâces ; — C'est un sacrifice tout-puissant pour obtenir les dons du Seigneur. 195

IV.

De l'assistance à la messe, le dimanche et les fêtes d'obligation , dans l'église paroissiale. — Comment y suppléer,

quand on est empêché de le faire. — Quelles prières on peut réciter à la messe. 202

V.

De l'obligation du jeûne et de l'abstinence. — De l'esprit de mortification. — Des austérités. — Règles pour la pratique des mortifications extraordinaires. 207

LETTRE XXIII^e.

SUR LA CONFESSION.

I.

De la confession fréquente. — De l'examen de conscience. — De la déclaration des péchés au tribunal de la pénitence. 214

II.

Danger de revenir sans cesse sur ses confessions. — Un sentiment plus vif de ses misères, après la confession, n'est point, par lui-même, un indice que la confession a été défectueuse. 219

III.

Présomption de ceux qui pensent n'avoir pas besoin de se confesser souvent. 225

IV.

De la contrition. — Du temps qu'il faut mettre à s'y exciter. — Ses qualités. 250

LETTRE XXIV^e.

SUR LE CHOIX D'UN CONFESSEUR.

I.

Importance de ce choix. — Préoccupations déraisonnables. — Inconvénients du changement de confesseur. 256

II.

De la reconnaissance due au confesseur. — Il faut recevoir ses avis et ses injonctions sans prévention. — Il faut lui parler avec candeur. 242

III.

Il est dangereux de s'exagérer les soins que demande la préparation à la confession. — Il faut résister à la tentation de dissimuler ses fautes ou ses passions. 248

IV.

On doit éviter de faire connaître au confesseur, quand il n'y a pas cas de nécessité, les péchés et les défauts des autres. Toutefois il faut s'exprimer clairement, et avec simplicité. 250

V.

Il est bon de recourir à son confesseur toutes les fois qu'on en éprouve un besoin réel. — Rien ne pourrait alors suppléer les secours spirituels qu'on en reçoit. — Il tient la place de Jésus-Christ au tribunal de la pénitence; il instruit, il encourage, il console. — L'habitude de recourir à son confesseur à tout propos et sans raison aurait des inconvénients. 255

VI.

Il est bon de faire appeler son confesseur dès le commencement d'une maladie sérieuse. — De la manière d'être avec son confesseur hors du tribunal de la pénitence. — Du secret auquel le confesseur est obligé. — De la pénitence qu'il impose. — De l'obéissance qui lui est due. 265

LETTRE XXV^e.

SUR LA COMMUNION.

I.

L'Église a toujours exhorté les fidèles à communier fréquemment. — Règles à suivre pour la communion fréquente. — Il ne faut s'approcher de la sainte table qu'après y être convenablement préparé. 272

II.

La pureté du cœur, une humilité profonde, une confiance sans bornes dans la bonté de Jésus-Christ, le souvenir de sa passion et de sa mort sont les principales dispositions qu'il faut apporter à la communion. 279

III.

Si et quand les troubles de la conscience, des fautes de fragilité, des imperfections habituelles doivent empêcher de communier. — Ce qu'il faut faire dans le doute. 288

IV.

Comment on peut juger des effets de la communion. — Quels sont ces effets. 296

LETTRE XXVI^e.DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, ET DE
L'INTERCESSION DES SAINTS.

I.

Doctrines catholiques sur la dévotion à la sainte Vierge et l'intercession des saints. — Le culte que nous leur rendons n'a rien d'injurieux à Jésus-Christ. — Outre les vœux que nous leur adressons, nous nous proposons d'imiter leurs vertus. 305

II.

La sainte Vierge et les saints ne peuvent écouter des prières qui seraient injurieuses à Dieu, offensantes pour eux-mêmes, ou contraires à nos intérêts spirituels; — Et l'Église défend et abhorre de semblables prières. 544

III.

On peut demander, par l'entremise de la sainte Vierge et des saints, les biens de la grâce, et, conditionnellement, les biens de la terre. — Les pécheurs eux-mêmes peuvent utilement invoquer la sainte Vierge et les Saints. 546

LETTRE XXVII^e.

DE LA CORRECTION DE NOS DÉFAUTS.

I.

Il faut supporter ses propres défauts avec patience sans les aimer. — Se livrer au chagrin à la vue de ses imperfections et de ses fautes, est ordinairement un effet de l'amour-propre. 525

II.

La correction de nos défauts demande de nous de la modération, parce qu'elle doit se faire avec calme; — De la constance, parce que c'est l'œuvre de toute notre vie; — De la confiance en Dieu, parce qu'elle ne s'opère qu'avec le secours de la grâce; — De l'humilité pour nous préserver du découragement. 554

III.

Que l'on doit travailler chaque jour à sa propre perfection sans s'inquiéter de ce qu'il faudra faire le lendemain. — Il faut craindre de se charger d'une multitude de pratiques extérieures qui ne vont pas directement à la réforme du cœur. 558

IV.

Les répugnances de la nature pour le bien, le sentiment de notre faiblesse, la violence de nos inclinations vers le mal ne doivent pas nous décourager dans le travail de notre perfection. — Dieu nous fera surmonter tous ces obstacles. 544

LETTRE XXVIII^e.

SUR LES SCRUPULES.

I.

Les scrupules sont un vrai malheur. — Différence entre une âme scrupuleuse et une âme timorée. 550

II.

Autres causes des scrupules. — Ils ne viennent jamais de l'inspiration de la grâce. 557

III.

Les scrupules ne sont pas le consentement au péché ni des doutes véritables. — Conséquences. 561

IV.

Le scrupuleux doit méditer sans cesse sur la bonté de Dieu; — Éviter d'examiner quelles sont ses dispositions tant que dure l'agitation des scrupules; — Agir hardiment tant qu'il n'a pas la certitude que son action est défendue. 566

LETTRE XXIX^e.

SUR LES TENTATIONS.

I.

Nul âge, nul état, nul degré de vertu ou de sainteté n'a le privilège d'être exempt de tentations. — Origine de

nos tentations. — La plupart nous viennent de notre
faute. 372

II.

Dans les tentations involontaires, il faut, règle générale,
se confier en Dieu, les supporter avec patience, leur
résister avec calme. 580

III.

Ce qu'il faut faire dans les tentations contre la foi ; — Dans
les tentations contre l'espérance. 584

IV.

Des tentations de découragement suggérées par la vue de
nos misères. — Des autres épreuves de ce genre. 595

V.

Moyens généraux pour combattre les tentations. 599

VI.

Pensées contre l'Église excitées dans l'esprit d'une personne
nouvellement convertie, à la vue du peu de foi et des scan-
dales qui règnent parmi les catholiques. — Ce qu'il faut
faire pour repousser cette tentation. 404

LETTRE XXX^e.

SUR LES CROIX ET LES AFFLICTIONS.

I.

Les croix et les afflictions sont inévitables dans cette vie.
— Elles sont pour nous un moyen de faire pénitence. —
La grâce et non la nature nous les fait porter vertueuse-
ment. 412

II.

Il faut se préparer à porter sa croix, mais se garder d'en être l'auteur. — Des croix imprévues. — Pourquoi les justes sont affligés aussi bien que les pécheurs. — La piété rend les croix plus légères. 418

LETTRE XXXI^e.

DES MALADIES.

Que dans les maladies, il faut obéir avec docilité aux prescriptions des médecins; — Supporter avec patience son mal, les privations qu'il impose, les inattentions des gardes-malades, etc.; — Faire de fréquentes aspirations pieuses. 426

LETTRE XXXII^e.

SUR LA MORT DES PARENTS ET DES AMIS.

Considérations qui doivent nous consoler à la mort de nos parents et de nos amis: — Nous ne nous séparons d'eux que pour un moment; — La mort les délivre des dangers du monde; — Elle les met en possession du bonheur céleste. — Réflexions sur notre mort. 432

LETTRE XXXIII^e.

CONCLUSION.

Utilité des règles exposées dans les lettres précédentes. — Récapitulation de ces règles. — Qu'il faut se consacrer sans réserve au service de Dieu; — Mais discerner avec soin les attraites de la grâce des illusions de la nature. — Paroles de saint Paul. 440

